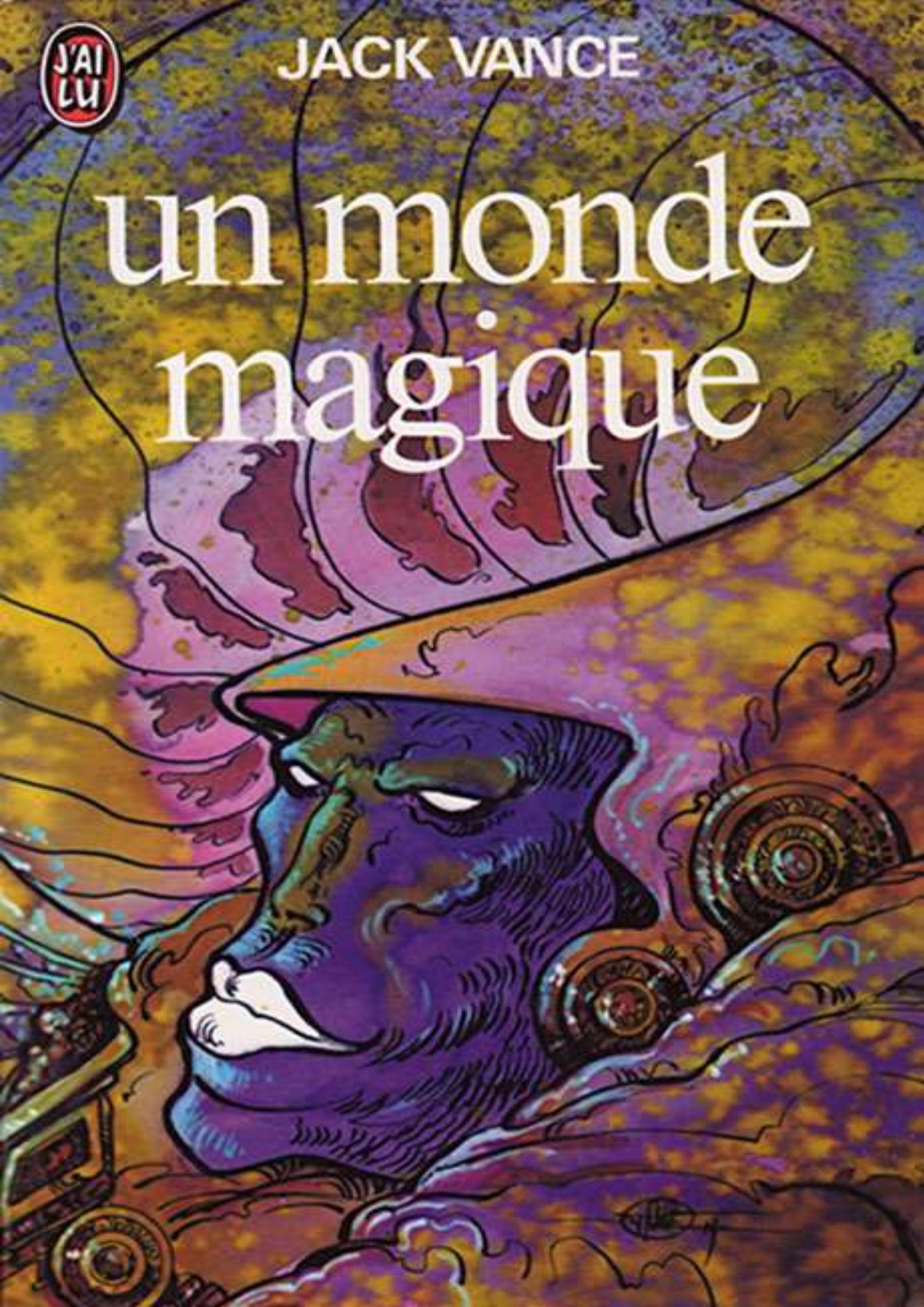




JACK VANCE

un monde magique



JACK VANCE

Un monde magique

Traduit de l'américain
par France-Marie WATKINS



J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original

THE DYING EARTH

© Jack Vance. 1950

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1978

TURJAN DE MIIR

Turjan était assis sur un tabouret dans son atelier, le dos et les coudes appuyés contre l'établi, les jambes allongées devant lui. Au fond de la pièce il y avait une cage, que Turjan contemplait avec irritation. La créature dans la cage lui rendait son regard avec une émotion dépassant l'entendement.

C'était une chose éveillant la pitié, une énorme tête sur un petit corps malingre, avec des yeux myopes et chassieux et un petit bouton de nez mou. La bouche aussi était molle, humide, la peau d'un rose luisant. Malgré son imperfection évidente, c'était à ce jour le produit le plus réussi des cuves de Turjan.

Turjan se leva, trouva un bol de bouillie. Avec une cuiller à long manche, il approcha de la nourriture de la bouche de la créature. Mais la bouche refusa la cuillerée, et la bouillie coula sur la peau vitreuse pour tomber sur la charpente rachitique.

Turjan posa le bol et retourna lentement vers son tabouret. Depuis une semaine déjà, la chose refusait de manger. Est-ce que ce visage idiot dissimulait une intention, une volonté de disparaître ? Sous le regard de Turjan, les yeux blanc-bleu se fermèrent, la lourde tête s'affaissa et tomba sur le sol de la cage. Les membres se détendirent ; la créature était morte.

Turjan soupira et sortit de la pièce. Par l'escalier de pierre en colimaçon, il grimpa sur le toit de son château de Miir, dominant de très haut le fleuve Derna. À l'ouest, le soleil planait tout près de la vieille terre ; des rais de rubis, lourds et chauds comme du vin, tombaient en biais entre les troncs rabougris de la forêt archaïque pour s'étendre sur l'humus. Le soleil se couchait selon le rite millénaire ; la nuit des temps modernes tomba sur la forêt, une douce et tiède obscurité s'étendit rapidement, et Turjan songea à la mort de sa dernière créature.

Il se rappela ses nombreux précurseurs : la chose qui n'était qu'yeux, La créature sans os avec la surface palpitable de son cerveau dénudée, le merveilleux corps féminin dont les intestins

sortaient et se tordaient comme des vrilles, dans la solution nutritive, les créatures inversées, retournées comme des gants... Turjan poussa un profond soupir. Ses méthodes étaient défectueuses ; il manquait à sa synthèse un élément fondamental, une matrice ordonnant les composants du schéma.

Alors qu'il contemplait le paysage obscurci, sa mémoire l'entraîna vers une autre nuit, vers des années passées, quand le Sage s'était trouvé auprès de lui.

— Dans les temps enfuis, avait dit le Sage, le regard rivé sur une étoile à l'horizon, la sorcellerie connaissait mille charmes, et les sorciers accomplissaient leurs volontés. Aujourd'hui, alors que la Terre se meurt, il reste cent charmes dans la science des hommes, qui nous ont été transmis par les livres anciens... Mais il en est un, appelé Pandelume, qui connaît tous les sorts, toutes les incantations, les sortilèges, les runes et les thaumaturgies qui ont jamais forgé et modelé l'espace...

Il s'était tu, perdu dans ses pensées.

— Où est ce Pandelume ? avait enfin demandé Turjan.

— Il habite le pays d'Embelyon, mais où se trouve cette terre, nul ne le sait.

— Comment trouve-t-on Pandelume, alors ?

Le Sage avait souri tristement.

— Si cela devient nécessaire, un charme existe pour s'y transporter.

Tous deux avaient gardé le silence un moment, et puis le Sage avait parlé, en contemplant la forêt.

— On peut demander n'importe quoi à Pandelume, et Pandelume répondra... à condition que le chercheur accomplisse ce que désire Pandelume. Et Pandelume marchande âprement.

Alors le Sage avait montré ce charme à Turjan, qu'il avait découvert dans un antique portfolio et dont il avait conservé le secret.

Turjan, se souvenant de cette conversation, descendit dans sa bibliothèque, une longue salle au plafond bas, aux murs de pierre, au sol dallé réchauffé par un épais tapis rouge sombre. Les volumes de sorcellerie étaient posés sur la longue table

d'acier noir, ou rangés sur des étagères. C'était des livres compilés par de nombreux magiciens du passé, des in-folios jaunis rassemblés par le Sage, des volumes reliés de cuir, épelant les syllabes de cent sortilèges puissants, si forts que le cerveau de Turjan ne pouvait en connaître que quatre à la fois.

Turjan trouva un volume moiisi, tourna les lourdes pages en cherchant le charme que lui avait montré le Sage, l'Appel au Nuage Violent. Il considéra les caractères, et ils flamboyèrent d'un étrange pouvoir, jaillissant du feuillet comme s'ils cherchaient à fuir la sombre solitude du livre.

Turjan referma l'ouvrage, repoussant le charme dans l'oubli. Il se vêtit d'une courte cape bleue, glissa une lame dans sa ceinture, attacha à son poignet l'amulette contenant la Rune de Laccodel. Puis il s'assit et choisit dans un grimoire les charmes qu'il emporterait. Quels périls il affronterait, il ne le savait, aussi choisit-il trois sortilèges d'application générale : le Jet Prismatique Excellent, le Manteau Furtif de Phandaal et le Charme de l'Heure Lente.

Grimpant aux créneaux de son château, sous les lointaines étoiles, il respira l'air de l'antique Terre... Combien de fois cet air avait-il été respiré avant lui ? Quels cris de douleur y étaient montés, quels soupirs, quels rires, quels cris de guerre, de joie...

La nuit s'écoulait. Une lueur bleue vacillait dans la forêt. Turjan observa un moment puis enfin il se redressa et lança l'Appel au Nuage Violent.

Tout était silence ; puis vint un souffle, un murmure s'élevant jusqu'à un rugissement de grands vents. Un lambeau de blanc apparut et devint un pilier de fumée noire en volutes. Une voix grave et dure s'éleva de la turbulence.

— À ton pouvoir troublant cet instrument est venu ; où désires-tu aller ?

— Quatre Directions, puis Une, répondit Turjan. Vivant dois-je être emmené en Embelyon.

Le nuage s'abattit en tournoyant ; dans les cieux et très loin Turjan fut emporté, roulant sur lui-même vers un lointain incalculable. En quatre directions il fut projeté, puis en une, et enfin un souffle formidable l'arracha au nuage et le jeta en Embelyon.

Turjan se releva en chancelant, à demi étourdi. Ses sens recouvrirent leur équilibre ; il regarda autour de lui.

Il se trouvait au bord d'un bassin limpide. Des fleurs bleues s'épanouissaient à ses pieds et derrière lui se dressait un bosquet de grands arbres bleu-vert dont le feuillage disparaissait dans la brume des hauteurs. Embelyon était-il sur Terre ? Les arbres avaient une apparence terrestre, les fleurs des formes familières, l'air était le même... Mais, bizarrement, il manquait quelque chose en ce pays, de difficile à déterminer. Peut-être était-ce à cause de l'horizon étrangement vague, ou de l'aspect flou de l'air, luminescent et incertain comme de l'eau. Le plus singulier, cependant, c'était le ciel, fait d'un vaste réseau d'ondes entrecroisées, reflétées en milliers de rais de lumière diaprée, traçant dans l'air une dentelle admirable, un tulle d'arc-en-ciel de toutes les teintes des pierreries. Aux yeux éblouis de Turjan, il déferla sur lui des rayons de grenat, de topaze, de violet profond, de vert radieux. Il découvrit que les couleurs des fleurs et des arbres n'étaient que de fugaces reflets du ciel, car à présent les corolles se teignaient de saumon et les arbres de pourpre. Les fleurs devinrent cuivrées, puis cramoisies, bordeaux, écarlates enfin alors que les arbres étaient du bleu de la mer.

« La Terre que nul ne connaît, se dit Turjan. Ai-je été transporté en haut, en bas, dans une précédente existence ou dans l'avenir ou l'autre monde ? »

Il contempla l'horizon, et crut distinguer un rideau noir s'élevant très haut dans la brume, et ce rideau cernait le pays dans toutes les directions.

Un bruit de sabots galopants se rapprocha ; il se retourna et vit un cheval noir lancé à une folle allure le long des berges du bassin. La cavalière était une jeune femme aux longs cheveux noirs. Elle portait une culotte bouffante s'arrêtant au genou et une cape jaune claquant au vent de sa course. Une main serrait les rênes, l'autre brandissait une épée.

Turjan s'écarta prudemment, car elle avait la bouche crispée et blême de colère, et ses yeux luisaient d'un singulier éclat. La femme tira sur les rênes, fit brutalement tourner le cheval et chargea Turjan en le menaçant de son épée.

Il fit un bond en arrière et dégaina sa rapière. Quand elle revint à la charge, il para le coup et se fendit, la touchant au bras et faisant sourdre une goutte de sang. Elle recula avec un sursaut d'étonnement ; puis de sa selle elle arracha un arc et y fixa une flèche. Turjan fit un bond en avant, esquiva l'épée sifflante, enlaça la fille par la taille et la fit tomber sur le sol.

Elle se débattit avec une violence insensée. Il n'avait aucune envie de la tuer, et lutta donc d'une manière plutôt dépourvue de dignité. Finalement, il parvint à la maîtriser, et lui maintint les bras dans le dos.

— Du calme, petite furie ! grinça-t-il. De crainte que je perde patience et t'assomme !

— Fais ce que tu veux, haleta la fille. La vie et la mort sont sœurs.

— Pourquoi cherches-tu à me faire du mal ? demanda Turjan. Je ne t'ai rien fait.

— Tu es mauvais, comme toute l'existence, gronda-t-elle d'une voix qui déchira toutes les fibres de sa gorge. Si le pouvoir était à moi, j'écraserais tout l'univers en pulpe sanglante, je le piétinerais en ultime boue.

Surpris, Turjan relâcha son étreinte et elle faillit lui échapper. Mais il la rattrapa.

— Dis-moi, où puis-je trouver Pandelume ?

La fille interrompit sa lutte, tourna la tête pour dévisager Turjan et finit par crier :

— Fouille tout Embelyon. Je ne t'aiderai pas.

Si elle était plus aimable, pensa Turjan, elle serait une créature d'une grande beauté.

— Dis-moi où je puis trouver Pandelume, sinon je ferai de toi un autre usage.

Elle garda un moment le silence, ses yeux fulgurant de démence et de rage. Puis elle parla d'une voix vibrante.

— Pandelume vit à côté du ruisseau à quelques pas d'ici.

Turjan la relâcha, mais il confisqua son épée et son arc.

— Si je te les rends, passeras-tu ton chemin en paix ?

Elle le foudroya du regard ; puis, sans un mot, elle remonta sur son cheval et partit entre les arbres.

Turjan la regarda disparaître dans les rayons de couleurs précieuses ; puis il prit la direction qu'elle avait indiquée. Bientôt il aperçut une longue demeure basse en pierre rouge, adossée à des arbres sombres. Comme il approchait, la porte s'ouvrit. Turjan resta le pied en l'air.

— Entre ! ordonna une voix. Entre, Turjan de Miir !

Médusé, Turjan entra dans la demeure de Pandelume. Il se trouva dans une salle ornée de tapisseries, vide de meubles. Rien d'autre qu'une simple banquette. Personne ne vint l'accueillir. Il y avait une porte fermée dans le mur du fond, et se dirigea vers elle, pensant que c'était ce que l'on attendait de lui.

— Halte, Turjan, dit la voix. Personne ne doit contempler Pandelume. C'est la loi.

Turjan, immobile au milieu de la salle, répondit à son hôte invisible :

— Voici ma mission, Pandelume. Depuis quelque temps, je m'efforce de créer de l'humanité dans mes cuves. Pourtant j'échoue toujours, par ignorance de l'agent qui lie et ordonne les schémas. Tu dois connaître le maître-moule, et je viens à toi pour que tu me l'enseignes et me guides.

— Je t'aiderai volontiers, répliqua Pandelume. Il y a cependant un autre aspect en cause. L'univers est méthodique, par la symétrie et l'équilibre ; chaque forme de l'existence a son contrepoids. En conséquence, même dans la trivialité de nos rapports, cet équilibre doit être maintenu. J'accepte de t'aider ; en échange, tu dois me rendre un service de valeur égale. Quand tu auras accompli cette petite tâche, je t'enseignerai et te guiderai à ton entière satisfaction.

— Quel est donc ce service ? demanda Turjan.

— Un homme habite le pays d'Ascolais, non loin de ton château de Miir. À son cou est accrochée une amulette de pierre bleue sculptée. Tu dois la lui prendre et me l'apporter.

Turjan réfléchit un moment.

— Très bien, dit-il enfin. Je ferai ce que je pourrai. Qui est cet homme ?

— Le prince Kandive le Doré, répondit Pandelume d'une voix douce.

— Ah ! s'exclama Turjan. Tu ne cherches pas à rendre ma mission agréable... Mais je répondrai à ton exigence de mon mieux.

— Parfait. Maintenant je te dois des explications. Kandive porte cette amulette cachée sous son pourpoint. Quand un ennemi apparaît, il la retire et l'exhibe sur sa poitrine, tant est grande la puissance de ce charme. Quoi qu'il arrive, ne regarde pas l'amulette, ni avant ni après l'avoir prise, au risque des plus hideuses conséquences.

— Je comprends. J'obéirai. Mais je voudrais te poser une question... à la condition que la réponse n'exige pas de moi que j'aille chercher la Lune pour la rapporter sur la Terre, ou récupérer un élixir que tu aurais par inadvertance versé dans la mer.

Pandelume éclata de rire.

— Demande, dit-il, et je te répondrai.

Turjan posa sa question :

— Comme j'approchais de ta demeure, une femme d'une fureur démente a voulu me tuer. Je ne le lui ai pas permis, et elle est partie écumant de rage. Qui est cette femme et pourquoi est-elle ainsi ?

— Moi aussi, répondit Pandelume sur un ton amusé, j'ai des cuves où je modèle la vie sous diverses formes. Cette fille, T'saïs, je l'ai créée, mais je me suis montré négligent, et il y a un défaut dans sa synthèse. Alors elle est sortie de la cuve avec un dérangement du cerveau ; ainsi ce que nous trouvons beau lui paraît laid et répugnant, ce que nous trouvons laid est pour elle indiciblement vil, à un degré que toi et moi ne pouvons comprendre. Pour elle le monde est un lieu amer, les gens ont des formes horriblement maléfiques.

— Ainsi, c'est donc cela, murmura Turjan. Pitoyable enfant !

— Allons, reprit Pandelume, il est temps que tu partes pour Kaiin ; les auspices sont heureux... Dans un moment ouvre cette porte, entre, et avance-toi vers le schéma de runes sur le sol.

Turjan obéit. L'autre salle était ronde avec un haut plafond en coupole, et les lumières chatoyantes d'Embelyon s'y déversaient par des transparences célestes. Quand il se trouva

sur le schéma gravé sur les dalles, Pandelume parla de nouveau :

— Maintenant ferme les yeux, car je dois entrer et te toucher. Fais attention, tu ne dois pas chercher à me voir !

Turjan ferma les yeux. Il entendit bientôt un pas derrière lui.

— Étends la main, dit la voix. (Turjan la tendit et sentit qu'un objet dur y était placé.) Quand ta mission sera accomplie, brise ce cristal et aussitôt tu te retrouveras dans cette salle.

Une main froide se posa sur son épaule.

— Dans un instant tu vas dormir, dit Pandelume. Quand tu te réveilleras, tu seras dans la cité de Kaiin.

La main se souleva. Une faiblesse s'empara de Turjan tandis qu'il attendait le passage. L'air était soudain plein de bruits métalliques, un tintement de minuscules clochettes, de la musique, des voix. Turjan fronça les sourcils, pinça les lèvres. Un bien étrange tumulte pour l'austère demeure de Pandelume !

Une voix féminine retentit tout près.

— Regarde, ô Santanil, vois l'homme-hibou qui ferme ses yeux à l'allégresse !

Un rire d'homme, brusquement étouffé.

— Viens. L'individu est fou et peut-être violent. Viens donc !

Turjan hésita puis il ouvrit les yeux. C'était la nuit dans Kaiin aux murailles blanches, un soir de fête. Des lanternes orangées flottaient dans l'air, balancées par la brise. Des balcons cascadaient de chaînes de fleurs, des cages de lucioles bleues y étaient suspendues. Les rues grouillaient d'une population avinée, aux costumes divers et singuliers. Là un batelier mélantin, ici un guerrier de la Légion Verte de Valdaran, plus loin un autre vestige de l'ancien temps portant un casque antique. Dans un espace dégagé une courtisane enrubannée du littoral de Kaulchique dansait la Danse des Quatorze Mouvements Soyeux au son des flûtes. Dans l'ombre d'un balcon une jeune barbare d'Almerie orientale embrassait un homme au visage noirci portant le harnais de cuir d'un Deodand de la forêt. Ils étaient joyeux, tous ces gens de la Terre à l'agonie, fébrilement gais, car la nuit infinie était proche, où le soleil rouge clignoterait enfin et deviendrait noir.

Turjan se mêla à la foule. Dans une taverne, il se restaura de biscuits et de vin ; puis il se dirigea vers le palais de Kandive le Doré.

Le palais se dressa devant lui, toutes les fenêtres, tous les balcons étincelants de lumière. Chez les seigneurs de la cité, on festoyait et l'on se divertissait. Si le prince Kandive est congestionné par la boisson et sans méfiance, pensa Turjan, la tâche ne devrait pas être trop difficile. Cependant, en entrant hardiment il risquait d'être identifié, car à Kaiin beaucoup de gens le connaissaient. Aussi, utilisant le Manteau Furtif de Phandaal, il disparut à la vue de tous les hommes.

Sous les arcades il se glissa, dans le vestibule et le vaste salon où les seigneurs de Kaiin menaient joyeuse vie, comme le peuple dans les rues. Turjan foulait l'arc-en-ciel de soie, de velours, de satin, observant avec amusement les réjouissances. Sur une terrasse, quelques-uns contemplaient un bassin encastré où deux Deodands captifs, leur peau semblable à du jais huilé, pataugeaient furieusement ; d'autres lançaient des fléchettes sur le corps écartelé d'une jeune sorcière du mont de Cobalt. Dans des alcôves, des filles couronnées de fleurs offraient un amour synthétique à des vieillards asthmatiques, et ailleurs d'autres gisaient inertes, stupéfiées par les poudres de rêve. Nulle part Turjan ne vit le prince Kandive. Il erra dans tout le palais, de salle en salle, jusqu'à ce que, enfin, dans une haute chambre de la tour, il découvre le grand prince à la barbe d'or, vautré sur un sofa avec une fille-enfant masquée, aux yeux verts et aux cheveux teints en vert pâle.

Une intuition, ou peut-être un charme, avertit Kandive quand Turjan se glissa entre les portières de pourpre. Le prince se leva d'un bond.

— Va ! ordonna-t-il à la fille. Sors de cette chambre, vite ! Il y a des maléfices dans l'air, et je dois les détruire par la magie !

La fille s'enfuit en courant. La main de Kandive se glissa vers sa gorge et tira du pourpoint l'amulette cachée. Mais Turjan abrita ses yeux avec sa main.

Kandive prononça un puissant sortilège qui libéra l'espace de toute déformation. Ainsi le charme de Turjan fut annulé, et il devint visible.

— Turjan de Miir rôde dans mon palais ! gronda Kandive.

— Avec la mort au bord de mes lèvres, répliqua Turjan. Tourne le dos, Kandive, sinon je prononce une incantation et je te transperce avec mon épée.

Kandive feignit d'obéir mais aussitôt il hurla les syllabes déployant autour de lui la Sphère Omnipotente.

— Maintenant je vais appeler mes gardes, Turjan, déclara-t-il avec mépris. Et tu seras jeté aux Deodands dans le bassin.

Kandive ignorait que le bandeau gravé que Turjan portait au poignet, une rune des plus puissantes, maintenait un champ dissolvant toute magie. Prenant toujours soin de ne pas regarder l'amulette, Turjan pénétra dans la Sphère. Les grands yeux bleus de Kandive s'exorbitèrent.

— Appelle tes gardes, dit Turjan. Ils trouveront ton corps transpercé de traits de feu.

— Le *tien*, Turjan ! glapit le prince en bredouillant le sortilège.

Instantanément, les fils incandescents du Jet Prismatique Excellent se ruèrent de toutes les directions sur Turjan. Kandive observa la pluie rageuse avec un sourire mauvais mais son expression se transforma rapidement en consternation. À un doigt de la peau de Turjan, les traits de feu se dissolvaient en milliers de bouffées de fumée grise.

— Tourne le dos, Kandive, répéta Turjan. Ta magie est impuissante contre la Rune de Laccodel.

Mais Kandive fit un pas vers un ressort dissimulé dans le mur.

— Halte ! cria Turjan. Un pas de plus, et le Jet te déchire en mille éclats !

Kandive s'immobilisa. Avec une rage impuissante il tourna le dos, et Turjan, faisant un pas rapide, passa une main par-dessus l'épaule du prince, saisit l'amulette et fit passer la chaîne sur la tête de Kandive. L'amulette se tordit dans sa main, et un éclair bleu filtra entre ses doigts. Un vertige s'empara de son esprit et pendant une seconde il perçut un murmure de voix avides... Sa vue s'éclaircit. Il recula, en glissant l'amulette dans sa bourse.

— Puis-je me retourner maintenant, sans mal ? demanda Kandive.

— À ton aise, répondit Turjan en refermant sa bourse.

Kandive, voyant Turjan occupé, s'approcha nonchalamment du mur et plaqua sa main sur le ressort.

— Turjan, dit-il, tu es perdu. Avant que tu puisses prononcer une syllabe j'aurai ouvert ce plancher et tu tomberas dans de lointaines ténèbres. Tes charmes peuvent-ils t'en protéger ?

Turjan s'immobilisa, dévisagea la figure rouge et or de Kandive. Puis il baissa les yeux d'un air penaude.

— Ah, Kandive, gémit-il, tu es plus fort que moi. Si je te rends l'amulette, pourrai-je partir librement ?

— Jette-la à mes pieds, triompha le prince. Et aussi la Rune de Laccodel. Ensuite je verrai quelle grâce t'accorder.

— La Rune aussi ? demanda Turjan en adoptant un ton piteux.

— Ou ta vie.

Turjan plongea la main dans sa bourse et saisit le cristal remis par Pandelume. Il le retira et le tint contre le pommeau de son épée.

— Ah, Kandive ! J'ai deviné ta ruse. Tu désires m'effrayer pour me faire capituler. Je t'en défie !

Kandive haussa les épaules.

— Meurs donc.

Il pressa le ressort. Le plancher s'ouvrit brusquement, et Turjan disparut dans le gouffre. Mais, lorsque Kandive se précipita en bas pour s'emparer du cadavre de Turjan, il n'en trouva nulle trace, et passa le reste de la nuit d'humeur méchante, à se consoler dans le vin.

Turjan se retrouva dans la salle circulaire de la demeure de Pandelume. Les lumières multicolores d'Embelyon ruisselaient sur lui, par les verrières, bleu saphir, jaune jonquille, rouge sang. Le silence régnait dans la maison. Turjan s'éloigna de la rune gravée sur le sol, et se tourna avec inquiétude vers la porte, craignant que Pandelume, ignorant sa présence, entre dans la pièce.

— Pandelume ! cria-t-il. Je suis de retour !

Pas de réponse. La demeure était plongée dans un profond silence. Turjan rêva d'être en plein air, où l'odeur de sorcellerie

serait moins forte. Il regarda les portes ; l'une d'elles donnait dans le vestibule, les autres il ne savait où. Celle de droite devait mener vers l'extérieur ; il posa une main sur le loquet pour l'ouvrir. Mais il hésita. Et s'il se trompait, si la forme de Pandelume se révélait ? Ne serait-il pas plus sage d'attendre là ?

Une solution lui vint à l'esprit. Le dos tourné à la porte, il l'ouvrit.

— Pandelume ! appela-t-il.

Un son léger, intermittent, lui parvint, derrière lui, et il crut entendre une respiration oppressée. Soudain effrayé, il avança dans la salle ronde et referma la porte.

Résigné à la patience, il s'assit par terre. Un cri étouffé retentit dans la pièce voisine. Turjan se leva d'un bond.

— Turjan ? Tu es là ?

— Oui. Je suis revenu avec l'amulette.

— Fais cela, vite, haleta la voix. En détournant les yeux, accroche l'amulette à ton cou et entre.

Turjan, aiguillonné par cette voix pressante, ferma les yeux et disposa l'amulette sur sa poitrine. Il trouva la porte à tâtons et l'ouvrit toute grande.

Un silence d'une intensité terrible persista un instant ; puis vint un hurlement effroyable, si dément et démoniaque que Turjan manqua défaillir. Des ailes puissantes claquèrent l'air, il perçut un sifflement et un grincement de métal. Puis, dans ce tumulte rugissant, un vent glacé lui mordit la figure. Un nouveau sifflement... et puis le silence.

— Tu as toute ma reconnaissance, dit la voix calme de Pandelume. Bien rarement ai-je expérimenté une telle détresse périlleuse, et sans ton secours je n'aurais peut-être pas pu repousser cette créature d'enfer.

Une main souleva l'amulette du cou de Turjan. Après un moment de silence la voix de Pandelume se fit encore entendre, de loin.

— Tu peux ouvrir les yeux.

Turjan obéit. Il était dans le laboratoire de Pandelume, où entre beaucoup d'autres choses il vit des cuves semblables aux siennes.

— Je ne te remercierai pas, dit Pandelume. Mais afin de maintenir une bonne symétrie, je vais te rendre service pour service. Non seulement je guiderai tes mains tandis que tu travailleras aux cuves, mais je t'enseignerai aussi bien d'autres choses précieuses.

Ce fut ainsi que Turjan commença son apprentissage auprès de Pandelume. Le jour et bien avant dans la nuit opalescente d'Embelyon, il travailla sous l'invisible tutelle de Pandelume. Il apprit le secret de la jeunesse renouvelée, de nombreux sortilèges des anciens, et une étrange science abstraite que Pandelume appelait « mathématique ».

— À l'intérieur de cet instrument, dit Pandelume, réside l'Univers. Passif en soi et non par sorcellerie, il élucide tous les problèmes, chaque phase d'existence ; tous les secrets du temps et de l'espace. Tes charmes et tes runes sont construits sur son pouvoir et codifiés selon une vaste mosaïque de magie sous-jacente. Nous ne pouvons soupçonner le dessin de cette mosaïque ; nos connaissances sont didactiques, empiriques, arbitraires. Pandelume a entrevu le schéma et a ainsi pu formuler beaucoup des sortilèges qui portent son nom. Je me suis efforcé, au fil des âges, à briser le verre embué, mais jusqu'ici ma recherche a échoué. Celui qui découvrira le schéma connaîtra tout de la sorcellerie et sera un homme puissant au-delà de tout entendement.

Turjan s'appliqua donc à l'étude et apprit beaucoup des opérations les plus simples.

— J'ai trouvé en cela une merveilleuse beauté, confia-t-il à Pandelume. Ce n'est pas une science mais un art, où les équations se fondent en éléments comme des accords résolvants, et où prévaut toujours une symétrie soit explicite ou multiple, mais toujours d'une sérénité cristalline.

Malgré ces autres études, Turjan passait le plus clair de son temps aux cuves, et sous la tutelle de Pandelume il acquit la maîtrise qu'il recherchait. Pour se distraire, il forma une fille d'une forme exotique, qu'il appela Floriel. Les cheveux de la fille qu'il avait vue avec Kandive le soir de la fête lui étaient restés en mémoire, et il donna à sa créature des cheveux d'un vert pâle. Elle avait la peau dorée et de grands yeux d'émeraude. Turjan

fut ivre de ravissement quand il la fit sortir, ruisselante et parfaite, de la cuve. Elle apprit vite et sut bientôt parler avec Turjan. C'était une créature rêveuse et nostalgique, qui n'aimait rien tant que d'errer parmi les fleurs des prés ou s'asseoir silencieuse au bord de l'eau ; elle était cependant agréable et ses manières douces amusaient Turjan.

Mais un jour T'saïs aux cheveux de jais vint caracoler près d'elle sur son cheval noir, le regard d'acier, fauchant les fleurs de son épée. L'innocente Floriel s'approcha, et T'saïs s'exclama :

— Femme aux yeux verts, ton aspect me fait horreur, c'est la mort pour moi !

Et elle la faucha comme les fleurs des prés.

Turjan, entendant le bruit des sabots, sortit du laboratoire à temps pour assister au massacre. Il blêmit de rage et un cri de douleur monta à ses lèvres. T'saïs le regarda et le maudit, et il vit dans la figure pâle et au fond des yeux noirs sa détresse et l'esprit qui la poussait à défier le destin et à se cramponner à sa vie. Beaucoup d'émotions s'affrontèrent dans le cœur de Turjan mais finalement il laissa partir T'saïs. Il enterra Floriel sur la berge de la rivière et tenta de l'oublier en se plongeant dans l'étude.

Quelques jours plus tard, il leva les yeux de son travail.

— Pandelume ! Es-tu près de moi ?

— Que veux-tu, Turjan ?

— Tu m'as dit que lorsque tu as créé T'saïs un défaut lui avait dérangé le cerveau. Je voudrais à présent en créer une autre comme elle, de la même intensité, mais saine de corps et d'esprit.

— À ton aise, répondit avec indifférence Pandelume, et il donna le schéma à Turjan.

Turjan fabriqua donc une sœur pour T'saïs et jour après jour il regarda le même corps svelte, les mêmes traits altiers prendre forme.

Quand son heure vint et qu'elle se dressa dans la cuve, les yeux pétillant d'une vie joyeuse, Turjan se hâta, le cœur battant, de l'aider à sortir.

Elle se dressa devant lui, mouillée et nue, la jumelle de T'saïs, mais alors que le visage de T'saïs était convulsé de haine,

celui-ci n'était que paix et bonheur ; alors que les yeux de T'saïs fulguraient de rage, dans ceux-ci brillaient les étoiles de l'imagination.

Turjan s'émerveilla de la perfection de sa propre créature.

— Ton nom sera T'saïn, dit-il, et je sais déjà que tu vas faire partie de ma vie.

Il abandonna tout le reste pour instruire T'saïn et elle apprit avec une rapidité admirable.

— Bientôt nous retournerons sur Terre, lui dit-il, dans ma maison au bord d'un grand fleuve, au vert pays d'Ascolais.

— Le ciel de la Terre est-il rempli de couleurs ? demanda-t-elle.

— Non. Le ciel de la Terre est d'un bleu sombre insondable, et un très vieux soleil rouge le traverse. Quand la nuit tombe, des étoiles apparaissent en formant des constellations que je t'enseignerai. Embelyon est magnifique, mais la Terre est vaste, et les horizons s'étendent au loin dans le mystère infini. Dès que Pandelume le voudra, nous retournerons sur Terre.

T'saïn adorait nager dans la rivière, et parfois Turjan y descendait pour l'asperger et faire des ricochets sur l'eau tout en rêvant. Il l'avait mise en garde contre T'saïs, et elle avait promis d'être prudente.

Mais un jour, alors que Turjan faisait des préparatifs en vue de leur départ, elle s'aventura très loin à travers champs, uniquement occupée des couleurs chatoyant dans le ciel, de la majesté des grands arbres flous, des fleurs changeantes à ses pieds. Elle contemplait le monde avec cet émerveillement qui n'appartient qu'à ceux qui viennent de sortir des cuves. Au delà des collines elle vagabonda, et jusque dans la sombre forêt où elle découvrit un frais ruisseau. Elle but et se promena au bord de l'eau, et finalement elle aperçut une petite demeure.

La porte étant ouverte, T'saïn entra pour voir qui habitait là. Mais la maison était déserte, et les seuls meubles étaient un matelas d'herbes, une table avec un panier de noix, et sur une étagère quelques ustensiles de bois et d'étain.

T'saïn allait repartir quand elle entendit un martèlement menaçant de sabots, se rapprochant comme le destin. Le cheval noir s'arrêta en glissant, devant elle.

T'saïn recula dans l'embrasure, en se souvenant de tous les avertissements de Turjan. Mais T'saïs avait mis pied à terre et avançait l'épée au poing. Comme elle levait le bras pour frapper, leurs regards se croisèrent, et T'saïs retint son bras.

C'était un admirable spectacle que ces deux superbes jumelles, portant le même pantalon blanc bouffant, avec les mêmes yeux intenses et les mêmes cheveux fous, le même corps pâle et svelte, le visage de l'une reflétant sa haine pour le moindre atome de l'univers, celui de l'autre une joyeuse exubérance.

T'saïs retrouva l'usage de la parole.

— Que signifie, sorcière ? Tu es à ma ressemblance et pourtant tu n'es pas moi. À moins que la folie soit enfin venue brouiller ma vision du monde.

T'saïn secoua la tête.

— Je suis T'saïn. Tu es ma jumelle, T'saïs, ma sœur. Pour cela je dois t'aimer et tu dois m'aimer.

— Aimer ? Je n'aime rien ! Je vais te tuer et rendre ainsi le monde meilleur en supprimant un mal !

De nouveau elle leva son épée, mais T'saïn s'écria d'une voix angoissée :

— Non ! Pourquoi veux-tu me tuer ? Je n'ai rien fait de mal.

— Tu fais le mal en existant et tu m'offenses en venant railler ma propre forme hideuse.

T'saïn se mit à rire.

— Hideuse ? Non. Je suis belle, car Turjan le dit. Par conséquent, tu es belle aussi.

Le visage de T'saïs resta de marbre.

— Tu te moques de moi.

— Jamais. Tu es vraiment très belle.

T'saïs laissa retomber la pointe de son épée sur le sol. Elle devint songeuse.

— La beauté ! Qu'est-ce que la beauté ? Se peut-il que je sois aveugle, qu'un démon déforme ma vision ? Dis-moi, comment voit-on la beauté ?

— Je ne sais pas, répondit T'saïn. Cela me semble fort simple. Le chatoiement des couleurs dans le ciel n'est-il pas beau ? T'saïs leva les yeux avec stupéfaction.

— Ces lumières crues ? Elles sont horribles ou assommantes, en tous les cas détestables.

— Vois combien les fleurs sont délicates, fragiles et charmantes.

— Ce sont des parasites, elles empestent.

T'saïn parut perplexe.

— Je ne sais comment expliquer la beauté. Tu paraiss ne trouver de joie à rien. Est-ce que rien ne te donne satisfaction ?

— Seulement la mort et la destruction. Donc elles doivent être belles.

T'saïn fronça les sourcils.

— Il me semble que ce sont des manifestations du mal.

— Tu le crois ?

— J'en suis sûre.

T'saïs réfléchit.

— Comment dois-je agir, comment savoir ? J'étais certaine et voilà que tu me dis que je fais le mal !

— J'ai peu vécu et je n'ai pas de sagesse. Cependant je sais que tout le monde a le droit de vivre. Turjan pourrait te l'expliquer facilement.

— Qui est Turjan ? demanda T'saïs.

— C'est un homme très bon, et je l'aime immensément. Bientôt nous partirons pour la Terre, où le ciel est vaste et profond et d'un bleu sombre.

— La Terre... Si j'allais sur Terre pourrais-je aussi y trouver la beauté et l'amour ?

— C'est possible, car tu as un cerveau pour comprendre la beauté, et une beauté à toi pour inspirer l'amour.

— Alors je ne tuerai plus, quel que soit le mal que je vois. Je vais demander à Pandelume de m'envoyer sur Terre.

T'saïn s'avança, enlaça T'saïs et l'embrassa.

— Tu es ma sœur et je t'aimerai.

La figure de T'saïs se figea. Déchire, frappe et mords, disait son esprit, mais de son sang, de toutes les cellules de son corps montait une plus forte émotion, qui l'envahit d'une soudaine chaleur de plaisir. Elle sourit.

— Alors... Je t'aime aussi, ma sœur. Je ne tuerai plus, je trouverai et connaîtrai la beauté de la Terre, ou je mourrai.

T'saïs enfourcha son cheval et partit pour la Terre, à la recherche d'amour et de beauté.

T'saïn resta sur le seuil et regarda sa sœur s'éloigner parmi les mille couleurs. Elle perçut un cri derrière elle, et Turjan apparut.

— T'saïn ! Cette sorcière démente t'a-t-elle fait du mal ? s'exclama-t-il. (Et sans attendre de réponse :) Il suffit ! Je vais la tuer avec un sortilège, qu'elle ne puisse plus infliger de douleur !

Il se retourna pour prononcer un terrible enchantement de feu, mais T'saïn posa une main sur sa bouche.

— Non, Turjan, il ne faut pas. Elle a promis de ne plus tuer. Elle part pour la Terre à la recherche de ce qu'elle ne peut trouver en Embelyon.

Ainsi Turjan et T'saïn regardèrent T'saïs disparaître au delà de la prairie aux mille couleurs.

— Turjan, murmura T'saïn.

— Que veux-tu ?

— Quand nous serons sur Terre, me trouveras-tu un cheval noir comme celui de T'saïs ?

— Certainement, promit Turjan en riant tandis qu'ils retournaient vers la demeure de Pandelume.

MAZIRIAN LE MAGICIEN

Plongé dans ses pensées, Mazirian le Magicien se promenait dans son jardin. Des arbres aux fruits lourds de nombreuses ivresses ombrageaient son chemin, et les fleurs le saluaient obséquieusement au passage. À deux centimètres au-dessus du sol, les yeux des mandragores, ternes comme l'agate, suivaient le cheminement de ses pieds chaussés de noir. Tel était le jardin de Mazirian, trois terrasses où croissait une étrange et merveilleuse végétation. Certaines plantes chatoyaient d'une iridescence changeante ; d'autres tendaient des corolles palpitan tes comme des anémones de mer, violettes, vertes, lilas, roses, jaunes. Là se dressaient des arbres semblables à des ombrelles emplumées, des arbres au tronc transparent révélant des veines rouges et jaunes, des arbres au feuillage métallique, chaque feuille d'un métal différent, cuivre, argent, tantalum bleu, bronze, iridium vert. Ici des fleurs-bulles s'épanouissaient entre des feuilles vertes vernissées, plus loin un buisson se couvrait de mille boutons en forme de flûte, émettant une douce musique de la Terre antique, du soleil rouge rubis, de l'eau se glissant dans la terre noire, des vents langoureux. Et au delà de la clôture, les arbres de la forêt érigeaient une sombre et haute muraille de mystère. En cette dernière heure de la vie de la Terre, aucun homme ne pouvait se compter parmi les familiers des vallons, des clairières, des ravins et des collines, des pavillons en ruine, des gloriettes ensoleillées, des hauteurs et des vallées, des ruisseaux et des mares et des étangs, des prairies, des fourrés, des bosquets et des éperons rocheux.

Mazirian arpenta it son jardin, le front lourd de pensées. Son pas était lent et ses mains croisées dans son dos. Il était un être, qui lui avait inspiré la perplexité, le doute et un grand désir : une délicieuse créature-femme qui vivait dans les bois. Elle venait vers son jardin à demi rieuse et toujours méfiante, montant un cheval noir aux yeux de cristal doré. Bien souvent

Mazirian avait tenté de la saisir ; toujours son cheval l'avait arrachée à ses sortilèges variés, ses menaces et ses subterfuges.

Des cris de douleur troublèrent la paix du jardin. Mazirian, hâtant le pas, découvrit une taupe qui rongeait la tige d'une plante-bête hybride. Il tua la maraudeuse, et les cris se turent dans un sanglot. Mazirian caressa une feuille duveteuse et la bouche rouge siffla de plaisir.

Puis : « K-K-K-K-K », fit la plante. Mazirian se baissa, approcha le rongeur de la bouche rouge. La bouche suça, aspira, le petit corps glissa dans l'estomac enfoui sous terre. La plante gargouilla, éructa, et Mazirian la contempla avec satisfaction.

Le soleil était bas dans le ciel, si diffus et rouge que l'on voyait les étoiles. Mazirian sentait à présent une présence qui le guettait. Il se dit que ce devait être la femme de la forêt car elle l'avait déjà troublé de la sorte. Il s'arrêta, cherchant la direction du regard.

Il lança un sortilège d'immobilisation. Derrière lui, la plante-bête se figea, et un grand insecte vert tomba sur le sol. Mazirian pivota. Elle était là, à l'orée de la forêt, plus près qu'elle ne l'avait jamais été. Et elle ne bougea pas quand il s'approcha. Les yeux, vieux et jeunes aussi, de Mazirian brillèrent. Il se promit de l'emporter dans sa demeure et de la garder dans une prison de verre vert. Il mettrait son cerveau à l'épreuve du feu, du froid, de la douleur et de la joie. Elle lui servirait du vin et accomplirait les dix-huit mouvements de séduction à la lumière jaune des lampes. Peut-être l'espionnait-elle ; dans ce cas, le Magicien le découvrirait immédiatement, car aucun homme n'était son ami et il devait éternellement garder son jardin.

Elle n'était qu'à vingt pas... et puis ce fut le martèlement des sabots noirs quand elle fit pivoter sa monture et s'enfuit dans la forêt.

Pris de rage, le Magicien jeta son manteau au sol. Cette fille possédait un bouclier – une contre-magie, une rune de protection – et toujours elle venait quand il était mal préparé à la poursuite. Il fouilla du regard les profondeurs ténébreuses, distingua la pâleur de son corps glissant dans un rayon de lumière rouge, puis dans l'ombre noire, et elle disparut... Était-elle sorcière ? Venait-elle de son plein gré ou – ce qui était plus

probable – avait-il un ennemi qui envoyait cette créature pour lui inspirer de l'inquiétude ? Mais alors, qui pouvait la guider ? Il y avait le prince Kandive le Doré, de Kaiin, à qui Mazirian avait volé le secret de la jeunesse renouvelée. Il y avait Azvan l'Astronome, il y avait Turjan... non, pas Turjan, et à ce moment le visage de Mazirian s'illumina d'un plaisant souvenir... Il écarta cette pensée. Azvan, au moins, il pourrait le mettre à l'épreuve. Il retourna dans son laboratoire, et s'approcha d'une table où reposait un cube de cristal limpide, scintillant sous une auréole rouge et bleue. D'une armoire il retira un gong de bronze et un marteau d'argent. Il frappa le gong ; les riches sonorités se répercutèrent dans la salle et s'enfuirent au-dehors. Il frappa encore, et encore. Soudain, la figure d'Azvan apparut dans le cristal, convulsée par la douleur et par un grand effroi.

— Ne frappe plus, Mazirian ! cria Azvan. Ne frappe plus le gong de ma vie !

Mazirian s'interrompit, la main en suspens au-dessus du gong.

— M'espionnes-tu, Azvan ? As-tu envoyé une femme pour reprendre le gong ?

— Oh non, maître, pas moi. J'ai bien trop peur de toi.

— Tu dois me délivrer de cette femme, Azvan. J'insiste.

— Impossible, maître ! Je ne sais qui ni ce qu'elle est !

Mazirian fit mine de frapper. Azvan émit un tel torrent de supplications que Mazirian, écœuré, jeta le marteau et alla ranger le gong. La figure d'Azvan se fondit lentement et disparut, laissant le cristal aussi limpide qu'auparavant.

Mazirian se caressa le menton. Il devrait donc capturer cette fille lui-même. Plus tard, quand la nuit noire s'étendrait sur la forêt, il chercherait dans ses grimoires des enchantements pour le préserver dans les fourrés inconnus. Ce devrait être des sortilèges puissants et corrosifs, d'une nature telle qu'un seul maîtriserait le cerveau d'un homme ordinaire et que deux le rendraient fou. Mazirian, grâce à un entraînement rigoureux, pouvait formuler quatre des plus redoutables enchantements, ou six des moins terribles.

Écartant ce projet de son esprit, il alla se pencher sur une longue cuve baignée de lumière verte. Dans un liquide incolore

gisait le corps d'un homme, spectral sous l'éclairage vert mais d'une grande beauté physique. Les épaules étaient larges, les hanches minces, les jambes longues et les pieds bien cambrés ; il avait un visage glabre et froid, aux traits durs, couronné de cheveux blond pâle.

Mazirian contempla la créature, qu'il avait cultivée à partir d'une cellule unique. Il ne lui manquait que l'intelligence, et il ne savait comment la lui fournir. Turjan de Miir connaissait le secret mais – et Mazirian contempla sombrement une trappe dans le plancher – Turjan refusait de le révéler.

Mazirian considéra sa créature. C'était un corps parfait ; par conséquent, le cerveau ne pourrait-il être ordonné et docile ? Il allait le découvrir. Il mit en marche un appareil pour drainer le liquide, et bientôt le corps apparut, exposé aux rayons lumineux. Mazirian injecta dans le cou une petite dose de drogue. Le corps s'agita. Les yeux s'ouvrirent, papillotèrent dans la lumière crue. Mazirian détourna le projecteur.

Faiblement, la créature dans la cuve remua les bras et les jambes, comme si elle ne savait s'en servir. Mazirian l'observait intensément : peut-être avait-il trouvé la bonne synthèse pour le cerveau.

— Assieds-toi, commanda le Magicien.

La créature fixa ses yeux sur lui, et des réflexes coururent d'un muscle à l'autre. Elle poussa un sourd rugissement et bondit de la cuve à la gorge de Mazirian. Malgré la force du Magicien, elle le saisit et le secoua comme une poupée.

En dépit de toute sa magie, Mazirian était impuissant à se défendre. L'enchantedement hypnotique avait été gaspillé, et il n'en avait pas d'autre dans sa tête. D'ailleurs, il n'aurait pu émettre les syllabes transformatrices de l'espace, avec cette main insensée à sa gorge.

Ses doigts se refermèrent sur le col d'une bonbonne de plomb. Il frappa la tête de sa créature, qui s'affaissa sur le sol.

Mazirian, assez satisfait, examina le corps luisant. La coordination épinière avait bien fonctionné. À sa table, il prépara une potion blanche et, soulevant la tête dorée, il versa le liquide dans la bouche exsangue. La créature soupira, ouvrit les yeux, se souleva sur les coudes. La folie s'était dissipée, mais

Mazirian chercha en vain un éclair d'intelligence. Les yeux étaient aussi ternes que ceux d'un lézard.

Le Magicien secoua la tête avec irritation. Il alla vers la fenêtre où son profil songeur se détacha sur les carreaux ovales... Turjan, encore une fois ? Sous les plus effroyables menaces, Turjan avait gardé son secret. La bouche mince de Mazirian se plissa ironiquement. Peut-être, s'il ajoutait un angle au passage...

Le soleil avait disparu des cieux et les ténèbres envahissaient le jardin de Mazirian. Ses belles-de-nuit blanches s'épanouissaient, leurs papillons gris captifs voletaient de fleur en fleur. Mazirian ouvrit la trappe du plancher et descendit par un escalier de pierre. Il descendit, plus bas, toujours plus bas... Enfin un passage s'ouvrit à angle droit, éclairé par la lumière jaune de lampes éternelles. Sur la gauche, il y avait ses couches de champignons, sur la droite une solide porte de chêne et de fer, fermée par trois serrures. Devant lui les marches de pierre continuaient de s'enfoncer dans l'obscurité.

Mazirian ouvrit les trois serrures, poussa la porte. Il se trouva dans une pièce nue, sauf pour un socle de pierre supportant une boîte au couvercle de verre. La boîte mesurait un mètre de côté et dix à douze centimètres de haut. À l'intérieur de la boîte – en réalité un passage carré, un parcours avec quatre angles droits – se déplaçaient deux minuscules créatures, l'une poursuivant l'autre. Le prédateur était un petit dragon aux yeux rouges et furieux et à la gueule pleine de crocs monstrueux. Il se dandinait dans le passage sur six pattes arquées, en battant de la queue. L'autre, moitié moins grand que le dragon, était un homme entièrement nu aux traits forts, ses longs cheveux noirs retenus dans une résille cuivrée. Il courait légèrement plus vite que son poursuivant qui le traquait impitoyablement, qui recourait à la ruse, à des pointes de vitesse, des retours en arrière, se cachait parfois derrière un angle au cas où l'homme tournerait le coin sans méfiance. En restant continuellement sur ses gardes, l'homme parvenait à rester hors d'atteinte des crocs. Cet homme était Turjan, que Mazirian avait capturé par ruse plusieurs semaines auparavant, réduit à cette petite taille et emprisonné.

Mazirian observa avec plaisir le reptile qui bondissait sur l'homme momentanément détendu, lequel s'échappa de l'épaisseur de sa peau. Il est temps, pensa Mazirian, de leur accorder à tous deux du repos et des aliments. Il fit tomber des panneaux dans le passage, le séparant en deux, isolant l'homme de la bête. À tous deux, il donna de la viande et des jattes d'eau.

Turjan se laissa tomber sur le sol du corridor.

— Ah, dit Mazirian, tu es fatigué. Tu désires te reposer ?

Turjan, les yeux fermés, ne répondit pas. Le temps et le monde n'avaient plus de signification pour lui. Les seules réalités étaient le passage gris et la fuite infinie. À des intervalles imprévisibles, il y avait un repas et quelques heures de repos.

— Pense au ciel bleu, reprit Mazirian, aux étoiles blanches, à ton château de Miir au bord du fleuve Derna ; pense à de libres promenades dans les champs.

Les muscles de la bouche de Turjan se crispèrent.

— Réfléchis, tu pourrais écraser le petit dragon sous ton talon.

Turjan leva les yeux.

— Je préférerais t'écraser le cou, Mazirian.

Le Magicien garda son sang-froid.

— Dis-moi, comment confères-tu l'intelligence à tes créatures des cuves ? Parle, et tu seras libre.

Turjan rit, et il y avait de la folie dans ce rire.

— Te le dire ? Et ensuite ? Tu me tuerais aussitôt avec de l'huile bouillante.

Une moue de dépit convulsa les lèvres minces de Mazirian.

— Maudit sois-tu ! Je sais comment te faire parler. Si ta bouche était bourrée, cirée et scellée, tu parlerais ! Demain, je prendrai un nerf de ton bras et le frotterai avec une étoffe rugueuse.

Le minuscule Turjan, assis les jambes allongées en travers du passage, but son eau et ne dit rien.

— Cette nuit, déclara Mazirian avec une malveillance calculée, j'ajouterai un angle et changerai ton parcours en pentagone.

Turjan releva la tête et considéra son ennemi à travers la vitre. Puis il but lentement son eau. Avec cinq angles, il aurait

moins de temps pour éluder la charge du monstre, il aurait moins de couloir découvert à observer.

— Demain, reprit Mazirian, tu auras besoin de toute ton agilité.

Mais une autre idée lui vint. Il examina Turjan d'un air songeur.

— Cependant, je t'épargnerai cette torture si tu m'aides à résoudre un autre problème.

— Quelle est ta difficulté, fébrile Mazirian ?

— L'image d'une femme-créature hante mon esprit, et je veux la capturer, dit Mazirian, et ses yeux s'embuèrent à cette pensée. Tard dans l'après-midi, elle apparaît à la lisière de mon jardin, montée sur un grand cheval noir. Tu la connais, Turjan ?

— Non, pas du tout, Mazirian.

Turjan but un peu d'eau. Mazirian poursuivit :

— Elle possède suffisamment de sorts pour déjouer le Second Enchantement Hypnotique de Felojun, ou peut-être a-t-elle une rune protectrice. Quand je m'approche, elle s'enfuit dans la forêt.

— Et alors ? demanda Turjan, en mordant dans la viande apportée par Mazirian.

— Qui peut être cette femme ?

— Comment le saurais-je ?

— Je dois la capturer ! s'exclama Mazirian. Quels charmes, quels charmes ?

Turjan releva la tête, bien qu'il ne pût voir qu'indistinctement le Magicien à travers le verre épais.

— Libère-moi, Mazirian, et sur ma foi de Hiérarque Choisi du Maram-Or, je te livrerai cette fille.

— Comment le ferais-tu ? demanda le soupçonneux Mazirian.

— Je la poursuivrai dans la forêt avec mes meilleures Bottes Vives et une tête pleine d'enchantements.

— Tu ne réussirais pas mieux que moi ! Je te rendrai la liberté quand je connaîtrai la synthèse de tes créatures des cuves. Moi-même, je poursuivrai cette femme.

Turjan baissa la tête afin que le Magicien ne lise pas dans ses yeux.

— Et moi, Mazirian ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Je m'occuperai de toi à mon retour.

— Et si tu ne reviens pas ?

Mazirian se caressa le menton et sourit, révélant de belles dents blanches.

— Le dragon pourrait te dévorer tout de suite, s'il n'y avait ton maudit secret.

Le Magicien repartit par l'escalier. La mi-nuit le trouva dans sa bibliothèque, son long nez plongé dans de lourds volumes reliés de cuir et des grimoires en désordre... À un moment donné, plus d'un millier d'enchantements, de runes, d'incantations, de malédicitions et de sortilèges avaient été connus. La vaste étendue du Grand Motholam – Ascolais, l'Ide de Kaulchique, l'Almerie du Sud, la Terre du Mur tombant à l'Est – grouillait de sorciers de toute espèce, dont le chef était l'Archi-nécromant Phandaal. Phandaal avait personnellement formulé plus de cent charmes, mais le bruit courait que des démons chuchotaient à son oreille quand il pratiquait la magie. Pontecilla le Pieux, alors souverain du Grand Motholam, avait fait torturer Phandaal et, après une nuit terrible, il l'avait tué et interdit la sorcellerie dans tout le pays. Les magiciens du Grand Motholam s'enfuirent comme des blattes sous une lumière crue ; le savoir fut dispersé et oublié, jusqu'à maintenant, jusqu'à ce temps crépusculaire où le soleil s'assombrissait, où la jungle sauvage envahissait Ascolais, où la blanche Kaiin tombait en ruine, où l'homme ne connaissait plus qu'une centaine de sortilèges. Mazirian s'en était déjà procuré soixante-treize et peu à peu, par stratagème et négociations, il apprenait les autres.

Mazirian fit un choix dans ses livres et, au prix d'un grand effort, en imprima cinq sur son cerveau : le Girateur de Phandaal, le Second Enchantment Hypnotique de Felojun, le Jet Prismatique Excellent, le Charme de la Nourriture Infatigable et le Sortilège de la Sphère Omnipotente. Cela fait, Mazirian but du vin et se retira dans ses appartements.

Le lendemain, alors que le soleil était bas dans le ciel, Mazirian alla se promener dans son jardin. Il n'attendit pas longtemps. Comme il dégagait la terre autour des racines de

ses géraniums de lune, un léger bruissement et un bruit de sabots lui apprirent que l'objet de son désir était à proximité.

Il se redressa.

— Ho, fille ! cria-t-il. Tu es revenue. Pourquoi viens-tu ici le soir ? Admires-tu les roses ? Elles sont d'un rouge éclatant parce qu'un sang vivant coule dans leurs pétales. Si ce soir tu ne t'enfuis pas, je t'en donnerai une.

Mazirian cueillit une rose au buisson palpitant et avança vers la fille, en réprimant l'élan des Bottes Vives. Il n'avait fait que quatre pas quand la fille enfonça ses genoux dans les côtes de sa monture et plongea sous les arbres.

Mazirian accorda toute liberté à ses bottes. Elles firent un bond immense, puis un autre, et encore un, et il partit à la poursuite de la fugitive.

Ainsi Mazirian pénétra dans la forêt fabuleuse. De tous côtés des troncs moussus se dressaient pour soutenir l'immense dais de feuillage. Par endroits des rayons de soleil filtraient et posaient des taches carminées sur l'humus. Dans l'ombre, des fleurs à haute tige et des champignons fragiles croissaient ; en cette dernière heure de la Terre, la nature était douce et détendue.

Mazirian et ses Bottes Vives bondirent à grande allure dans la forêt, et pourtant le cheval noir, galopant sans retenue, gardait facilement son avance.

Pendant plusieurs lieues la femme galopa, ses cheveux volant derrière elle comme une oriflamme. Elle se retourna, et Mazirian vit le visage par-dessus l'épaule, une physionomie de rêve. Puis elle se pencha en avant, et le destrier aux yeux d'or redoubla de vitesse et ne tarda pas à disparaître. Mazirian le suivit grâce à sa piste sur le sol.

Les Bottes Vives commencèrent à perdre de leur ressort et de leur élan, car elles avaient voyagé loin et à grande vitesse. Les bonds monstrueux devinrent plus courts et plus lourds, mais les foulées du cheval, marquées dans la terre, étaient, elles aussi, plus courtes et plus lentes. Enfin Mazirian déboucha dans une prairie et aperçut le destrier, sans cavalière, qui broutait l'herbe. Il s'arrêta net. L'immense pâturage s'étendait sous ses yeux. La piste du cheval entrant dans la clairière était nette, mais il n'y

avait aucune trace de départ. Donc la femme avait dû mettre pied à terre avant d'y arriver, mais où, il était impossible de le savoir. Mazirian marcha vers le cheval, mais l'animal peureux fit un écart et s'enfuit sous les arbres. Il voulut le suivre mais s'aperçut que les Bottes étaient molles et flasques... mortes.

Il les ôta rageusement, en maudissant le jour et son uniforme. Enveloppé dans sa cape, la figure sombre et crispée, il repartit le long de la piste.

Dans cette partie de la forêt, les rochers noirs et verts, basalte et serpentine, étaient nombreux, signes avant-coureurs des escarpements dominant le fleuve Derna. Sur un de ces rochers, Mazirian aperçut une minuscule créature-homme montée sur une libellule. L'être avait une peau verdâtre ; il portait une blouse diaphane et une lance deux fois plus longue que lui.

Mazirian s'arrêta. L'homme-Twk le dévisagea fixement.

— As-tu vu passer une femme de ma race, homme-Twk ?

— J'ai vu une femme comme tu dis, répondit l'homme-Twk après un moment de réflexion.

— Où pourrais-je la trouver ?

— Que puis-je espérer en échange de ce renseignement ?

— Du sel, tant que tu pourras en porter.

L'homme-Twk brandit sa lance.

— Du sel ? Non. Liane le Voyageur fournit au chef Dandaflores du sel pour toute la tribu.

Mazirian imaginait sans peine les services que le bandit-troubadour payait en sel. Les hommes-Twk, volant rapidement sur leurs libellules, voyaient tout ce qui passait dans la forêt.

— Une fiole d'huile de mes fleurs de telanxis ?

— Bien, dit l'homme-Twk. Montre-moi la fiole.

Mazirian la lui montra.

— Elle a quitté la piste au chêne foudroyé, couché un peu plus loin. Elle s'est dirigée tout droit vers la vallée du fleuve, le chemin le plus court pour le lac.

Mazirian posa le flacon à côté de la libellule et repartit vers le chêne. L'homme-Twk le suivit des yeux, puis il mit pied à terre et arracha la fiole sous le ventre de la libellule, à côté de

l'écheveau de fine soie que la femme lui avait donné pour renseigner Mazirian de la sorte.

Le Magicien tourna au chêne foudroyé et découvrit bientôt la piste sur les feuilles mortes. Une longue clairière s'ouvrit devant lui, descendant en pente douce vers le fleuve. Des arbres immenses la bordaient et les longs rayons en diagonale du soleil teignaient de sang l'une des berges, laissant l'autre dans l'ombre profonde. Si noire était cette ombre que Mazirian ne vit pas la créature assise sur un arbre abattu ; et il ne sentit sa présence que lorsqu'elle s'apprêta à lui sauter sur le dos.

Il pivota brusquement pour affronter la chose, qui se rassit. C'était un Deodand, formé et modelé comme un bel homme élégamment musclé, mais avec une peau d'un noir terne et de longs yeux bridés.

— Ah, Mazirian, tu hantes les bois bien loin de chez toi, dit la noire créature de sa voix douce.

Mazirian savait que le Deodand rêvait de se repaître de la viande de son corps. Comment la fille lui avait-elle échappé ? Sa piste passait juste devant lui.

— Je poursuis des recherches, Deodand. Réponds à mes questions et je te nourrirai de beaucoup de chair.

Les yeux du Deodand brillèrent, en parcourant le corps de Mazirian.

— Tu pourrais m'en fournir de toute façon, Mazirian. As-tu avec toi de puissants sortilèges, aujourd'hui ?

— Certes. Dis-moi, depuis combien de temps la fille est-elle passée ? Allait-elle vite, lentement, seule ou accompagnée ? Réponds, et je te donnerai autant de viande que tu le désires.

Un sourire moqueur retroussa les lèvres du Deodand.

— Magicien aveugle ! Elle n'a pas quitté la clairière.

Il montra du doigt, et Mazirian suivit la direction indiquée par le bras noir. Mais il recula vivement alors que le Deodand bondissait. De sa bouche jaillirent les syllabes de l'Enchantement Girateur de Phandaal. Le Deodand fut soulevé de terre et projeté très haut dans les airs, où il se mit à tourbillonner, très vite et plus lentement, au-dessus des cimes, près du sol. Mazirian l'observa avec un léger sourire. Au bout

d'un moment, il ramena le Deodand vers la terre et fit ralentir les rotations.

— Veux-tu mourir vite ou lentement ? demanda-t-il. Aide-moi et je te tuerai immédiatement. Autrement tu t'élèveras plus haut que ne vole le pelgrane.

La rage et la terreur étouffèrent la créature.

— Que le noir Thial te crève les yeux ! Que Kraan plonge ton cerveau vivant dans l'acide !

Et il ajouta de telles malédictions que Mazirian fut contraint de marmonner des contre-sorts.

— En haut, alors, dit enfin Mazirian en faisant un geste de la main.

Le grand corps noir s'éleva au-dessus des arbres et tourna lentement dans l'éclat cramoisi du couchant. Au bout de quelques minutes, une créature à forme de chauve-souris au long museau crochu se rua et déchiqueta la jambe noire avant que le Deodand terrifié ait le temps de la repousser. D'autres formes se ruèrent sur lui des quatre coins du ciel.

— Fais-moi descendre, Mazirian ! cria-t-il faiblement. Je te dirai ce que je sais.

Mazirian le ramena près du sol.

— Elle est passée seule, avant que tu arrives. J'ai voulu l'attaquer, mais elle m'a repoussé avec une poignée de poudre de thyle. Elle est descendue jusqu'au bas de la clairière et a pris le chemin du fleuve. Ce sentier passe aussi près du repaire de Thrang. Alors elle est perdue, car il se repaîtra d'elle jusqu'à ce qu'elle meure.

Mazirian se frotta le menton.

— A-t-elle des sortilèges avec elle ?

— Je ne sais. Elle aura besoin d'une forte magie pour échapper au démon Thrang.

— As-tu autre chose à me dire ?

— Rien.

— Alors tu peux mourir.

Et Mazirian fit tourbillonner la créature si vite, de plus en plus vite, que bientôt on ne distingua plus sa forme. Un gémissement étranglé s'éleva, la charpente du Deodand se désintégra. La tête partit comme un boulet de canon tout au

fond de la clairière ; les bras, les jambes, les viscères volèrent dans toutes les directions.

Mazirian repartit. Au bout de la clairière, le sentier descendait en pente abrupte par des corniches de serpentine vert sombre jusqu'au fleuve Derna. Le soleil s'était couché et l'ombre emplissait la vallée. Mazirian arriva au bord de l'eau et suivit le fleuve en aval vers un lointain scintillement appelé l'Eau de Sanra, le Lac des Rêves.

Une odeur pestilentielle empuantit l'air, un remugle de pourriture et d'ordure. Mazirian avança plus prudemment car le repaire de Thrang, l'ours-goule, était proche et l'on sentait, dans l'atmosphère de la magie, une sorcellerie brutale que ses propres enchantements plus subtils risquaient de ne pouvoir combattre.

Un bruit de voix lui parvint, les grognements rauques de Thrang et des cris de terreur. Mazirian contourna un éperon rocheux pour découvrir l'origine des sons.

Le repaire de Thrang était une alcôve dans le rocher, où un monceau fétide d'herbe et de peaux de bête lui servait de couche. Il avait construit une cage grossière pour y garder trois femmes prisonnières, qui portaient de nombreuses traces de coups sur leur corps et une grande terreur dans leurs yeux. Thrang les avait enlevées à la tribu vivant dans les péniches tendues de soie, le long des rives du lac. Pour le moment, elles le regardaient lutter pour maîtriser la femme qu'il venait de capturer. Sa figure humaine et grise était convulsée et il lui arrachait son justaucorps avec des mains d'homme. Mais elle repoussait l'énorme corps en sueur avec une stupéfiante dextérité. Les yeux de Mazirian se plissèrent. De la magie, de la magie !

Il regarda, cherchant comment tuer Thrang sans blesser la femme. Mais elle l'aperçut par-dessus l'épaule de la créature.

— Vois ! haleta-t-elle. Mazirian est venu pour te tuer.

Thrang se retourna d'un bloc. Il aperçut Mazirian et se rua sur lui à quatre pattes, en poussant des rugissements de passion sauvage. Mazirian se demanda si l'ours-goule ne lui avait pas jeté un sort, car une étrange torpeur lui paralysait le cerveau.

Peut-être le sort n'était-il que le spectacle de cette figure gris-blanc enragée, de ces grands bras tendus pour le saisir.

Mazirian secoua le sortilège, si c'en était un, prononça un de ses enchantements ; toute la vallée s'illumina de traits de feu, arrivant de toutes les directions pour transpercer en mille endroits le corps pesant de Thrang. C'était le Jet Prismatique Excellent, des lignes incandescentes multicolores. Thrang mourut presque immédiatement, un sang violet coulant des innombrables trous causés par la pluie irradiante.

Mais Mazirian n'en avait cure. La fille avait fui. Il distingua sa blanche silhouette courant le long du fleuve vers le lac et la prit en chasse, sans se soucier des cris pitoyables des trois femmes prisonnières.

Le lac s'étendit bientôt devant lui, une vaste pièce d'eau dont l'autre rive était à peine visible. Mazirian descendit sur la plage sablonneuse et fouilla des yeux la sombre surface de l'Eau de Sanra, le Lac des Rêves. La nuit profonde régnait dans le ciel, sauf pour une vague lueur attardée du couchant, et les étoiles scintillaient sur l'eau calme. Elle était froide et stagnante, sans marée, comme toutes les eaux de la Terre depuis que la lune avait quitté le ciel.

Où était la fille ? Là, une pâle forme blanche, immobile dans l'ombre de l'autre côté du fleuve. Mazirian se dressa, grand et impérieux au bord de l'eau, une brise légère faisant onduler sa cape autour de ses jambes.

— Ho ! Fille ! cria-t-il. C'est moi, Mazirian, qui t'ai sauvé de Thrang. Approche-toi, que je puisse te parler.

— À cette distance, je t'entends très bien. Magicien, répondit-elle. Plus près je m'approcherai, plus loin je devrai fuir.

— Alors pourquoi fuis-tu ? Reviens avec moi et tu seras maîtresse de bien des secrets et tu auras un grand pouvoir.

Elle rit.

— Si je les voulais, Mazirian, aurais-je fui si loin ?

— Qui es-tu donc, que tu ne désires pas connaître les secrets de la magie ?

— Pour toi, Mazirian, je n'ai pas de nom, de crainte que tu me maudisses. Maintenant je vais où tu ne dois pas venir.

Elle courut sur la plage, marcha dans l'eau, s'y plongea jusqu'à la taille, puis sombra hors de vue. Elle avait disparu.

Mazirian hésita. Il ne serait pas bon d'utiliser trop de charmes et de se dépouiller ainsi de son pouvoir. Qu'existait-il sous le lac ? Il y avait là une sensation de magie paisible, et bien qu'il ne fût pas en conflit avec le Seigneur du Lac, d'autres êtres pourraient se froisser de son intrusion. Cependant, comme la silhouette de la fille ne reparaissait pas à la surface, il prononça le Charme de la Nourriture Infatigable et pénétra dans l'eau froide.

Il plongea profondément dans le Lac des Rêves, et quand il se posa sur le fond, les poumons à l'aise en vertu du charme, il s'émerveilla du lieu féerique qu'il découvrait. Au lieu des ténèbres, une lumière verte brillait partout, et l'eau était à peine moins limpide que l'air. Des plantes ondulaient dans le courant et avec elles les fleurs du lac, aux corolles rouges, bleues et jaunes. Entre elles nageaient des poissons aux grands yeux, de toutes tailles.

Le fond descendait par des marches rocheuses vers une vaste plaine où les arbres des profondeurs s'élevaient en flottant sur de minces tiges pour s'épanouir en palmes élaborées et en fruits d'eau pourprés, et cela jusqu'à ce que la brumeuse distance humide voile tout. Il aperçut la fille, blanche nymphe d'eau à présent, ses cheveux sombres comme une brume. Elle nageait et courait à demi sur le sable de ce monde aquatique, en regardant de temps en temps par-dessus son épaule. Mazirian la prit en chasse, sa cape ondulant derrière lui.

Il la rattrapait, il exultait... Il devrait la punir pour l'avoir entraîné aussi loin... Les antiques marches de pierre sous son laboratoire s'enfouissaient profondément et menaient à des salles de plus en plus vastes à mesure que l'on s'enfonçait. Dans l'une d'elles, Mazirian avait trouvé une vieille cage rouillée. Une semaine ou deux, enfermée dans l'obscurité, auraient raison de son obstination. Une fois, il avait rapetissé une fille à la grosseur de son pouce et l'avait gardée dans une petite bouteille en compagnie de deux mouches bourdonnantes...

Un temple blanc en ruine apparut parmi le vert. Il y avait de nombreuses colonnes, certaines écroulées, d'autres soutenant

encore le fronton. La fille s'engagea sous le grand portique, dans l'ombre de l'architrave. Peut-être tentait-elle d'échapper à Mazirian ; il se dit qu'il devait la suivre de plus près. Le corps blanc scintillait au fond de la nef, nageant à présent au-dessus de l'autel et dans l'alcôve en demi-cercle derrière.

Mazirian la suivit aussi vite qu'il le put, tantôt nageant tantôt marchant dans l'ombre solennelle. Il cligna des yeux. Des colonnes plus petites soutenaient, en équilibre précaire, une coupole dont la clef de voûte était tombée. Il fut pris d'une peur soudaine, et comprit brusquement en surprenant un mouvement vif au-dessus de lui. De tous côtés les colonnes s'écroulaient et une avalanche de blocs de marbre lui tombait sur la tête. Il recula fébrilement.

La commotion cessa, la poussière blanche de l'antique mortier se dissipa. Sur le fronton du temple principal, la fille était à genoux, et regardait en bas, pour voir si elle avait bien tué Mazirian.

Elle avait échoué. Deux colonnes, par un pur hasard, s'étaient abattues de chaque côté de lui et une dalle l'avait protégé des blocs de marbre. Il remua douloureusement la tête. Entre les décombres, il apercevait la fille penchée qui cherchait son cadavre des yeux. Ainsi, elle voulait le tuer ! Lui, Mazirian, qui avait déjà vécu plus d'années qu'il ne pouvait compter ? Elle ne l'en craindrait et haïrait que plus, plus tard. Il cria son charme, le Sortilège de la Sphère Omnipotente. Un champ de force se forma autour de son corps, se dilata et repoussa tout ce qui résistait. Quand les décombres de marbre eurent été repoussés, il détruisit la sphère, se releva et chercha rageusement la femme des yeux. Elle était presque hors de vue, derrière un hallier de longues algues violettes, escaladant la pente vers la berge. De toutes ses forces il s'élança à sa poursuite.

T'saïn se hissa sur la berge. Derrière elle venait toujours Mazirian le Magicien, dont le pouvoir avait triomphé de chacun de ses plans. Le souvenir de sa figure passa devant ses yeux, et elle frémît. Il ne devait pas la capturer maintenant.

La fatigue et le désespoir alourdissaient ses pas. Elle était partie avec deux sortilèges seulement, le Charme de la Nourriture Infatigable, et un sort donnant de la force à ses bras, ce qui lui avait permis de repousser Thrang et de faire tomber le temple sur Mazirian. Ils étaient épuisés, elle n'avait plus de protection ; mais d'autre part, il ne devait pas rester grand-chose au Magicien.

Peut-être ignorait-il l'herbe-vampire. Elle courut sur la pente et se tint derrière un carré d'herbe pâle, battue de vent. Et maintenant Mazirian surgissait du lac, silhouette diffuse visible contre le scintillement de l'eau.

Elle battit en retraite, gardant toujours entre eux l'innocent Carré d'herbe. Si la plante échouait... son esprit se refusait à envisager ce qu'elle devrait faire alors.

Mazirian avança dans l'herbe. Les brins maladifs devinrent des doigts avides. Ils s'enroulèrent autour de ses chevilles, le retenant dans une étreinte invincible, alors que d'autres cherchaient sa peau.

Mazirian psalmodia donc son dernier sortilège, l'incantation de paralysie, et l'herbe vampire le lâcha et retomba mollement au sol. T'saïn observait avec un espoir mort. Mazirian était maintenant tout près d'elle, sa cape claquant sur son dos. N'avait-il aucune faiblesse ? Ses fibres n'étaient-elles pas douloureuses, son souffle court ? Elle pivota et s'enfuit dans la prairie, vers un bosquet d'arbres noirs. Sa peau se glaça dans l'ombre profonde, mais les pas du Magicien étaient lourds et se rapprochaient. Elle plongea dans les ténèbres, en se disant qu'elle devait aller aussi loin que possible avant que le petit bois s'éveille.

Clac ! Une liane la fouetta. Elle continua de courir. Une autre, encore une autre... elle tomba. Un autre grand fouet s'abattit sur elle et d'autres encore. Elle se releva tant bien que mal, croisant les bras devant sa figure. Clac ! Les fléaux sifflaient, et le dernier coup la fit pivoter. Alors elle vit Mazirian.

Il se débattait. Tandis que les coups pleuvaient, il essayait de saisir les fouets et de les casser. Mais ils étaient souples, et résistaient à ses pouvoirs, et s'arrachaient à ses mains pour frapper plus fort. Furieux de sa résistance ils se concentraient

sur l'infortuné Magicien, et T'saïn put se traîner vers l'orée du bois avec la vie sauve.

Elle se retourna pour regarder avec fascination la passion pour la vie qui animait Mazirian. Il chancelait dans un nuage de fouets, sa silhouette furieuse et obstinée à peine visible. Il faiblissait ; il tenta de fuir puis il tomba. Les coups s'abattirent de plus belle, sur sa tête, ses épaules, ses longues jambes. Il tenta de se relever mais en fut incapable.

Épuisée, T'saïn ferma les yeux. Elle sentait le sang s'écouler de ses blessures. Mais il restait à accomplir une mission plus vitale. Elle se releva et repartit en titubant. Pendant un long moment, le tonnerre des coups parvint à ses oreilles.

La nuit, le jardin de Mazirian était d'une beauté incomparable. Les fleurs-étoiles s'épanouissaient chacune d'une perfection magique, et les insectes captifs, à demi végétaux, voletaient ici et là. Des nénuphars phosphorescents flottaient sur le bassin comme de charmants visages, et le buisson que Mazirian avait rapporté de la lointaine Almerie de Sud imprégnait l'air de son doux parfum fruité.

T'saïn, chancelante, à bout de souffle, pénétra à tâtons dans le jardin. Certaines des fleurs se réveillèrent et la considérèrent avec curiosité. L'hybride à moitié animal murmura d'une voix ensommeillée, croyant reconnaître le pas de Mazirian. La musique nostalgique des fleurs bleues se faisait entendre, chantant les légendes de nuits antiques où une lune blanche planait dans le ciel, où de grandioses orages, des nuages et du tonnerre régissaient les saisons.

T'saïn passa sans rien voir. Elle pénétra dans la maison de Mazirian, trouva le laboratoire où brillaient les lampes jaunes éternelles. La créature de cuve de Mazirian, la créature aux cheveux d'or, se redressa brusquement et la regarda de ses beaux yeux vides.

Elle trouva les clefs de Mazirian dans l'armoire, et parvint à ouvrir la trappe. À ce moment, elle s'assit pour se reposer et permettre à la brume rose de se dissiper de ses yeux. Des visions lui vinrent... Mazirian, grand et arrogant, avançant pour tuer Thrang ; les fleurs aux étranges couleurs sous le lac ; Mazirian, sa magie perdue, luttant contre les fouets... Elle fut tirée de cette

espèce de transe par la créature de la cuve qui caressait timidement ses cheveux.

Elle se secoua, s'éveilla, et descendit péniblement. Elle ouvrit la porte aux trois serrures, la poussa avec les dernières forces de son corps. Elle se traîna dans la salle pour aller se cramponner au socle sur lequel se trouvait la boîte au couvercle de verre où Turjan et le dragon poursuivaient leur jeu désespéré. Elle la fit tomber, la brisa et souleva avec précaution Turjan qu'elle posa devant elle.

L'enchantement fut brisé par le toucher de la rune au poignet de T'saïn, et Turjan redevint un homme. Atterré, il regarda T'saïn qui était presque méconnaissable.

Elle fit un effort pour lui sourire.

— Turjan... tu es libre...

— Et Mazirian ?

— Mort.

Elle s'affaissa sur le sol de pierre et ne bougea plus. Turjan la contempla avec dans le regard une singulière émotion.

— T'saïn, chère créature de mon esprit, murmura-t-il, plus noble que moi, tu as donné la seule vie que tu connaissais pour ma liberté.

Il souleva le corps dans ses bras.

— Mais je te restaurerai aux cuves. Avec ton cerveau, je créerai une autre T'saïn, aussi ravissante que toi. Partons.

Il la porta dans l'escalier de pierre.

T'SAÏS

T'saïs sortit du bois à cheval. Elle arrêta sa monture à l'orée, comme indécise, et contempla la chatoyante prairie pastel descendant vers la rivière... Elle serra les genoux et le cheval repartit.

T'saïs était profondément plongée dans ses pensées, et au-dessus d'elle le ciel ondulait comme une immense étendue d'eau sous le vent, où des ombres couraient d'un horizon à l'autre. La lumière réfractée inondait le paysage de mille couleurs et ainsi, à mesure qu'elle chevauchait, T'saïs était baignée d'un rayon vert, puis d'aigue-marine, de topaze et de rubis, et tout changeait subtilement selon les teintes.

T'saïs ferma les yeux aux lumières mouvantes. Elles lui écorchaient les nerfs, brouillaient sa vue. Le rouge fulgurait, le vert grinçait, les bleus et les violets suggéraient des mystères dépassant l'entendement. C'était comme si l'univers entier avait été expressément créé pour la choquer, pour provoquer sa fureur... Un papillon aux ailes ornées comme un tapis aux motifs précieux voleta près d'elle, et elle s'apprêta à l'abattre de sa rapière. Elle se retint au prix d'un terrible effort, car T'saïs était une nature passionnée qui ne connaissait guère la retenue. Elle baissa les yeux sur les fleurs aux pieds du cheval, marguerites pâles, jacinthes, roses de Judée, soucis orangés. Jamais plus elle ne les piétinerait, ne les déracinerait. On lui avait soufflé que la faille n'était pas dans l'univers mais en elle-même. Ravalant sa profonde haine envers le papillon et les fleurs et les lumières changeantes du ciel, elle traversa la prairie.

Une rangée de grands arbres sombres se dressa devant elle et, au delà, elle aperçut des roseaux et le scintillement de l'eau, changeant selon les couleurs du ciel. Elle tourna et suivit la berge de la rivière vers la longue maison basse.

Mettant pied à terre, elle marcha lentement vers la porte de bois noir, portant l'image d'une figure sardonique. Elle tira sur la langue du visage et à l'intérieur une cloche tinta.

Personne ne répondit.

— Pandelume ! cria-t-elle.

Bientôt elle perçut une réponse étouffée :

— Entre.

Elle poussa la porte et pénétra dans une salle au plafond haut, nue à l'exception de la banquette capitonnée, de la sombre tapisserie.

— Que désires-tu ?

La voix, chaude et d'une indicible mélancolie, filtrait à travers le mur.

— Pandelume, j'ai appris aujourd'hui que c'est mal de tuer et, de plus, que mes propres yeux me trompent, et qu'il y a de la beauté là où je ne vois que lumières crues et formes maléfiques.

Pendant un moment, Pandelume garda le silence ; puis la voix étouffée se fit entendre, répondant à la soif de connaissance implicite.

— C'est vrai, pour une grande part. Les créatures vivantes, si elles ne possèdent rien d'autre, ont le droit à la vie. C'est leur unique bien vraiment précieux, et le vol de cette vie est un crime odieux... Quant au reste, la faute n'est pas en toi. La beauté est partout répandue aux yeux de tous, sauf aux tiens. De cela, je suis chagriné, car je t'ai créée. J'ai construit ta cellule première ; j'ai insufflé la vie dans ton corps et ton cerveau. Et malgré mon habileté j'ai commis une erreur, si bien que lorsque tu es sortie de la cuve j'ai découvert que j'avais modelé une faille dans ton cerveau que tu voyais de la laideur dans la beauté, du mal dans le bien. La véritable laideur, le mal réel, tu ne les as jamais vus, car en Embelyon il n'y a rien de mauvais ni d'horrible... Si tu avais le malheur de les rencontrer, je craindrais pour ta raison.

— Ne peux-tu pas me changer ? cria T'saïs. Tu es un magicien. Dois-je vivre ma vie entière en restant aveugle à la joie ?

L'ombre d'un soupir pénétra le mur.

— Je suis un magicien, certes, qui connaît tous les enchantements jamais élaborés, le pouvoir des runes, des

incantations, des desseins, des exorcismes, des talismans. Je suis Maître Mathématicien, le premier depuis Phandaal, et cependant je ne puis rien faire pour ton cerveau sans détruire ton intelligence, ta personnalité, ton âme... car je ne suis pas un dieu. Un dieu peut créer des choses par sa volonté ; je ne puis compter que sur la magie, les sortilèges qui font vibrer l'espace et le déforment.

L'espoir mourut dans les yeux de T'saïs.

— Je désire aller sur Terre, dit-elle enfin. Le ciel de la Terre est d'un bleu constant, et un soleil rouge plane à l'horizon. Je suis lasse d'Embelyon où il n'y a d'autre voix que la tienne.

— La Terre, murmura Pandelume. Un lieu crépusculaire, plus vieux que toute connaissance. Jadis c'était un vaste monde de montagnes embrumées et de rivières étincelantes, et le soleil une boule blanche flamboyante. Des millénaires de pluie et de vent ont battu et émoussé le granit, et le soleil est faible et rouge. Les continents se sont engloutis, d'autres ont émergé. Un million de cités ont érigé des tours, sont tombées en poussière. À la place des anciens peuples vivent quelques milliers d'âmes singulières. Il y a du mal sur Terre, du mal distillé par le temps... La Terre se meurt et vit son crépuscule...

— Cependant, hasarda T'saïs, j'ai entendu dire que la Terre était un lieu de beauté, et je veux connaître la beauté, quitte à en mourir.

— Comment reconnaîtras-tu la beauté quand tu la verras ?

— Tous les êtres humains connaissent la beauté... Ne suis-je pas humaine ?

— Naturellement.

— Alors je trouverai la beauté et peut-être même...

T'saïs buta sur le dernier mot, si étranger à son esprit, et cependant si lourd d'implications troublantes.

Pandelume resta silencieux. Puis :

— Tu iras si tel est ton désir. Je t'aiderai de mon mieux, je te donnerai des runes pour te protéger de la magie ; j'insufflerai la vie à ton épée ; et je te donnerai un conseil, celui-ci : prends garde aux hommes, car les hommes pillent la beauté pour assouvir leur désir. N'accorde d'intimité à personne... Je te donnerai un sac de joyaux, qui sont des richesses sur la Terre.

Avec eux, tu pourras accomplir beaucoup de choses. Cependant, encore une fois, ne les montre nulle part, car certains hommes tuent pour une pièce de cuivre.

Un lourd silence tomba, une présence disparut de l'atmosphère.

— Pandelume ! appela tout bas T'saïs.

Elle ne reçut pas de réponse.

Au bout d'un moment Pandelume revint, et le sentiment de sa présence se fit de nouveau sentir.

— Dans un instant, dit-il, tu pourras entrer dans la salle.

T'saïs attendit ; puis, comme elle en avait été priée, elle entra dans la pièce voisine.

— Sur le banc à ta gauche, dit la voix de Pandelume, tu trouveras une amulette et un petit sac de pierres précieuses. Mets l'amulette à ton poignet ; elle renverra la magie maléfique contre celui qui prononce l'enchantement. C'est une rune extrêmement puissante ; garde-la bien.

T'saïs obéit, puis elle attacha les joyaux dans sa ceinture.

— Pose ton épée sur le banc, va te placer sur la rune gravée sur le sol et ferme bien les yeux. Je dois entrer dans la pièce. Je t'en conjure, ne cherche pas à me voir, les conséquences seraient terribles.

T'saïs se dépouilla de son épée, alla se placer sur la rune, ferma les yeux. Elle entendit un pas lent, un tintement de métal, puis un long cri aigu, intense et sifflant, qui mourut lentement.

— Ton épée vit, annonça Pandelume. (Sa voix, si proche, parut étonnamment forte.) Elle tuera tes ennemis avec intelligence. Tends la main et prends-la.

T'saïs remit au fourreau sa fine rapière, à présent tiède et vibrante.

— Où iras-tu sur Terre ? demanda Pandelume. Vers le pays des hommes, ou dans les vastes étendues sauvages, en ruines ?

— En Ascolais, répondit T'saïs, car celle qui lui avait parlé de la beauté avait mentionné cette terre.

— À ton aise. Maintenant écoute ! Si jamais tu cherches à revenir en Embelyon...

— Non, dit T'saïs. J'aimerais mieux mourir.

— À ton aise, répéta Pandelume... Maintenant je vais te toucher. Tu auras un bref vertige, et puis tu ouvriras les yeux sur Terre. Il fait presque nuit, et des choses terribles rôdent dans les ténèbres. Alors dépêche-toi de chercher un abri.

Le cœur battant follement, T'saïs sentit l'attouchement de Pandelume. Il y eut un flottement dans son cerveau, un envol rapide, inconcevable... Il y avait sous ses pieds une terre inconnue, un air étrange caressait son visage, une odeur plus vive. Elle ouvrit les yeux.

Le paysage était neuf, singulier, sous un ciel bleu sombre, baigné d'un antique soleil. Elle se trouvait dans une prairie entourée de grands arbres sinistres. Ces arbres ne ressemblaient pas aux calmes géants d'Embelyon ; ils étaient denses et sombres, et leur ombre énigmatique. Rien en vue, rien de la Terre n'était dur ni brut ; tout avait été travaillé, lissé, érodé, flétris. La lumière du soleil, bien que diffuse, était riche et conférait aux moindres détails du paysage, les rochers, les arbres, l'herbe et les fleurs paisibles, un sentiment de science et d'anciens souvenirs.

À cent pas se dressaient les ruines moussues d'un antique château. Les pierres étaient noircies par les lichens, par la fumée, l'âge ; l'herbe poussait drue parmi les décombres et tout l'ensemble formait un étrange tableau dans la lueur du couchant.

T'saïs s'en approcha lentement. Quelques murs restaient debout, les pierres sèches aux angles arrondis tenant encore alors que le mortier s'était depuis longtemps effrité. Elle tourna autour d'une immense effigie croulante, fendillée, presque entièrement enfouie ; avec perplexité, elle contempla les caractères gravés à sa base. Les yeux écarquillés, elle regarda ce qui restait du visage, des yeux cruels, une bouche méprisante, un nez cassé. T'saïs frissonna. Il n'y avait rien pour elle en ce lieu ; elle se retourna pour partir.

Un rire aigu, joyeux, retentit dans la clairière. T'saïs, docile aux avertissements de Pandelume, attendit dans une sombre alcôve. Elle perçut du mouvement entre les arbres ; un homme et une femme apparurent en chancelant dans les derniers feux du couchant ; puis vint un jeune homme au pas léger, qui

chantait et sifflait. Il portait une fine épée, avec laquelle il éperonnait les deux autres, qui étaient ligotés.

Ils s'arrêtèrent devant les ruines, tout près de T'saïs, et elle put voir leurs visages. L'homme aux liens était un malheureux, émacié, avec une barbe rouge en désordre et des yeux affolés et désespérés, la femme petite et potelée. Leur ravisseur était Liane le voyageur. Ses cheveux châtais ondulaient légèrement, ses traits mobiles ne manquaient pas de charme. Il avait des yeux noisette dorés, grands et beaux, toujours en mouvement. Il portait des souliers de cuir rouge à la pointe retroussée, un costume rouge et vert, une cape verte et un chapeau à longue visière orné d'une plume rouge.

T'saïs observait sans comprendre. Les trois êtres étaient pour elle également vils, au sang poisseux, de pulpe rouge, d'ordure interne. Liane semblait un peu moins ignoble... c'était le plus agile, le plus élégant. Et T'saïs regarda avec un peu d'intérêt.

Adroitemment, Liane lança une corde autour des chevilles de l'homme et de la femme et les poussa si bien qu'ils tombèrent sur les cailloux. L'homme gémit, la femme se mit à pleurer.

Liane courut vers les ruines. À moins de vingt pas de T'saïs, il fit glisser de côté une des antiques dalles, trouva dessous du petit bois et des silex et alluma un feu. De sa sacoche il tira de la viande qu'il rôtit et mangea délicatement, en se suçant les doigts.

Aucune parole n'avait encore été prononcée. Enfin Liane se leva, s'étira et tourna les yeux vers le ciel. Le soleil plongeait derrière les grands arbres sombres et déjà des ombres bleues envahissaient la clairière.

— Au travail, s'écria Liane d'une voix claire et haute comme les accents d'une flûte. D'abord, je dois assurer que nos révélations seront marquées au coin de la vérité.

Il plongea dans sa cachette sous les dalles et en ramena quatre pieux solides. Il en plaça un en travers des cuisses de l'homme, un second entre elles qu'il fit glisser sous le dos, de manière qu'une légère pression lui permette d'écraser les cuisses et de faire remonter le pieu contre le creux des reins. Il

essaya son appareil et rit quand l'homme poussa un cri de douleur. Il équipa la femme du même dispositif.

T'saïs observait avec perplexité. De toute évidence, le jeune homme s'apprêtait à infliger de la souffrance à ses captifs. Était-ce une coutume de la Terre ? Mais comment pouvait-elle en juger, elle qui ignorait tout du bien et du mal ?

— Liane ! Liane ! cria l'homme. Épargne ma femme ! Elle ne sait rien ! Épargne-la, et je te donnerai tout ce que je possède, je te servirai ma vie entière !

— Ha ! s'exclama Liane en riant, et la plume de son chapeau frissonna. Merci, merci pour ton offre, mais Liane n'a que faire de fagots de bois, de navets. Liane aime la soie et l'or, l'étincellement des dagues, les soupirs d'une fille dans l'amour. Alors merci, mais je cherche le frère de ta femme, et quand elle étouffera et hurlera, alors tu me diras où il se cache.

Pour T'saïs, la scène commençait à prendre une signification. Les deux captifs dissimulaient des renseignements que désirait connaître le jeune homme, donc il leur ferait du mal jusqu'à ce qu'ils lui disent tout. Un artifice habile, auquel elle n'aurait jamais songé.

— Maintenant, dit Liane, je dois m'assurer que des mensonges ne se mêlent pas adroitemment à la vérité. Voyez-vous, quand on souffre sous la torture, on est trop désespéré pour inventer, pour falsifier, et l'on ne dit que la vérité.

Il arracha un tison au feu, le glissa entre les chevilles liées de l'homme et bondit aussitôt pour appliquer à la femme la même torture.

— Je ne sais rien, Liane ! gémit l'homme. Je ne sais rien... je te le jure !

Liane s'écarta, irrité. La femme s'était évanouie. Il retira le tison et le jeta au feu d'un geste rageur.

— Quel ennui ! grogna-t-il. (Cependant sa bonne humeur revint vite.) Allons, nous avons bien le temps ! Peut-être dis-tu vrai... Peut-être ta brave femme est-elle la seule à savoir.

Il s'appliqua alors à la ranimer avec des gifles et une décoction aromatique qu'il lui fit respirer. Elle ouvrit les yeux et le regarda en silence, le visage convulsé et enflé.

— Attention, reprit Liane. Nous en venons à la deuxième phase de la question. Je raisonne, je pense, je suppuse. Je me dis : le mari ne sait peut-être pas où a fui celui que je cherche, peut-être la femme le sait-elle.

Elle ouvrit la bouche, elle gémit.

— C'est mon frère... je t'en prie...

— Ah ! Ainsi tu sais ! s'exclama Liane, ravi. (Il marcha de long en large devant le feu.) Tu le sais donc ! Nous recommençons l'épreuve. Suis-moi bien. Avec ce pieu, je vais transformer en bouillie les jambes de ton homme, et faire sortir de son ventre la colonne vertébrale... à moins que tu parles. Il joignit le geste à la parole.

— Ne dis rien, sanglota l'homme.

La femme jura, pleura, supplia. Enfin :

— Je vais te le dire, je vais te le dire ! Dellare est allé à Efred !
Liane cessa la torture.

— Efred, hein ? Au pays du Mur Tombant... C'est peut-être vrai, mais je n'y crois guère. Tu dois me le répéter, sous l'influence de ceci.

Sur ce, prenant un brandon dans le feu, il le plaça entre les chevilles de la femme, et recommença à torturer l'homme. Elle garda le silence.

— Parle, femme ! haleta Liane. Ce travail m'épuise.

Elle ne dit rien. Ses yeux étaient grands ouverts et regardaient fixement le ciel.

— Elle est morte ! cria son mari. Morte ! Ma femme est morte ! Ah ! Liane, démon, ordure ! Je te maudis par Thial, par Kraan...

T'saïs était troublée. La femme était morte. N'était-il pas mal de tuer ? Pandelume l'avait dit. Si la femme était bonne, comme l'avait assuré l'homme barbu, alors Liane était maléfique. Des choses de sang et d'ordure, tous, naturellement. Malgré tout, c'était horrible et vil, que de faire du mal à une créature vivante jusqu'à ce qu'elle meure.

Ignorant tout de la peur, elle sortit de sa cachette et avança dans la lumière du brasier. Liane leva les yeux et fit un bond en arrière. Mais l'intruse était une fille d'une étrange beauté. Il chanta, il dansa.

— Sois la bienvenue, la bienvenue ! s'exclama-t-il. (Il contempla avec dégoût les corps gisant au sol.) Déplaisants ! Ignorons-les.

Il rejeta sa cape en arrière, contempla T'saïs de ses yeux d'or lumineux et se pavana devant elle comme un coq emplumé.

— Tu es ravissante, ma jolie, et moi, moi je suis l'homme parfait, comme tu vas le voir.

T'saïs porta la main à son épée, et elle jaillit d'elle-même du fourreau. Liane recula prestement, alarmé par la lame et aussi par l'éclat des yeux fulgurants, par le feu couvant dans le cerveau déformé.

— Que signifie ? Allons, voyons, bredouilla-t-il. Range ton acier. Il est dur et pointu. Rengaine ça. Je suis un homme bon, mais je ne supporte pas d'être irrité.

T'saïs se pencha sur les deux captifs. L'homme leva vers elle un regard fiévreux. La femme regardait fixement le ciel de ses yeux vitreux.

Liane fit un bond, dans l'espoir de s'emparer d'elle alors qu'elle détournait son attention. La rapière se dressa d'elle-même, se pointa et perça le corps agile.

Liane le voyageur tomba à genoux en toussant et crachant du sang. T'saïs dégagea la lame et l'essuya sur la cape verte, puis la remit difficilement au fourreau. L'épée voulait frapper, percer, tuer.

Liane gisait sans connaissance. T'saïs se détourna, écoeurée. Une faible voix lui parvint :

— Délivre-moi...

T'saïs hésita, puis trancha les liens. L'homme se traîna vers sa femme, la caressa, lui arracha ses cordes, l'appela par son nom. Elle ne répondit pas. Il se redressa comme un fou et hurla dans la nuit. Soulevant dans ses bras le corps inerte, il chancela dans les ténèbres en trébuchant, en tombant, en jurant...

T'saïs frissonna. Elle détourna les yeux vers la noire forêt que n'atteignait pas la lueur du brasier. Lentement, en regardant souvent en arrière, elle quitta les ruines écroulées, la prairie. Le corps ensanglanté de Liane demeura auprès du feu mourant.

La lueur des flammes pâlit, se perdit dans l'obscurité. T'saïs chercha son chemin à tâtons entre les énormes troncs et les ténèbres étaient encore assombries par la faille de son cerveau. Il n'y avait jamais eu de nuit en Embelyon, uniquement un crépuscule opalescent. Elle continua de suivre les sentiers murmurants de la forêt, inquiète, peureuse, sans se douter des choses qu'elle aurait pu y rencontrer, les Deodand, les pelgranes, les erbs errants (créatures hybrides d'homme, de bête et de démon), les gids qui faisaient des bonds de dix mètres et se collaient à leurs victimes.

Sans être attaquée, T'saïs avança et atteignit bientôt l'orée de la forêt. Le terrain s'éleva, les arbres s'éclaircirent, et elle déboucha dans une étendue sombre, infinie. C'était la Lande de Modavna, un lieu historique, une terre qui avait connu le piétinement de pieds nombreux et absorbé beaucoup de sang. Lors d'un célèbre massacre, Golickan Kodek le Conquérant avait rassemblé là, en troupeau, la population de deux grandes villes, G'Vasan et Bautiku, en avait formé un cercle d'une lieue de large, et les avait resserrés, tassés peu à peu, poussés vers le centre avec sa cavalerie sous-humaine, jusqu'à ce qu'enfin il ait construit un gigantesque tumulus grouillant, haut de cent cinquante mètres, une pyramide de chair hurlante. On raconte que Golickan Kodek contempla son monument pendant dix minutes, après quoi il repartit sur son cheval bondissant vers le pays de Laideneur d'où il était venu.

Les fantômes des anciennes populations s'étaient dissipés et la Lande de Modavna était moins étouffante que la forêt. Des buissons la parsemaient comme des taches. À l'horizon, une rangée d'escarpements déchiquetés se dressaient à contre-jour dans les dernières lueurs violettes du couchant. T'saïs s'avanza, foulant la terre, soulagée de voir le vaste ciel au-dessus d'elle. Quelques minutes plus tard, elle atteignit une route pavée de dalles de pierre brisées et fissurées, bordée d'un fossé où croissaient de lumineuses fleurs en forme d'étoiles. Le vent soupirant sur la lande mouilla sa figure de brume. Elle suivit la route d'un pas lourd. Aucun abri n'était en vue, et le vent froid faisait voler sa mante.

Un piétinement, un chaos de silhouettes et T'saïs dut se débattre contre des mains avides. Elle chercha à dégainer, mais ses bras étaient prisonniers.

Quelqu'un battit le briquet, alluma une torche pour examiner sa prise. T'saïs vit trois scélérats de la lande, barbus et balafrés ; ils portaient des guenilles grises, tachées et souillées de boue et d'ordure.

— Mais c'est une jolie luronne ! s'écria l'un d'eux d'une voix concupiscente.

— Je vais la fouiller pour sa bourse, dit un autre.

Il fit glisser ses mains sur tout le corps de T'saïs avec une familiarité odieuse. Il trouva le sac de pierreries et le retourna dans sa main, faisant ruisseler un feu aux mille couleurs.

— Regardez ça ! Une fortune de prince !

— Ou de sorcier ! bougonna le troisième.

Et, pris d'une crainte soudaine, ils relâchèrent leur étreinte. Mais T'saïs ne put cependant saisir sa rapière.

— Qui es-tu, femme de la nuit ? demanda un des hommes avec un certain respect. Une sorcière, pour posséder de tels joyaux, et traverser seule la Lande de Modavna ?

T'saïs n'avait ni assez d'esprit ni d'expérience pour improviser un mensonge.

— Je ne suis pas une sorcière ! Lâchez-moi, bêtes puantes !

— Pas une sorcière ? Alors quelle espèce de fille es-tu ? D'où viens-tu ?

— Je suis T'saïs, d'Embelyon, répondit-elle avec rage. Pandelume m'a créée, et je cherche l'amour et la beauté sur Terre. Maintenant lâchez-moi, ôtez vos mains et laissez-moi aller mon chemin !

Le premier fripon se mit à rire.

— Ha, ha ! Elle cherche l'amour et la beauté ! Tu as trouvé en partie, fille, car si nous ne sommes pas des beautés, certes, vu que Tagman est couvert de croûtes et que Laard n'a plus de dents ni d'oreilles, ce n'est pas l'amour qui nous fait défaut, pas vrai, mes gaillards ? Nous allons te témoigner autant d'amour que tu désires ! Pas vrai, les gars ?

Et malgré ses hurlements d'horreur, ils traînèrent T'saïs sur la lande vers une cabane de pierre.

Ils entrèrent, et l'un deux alluma un grand feu ronflant, tandis que les deux autres dépouillaient T'saïs de son épée qu'ils jetaient dans un coin. Ils fermèrent la porte avec une grande clef de fer, et relâchèrent la malheureuse. Elle bondit sur son épée, mais un coup de poing la jeta sur le sol.

— Ça te fera tenir tranquille, bougresse ! haleta Tagman, et ils reprirent leurs sarcasmes.

— Nous ne sommes pas beaux à voir, mais pour l'amour tu vas être servie !

T'saïs se tapit dans un coin.

— Je ne sais ce qu'est l'amour, mais je ne veux pas du vôtre !

— Est-ce possible ! s'écrièrent-ils. Tu es encore innocente ?

Et T'saïs écouta avec horreur leur description détaillée et répugnante de l'amour tel qu'ils le concevaient.

Frénétiquement, elle bondit de son coin, en ruant, en frappant du poing les hommes de la lande. Et quand elle eut été rejetée contre le mur, meurtrie et à demi-morte, ils apportèrent un tonneau d'hydromel, pour se fortifier en vue de leur plaisir.

Puis ils tirèrent au sort le premier à profiter de la fille. Sur quoi une dispute éclata, les deux perdants jurant que le gagnant avait triché. Des mots furieux furent échangés et, sous les yeux de T'saïs, éperdue d'une horreur dépassant l'entendement d'un esprit normal, ils se battirent comme des taureaux en rut, à grands coups violents, en proférant d'épouvantables jurons. T'saïs se traîna vers sa rapière, et dès que sa lame sentit sa main elle s'éleva dans les airs comme un oiseau. D'elle-même elle se lança dans la bataille, entraînant T'saïs. Les trois larrons hurlèrent, l'acier étincela, plus rapide que l'œil. Des cris, des gémissements, et les trois individus ne furent bientôt plus que des cadavres ensanglantés. T'saïs trouva la clef, ouvrit la porte et s'enfuit follement dans la nuit.

Elle courut sur la sombre lande venteuse, traversa la route, tomba dans le fossé, se dégagea de la boue et tomba à genoux... C'était donc ça, la Terre ! Elle se rappela Embelyon, où les choses les plus maléfiques étaient les fleurs et les papillons. Elle se souvint qu'ils avaient inspiré sa haine...

Embelyon était perdu, abandonné. Et T'saïs pleura.

Un bruissement sur la bruyère l'arracha à ses pensées. Atterrée, elle releva la tête, écouta. Quel nouveau choc pour son esprit ? Encore une fois des sons sinistres, comme des pas furtifs. Terrifiée, elle fouilla des yeux les ténèbres.

Une silhouette noire apparut, se glissant le long du fossé. À la lueur des lucioles, elle vit un Deodand, surgi de la forêt, un homme-créature, imberbe, à la peau noire comme du charbon, avec un beau visage gâché et rendu démoniaque par deux crocs luisants, longs et pointus, dépassant des lèvres. L'être était vêtu d'un harnais de cuir, et ses longs yeux en amande contemplaient T'saïs avec gourmandise. Il bondit sur elle en poussant un cri triomphant.

T'saïs l'évita, tomba, se releva fébrilement et, en gémissant, elle s'élança sur la lande, insensible aux égratignures des chardons. Le Deodand bondissait derrière elle en émettant d'étranges cris plaintifs.

Sur la lande, la bruyère, l'herbe rase et les sombres solitudes, la folle poursuite continua, la fille fuyant, avec des yeux vides, droit devant elle, tandis que derrière elle son assaillant ne cessait de gémir et de crier.

Une forme sombre, une lumière... un cottage. T'saïs, respirant par sanglots, se jeta sur le seuil. Miséricordieusement, la porte céda. Elle tomba à l'intérieur, claqua la porte, laissa tomber la barre de fer. Le poids du Deodand fit trembler le battant.

La porte était solide, les fenêtres petites et garnies de barreaux. Elle était en sécurité. Elle se laissa tomber à genoux, hors d'haleine et perdit connaissance...

L'homme qui vivait dans la petite maison se leva de son siège profond près du feu ; il était grand, large d'épaules et se déplaçait avec une singulière lenteur. Peut-être était-il jeune mais nul ne pouvait le savoir car son visage et sa tête disparaissaient sous un capuchon noir. Par les trous de cette cagoule brillaient deux yeux d'un bleu vif.

L'homme vint se pencher sur T'saïs, étendue comme une poupée sur le sol de brique rouge. Il se baissa, la souleva et la porta sur une large banquette capitonnée, devant le feu. Il lui ôta ses sandales, sa rapière frémissante, sa mante trempée.

Apportant des onguents il en appliqua sur les égratignures et les ecchymoses. Il enveloppa T'saïs dans une moelleuse couverture de flanelle, glissa un oreiller sous sa tête et, certain qu'elle était à l'aise, il alla se rasseoir près du feu.

Dehors le Deodand s'attardait, et observait entre les barreaux. Il finit par frapper à la porte.

— Qui va là ? cria l'homme en cagoule noire, en tournant la tête.

— Je désire celle qui est entrée. J'ai faim de sa chair, répondit la voix douce du Deodand.

— Va-t'en, répliqua durement l'homme, avant que je prononce un sortilège qui te brûlera. Ne reviens jamais !

— Je m'en vais, murmura le Deodand, effrayé par la menace de magie.

L'homme se retourna et contempla fixement le feu.

T'saïs sentit couler dans sa bouche un liquide chaud et fort et ouvrit les yeux. Un homme très grand était à genoux à ses côtés, la tête couverte d'une cagoule noire. Un de ses bras la soutenait sous les épaules, son autre main portait à sa bouche une cuiller d'argent.

T'saïs eut un mouvement de recul.

— Calme-toi, dit l'homme. Rien ne te fera de mal.

Lentement, avec incertitude, elle se détendit. Le soleil rouge inondait la pièce, et il faisait chaud dans le cottage. Les murs étaient tapissés de bois blond, avec une frise peinte de rouge, de bleu et de brun tout autour du plafond. L'homme alla chercher un bol de soupe près du feu, prit du pain dans une armoire et les plaça devant elle. Après un instant d'hésitation, T'saïs mangea.

Elle retrouva soudain la mémoire et frémît, en regardant autour d'elle d'un air affolé. L'homme remarqua ses traits crispés. Il se pencha et posa une main sur son front. T'saïs se figea.

— Tu ne risques rien ici, dit-il. Ne crains rien.

Une torpeur s'empara de T'saïs. Ses paupières s'alourdirent. Elle s'endormit.

Quand elle se réveilla, la maison était déserte, et le soleil rouge sombre filtrait par la fenêtre opposée. Elle s'étira, croisa

les mains sous sa tête et réfléchit. Cet homme en cagoule noire, qui était-il ? Était-il mauvais ? Tout ce qu'elle avait vu de la Terre dépassait l'entendement. Cependant, il n'avait pas cherché à lui faire de mal... Elle aperçut ses vêtements par terre. Se levant de sa couche, elle s'habilla, puis alla ouvrir la porte. Devant elle s'étendait la lande, à perte de vue jusqu'à l'horizon. Sur sa gauche se dressaient de grands rochers escarpés, rouges dans l'ombre noire. Sur sa droite, c'était l'orée de la sombre forêt.

Est-ce beau ? se demanda-t-elle. Son cerveau déformé voyait de la morne tristesse sur la lande, de la dureté dans les rochers et dans la forêt... de la terreur.

Était-ce de la beauté ? Elle s'interrogea, regarda de tous côtés en clignant des yeux. Elle entendit des pas, sursauta peureusement, s'attendant à tout. C'était l'homme à la cagoule noire, et T'saïs s'accosta contre la porte.

Elle le regarda approcher, grand et fort, le pas lent. Pourquoi portait-il cette cagoule ? Avait-il honte de sa figure ? Elle comprenait un peu cela, car elle trouvait la figure humaine repoussante, avec ces yeux humides, ces ouvertures moites et déplaisantes, ces excroissances spongieuses. Il s'arrêta devant elle.

— As-tu faim ?

— Oui.

— Eh bien, nous allons manger.

Il entra, ranima le feu et embrocha de la viande. T'saïs se tenait à l'écart, hésitante. Elle s'était toujours servie elle-même. Elle se sentait mal à l'aise ; la coopération était un concept qu'elle n'avait encore jamais affronté.

Bientôt l'homme se redressa, et ils s'assirent tous les deux à la table.

— Parle-moi de toi, dit-il au bout de quelques instants.

Alors T'saïs, qui n'avait jamais appris à dire autre chose que la vérité, raconta son histoire ainsi :

— Je suis T'saïs. Je suis venue d'Embelyon, où le magicien Pandelume m'a créée.

— Embelyon ? Où est Embelyon ? Et qui est Pandelume ?

— Où est Embelyon ? répéta-t-elle, perplexe. Je ne sais pas. C'est un endroit qui n'est pas sur Terre. Ce n'est pas très grand, et des lumières de multiples couleurs tombent du ciel. Pandelume habite en Embelyon. Il est le plus grand sorcier vivant, à ce qu'il me dit.

— Ah... Je crois comprendre...

— Pandelume m'a créée, mais il y avait une faille dans le schéma, murmura-t-elle en contemplant le feu. Je vois le monde comme un sombre lieu d'horreur, tout me paraît dur, toutes les créatures vivantes viles, à divers degrés, des choses visqueuses emplies d'ordure. Pendant la première partie de ma vie, je ne songeais qu'à piétiner, écraser, détruire. Je ne connaissais que la haine. Et puis j'ai rencontré ma sœur T'saïn, qui est comme moi mais sans la faille. Elle m'a parlé de l'amour, de la beauté et du bonheur, et je suis venue sur Terre à leur recherche.

Les yeux bleus l'examinaient gravement.

— Les as-tu trouvés ?

— Jusqu'ici, répondit T'saïs d'une voix lointaine, je n'ai trouvé qu'une horreur que je n'avais jamais connue même dans mes cauchemars.

Lentement, elle lui raconta ses aventures.

— Pauvre créature, murmura-t-il, et il se remit à l'examiner.

— Je crois que je vais me tuer, reprit T'saïs de la même voix lointaine. Car ce que je veux est perdu.

Et l'homme, qui l'observait, vit la peau cuivrée par le soleil rouge du soir, remarqua les longs cheveux noirs, les beaux yeux songeurs. Il frémît à la pensée que cette créature puisse se perdre dans la poussière des milliards d'âmes oubliées de la Terre.

— Non ! s'écria-t-il.

T'saïs le considéra avec surprise, persuadée que la vie d'une personne lui appartenait en propre, et qu'elle pouvait en disposer à son gré.

— N'as-tu rien trouvé sur Terre, demanda-t-il, que tu regretterais de quitter ?

T'saïs fronça les sourcils.

— Je ne vois rien... à moins que ce ne soit la paix de cette maison.

L'homme se mit à rire.

— Eh bien, ce sera ton foyer, pour aussi longtemps que tu le désireras, et j'essaierai de te montrer que le monde est parfois bon... encore qu'à vrai dire, je ne l'ai pas trouvé ainsi.

— Dis-moi, quel est ton nom ? Pourquoi portes-tu cette cagoule ?

— Je m'appelle Etarr, répondit-il d'une voix subtilement durcie. Etarr suffit. Je porte ce masque parce que la femme la plus méchante d'Ascolais – d'Ascolais, d'Almérie, de Kaulchique... du monde entier – a rendu mon visage tel que je n'en puis supporter la vue. (Il se détendit, avec un rire las, et ajouta :) Il n'est plus besoin d'être en colère.

— Est-elle encore en vie ?

— Oui, elle vit, et sans nul doute elle continue de faire le mal envers tous ceux qu'elle rencontre... À un certain moment, je ne savais rien de tout cela. Elle était jeune, belle, chargée de mille parfums et d'un enjouement charmant. Je vivais près de l'océan, dans une villa blanche parmi les peupliers. Au-delà de la Baie Ténébreuse, le Cap des Tristes Souvenirs s'avancait dans la mer, et quand le couchant teignait le ciel de rouge et obscurcissait les montagnes, la péninsule semblait dormir sur l'eau comme l'un des anciens dieux de la Terre... J'avais passé là toute ma vie, et j'étais aussi heureux qu'on peut l'être alors que la terre agonisante vit ses derniers moments.

« Un matin, j'ai levé les yeux de mes cartes du ciel et j'ai vu Javane passer le portail. Elle était aussi jeune et svelte que toi. Ses cheveux étaient d'un roux admirable et tombaient plus bas que ses épaules. Elle était très belle et, dans sa longue robe blanche, pure et innocente.

« Je l'aimais, et elle disait m'aimer. Et elle m'a donné un anneau de métal noir à porter. Dans mon aveuglement je l'ai glissé à mon poignet, sans reconnaître un instant la rune maléfique qu'était ce bracelet. Et des semaines de grand ravissement ont passé. Mais j'ai fini par découvrir que Javane possédait une sombre et néfaste avidité que l'amour d'un seul homme ne pouvait satisfaire. Et un soir, à minuit, je l'ai trouvée dans les bras d'un noir démon nu, et ce spectacle m'a rendu fou.

« J'ai reculé, atterré. Je n'avais pas été vu, alors je me suis éloigné sans bruit. Dans la matinée, elle est arrivée en courant sur la terrasse, souriante et heureuse comme une enfant. "Laisse-moi, lui ai-je dit. Tu es vile au-delà de toute imagination." Elle a prononcé un mot, et la rune à mon bras m'a rendu esclave. Mon esprit m'appartenait mais mon corps était à elle, forcé de lui obéir.

« Et elle m'a fait révéler ce que j'avais vu et elle a ri et s'est moquée. Elle m'a fait subir d'ignobles dégradations, elle a invoqué des choses de Kalu, de Fauvune, de Jeldred, pour railler et souiller mon corps. Elle m'a fait assister à ses jeux avec ces choses, et quand j'ai désigné la créature qui m'écoeurait le plus, par magie elle m'a donné son visage, celui qui est maintenant le mien.

— De telles femmes peuvent-elles donc exister ? s'étonna T'saïs.

— Certes, répondit-il en l'examinant gravement. Enfin une nuit que les démons me faisaient rouler sur les rochers au-delà des collines, un silex arracha la rune de mon bras. J'étais libre ; j'ai psalmodié un charme qui a envoyé les formes hurlantes s'enfuir dans le ciel et je suis retourné à la villa.

« Et j'ai rencontré Javane aux cheveux flamboyants dans le grand vestibule, les yeux clairs et innocents. J'ai dégainé mon couteau pour la frapper à la gorge mais elle a dit : "Attends ! Si tu me tues tu porteras à jamais ta figure de démon, car moi seule puis la changer." Elle s'est enfuie en riant de la villa, et moi, incapable de supporter la vue de cette maison, je me suis retiré sur la lande. Et constamment je la cherche, pour retrouver mon visage.

— Où est-elle, maintenant ? demanda T'saïs dont les ennuis semblaient minimes à côté de ceux d'Etarr le Masqué.

— Demain soir, je sais où la trouver. C'est la nuit du Sabbat Noir, la nuit vouée au mal depuis l'aube de la Terre.

— Et tu assisteras à cette célébration ?

— Pas comme célébrant... encore qu'à vrai dire, sans ma cagoule, je serais une de ces choses qui seront là, et passerais inaperçu.

T'saïs frémît et recula contre le mur. Etarr surprit son mouvement et soupira.

Elle eut une autre idée :

— Avec tout le mal dont tu as souffert, trouves-tu encore la beauté dans le monde ?

— Certainement. Vois cette lande qui s'étend, nette et dénudée, aux merveilleuses et subtiles couleurs. Vois les rochers grandioses se dresser, comme l'épine dorsale du monde. Et toi, tu es d'une beauté qui surpasse tout.

— Qui surpasse celle de Javane ? s'étonna naïvement T'saïs.

— Assurément, répondit en riant Etarr.

L'esprit de T'saïs partit dans une autre direction.

— Et Javane, désires-tu te venger d'elle ?

— Non, répliqua Etarr en contemplant l'horizon de la lande. Qu'est-ce que la vengeance ? Je ne m'en soucie pas. Bientôt, quand le soleil s'éteindra, les hommes seront plongés dans la nuit éternelle, et tout mourra, et la Terre tournera avec son histoire, ses ruines, ses montagnes usées dans les ténèbres infinies. Pourquoi la vengeance ?

Bientôt ils quittèrent le cottage et se promenèrent sur la lande ; Etarr tentait de montrer à T'saïs la beauté du paysage, la lente rivière Scaum coulant entre des roseaux verts, les nuages passant dans le soleil diffus au-dessus des crêtes, un oiseau planant sur ses ailes étendues, la vaste étendue brumeuse de la Lande de Modavna. Et T'saïs tentait de forcer son esprit à voir cette beauté, et toujours elle échouait. Mais elle avait appris à brider la colère sauvage que le spectacle du monde avait naguère éveillée en elle. Et sa rage de tuer diminuait, ses traits se détendaient.

Ils errèrent ainsi, chacun plongé dans ses pensées. Ils contemplèrent la triste gloire du couchant, et virent les étoiles blanches s'élever lentement dans les cieux.

— Les étoiles ne sont-elles pas belles ? murmura Etarr sous son masque noir. Elles ont des noms plus anciens que l'humanité.

T'saïs, ne voyant que deuil dans le soleil couchant et trouvant que les étoiles n'étaient que de petites étincelles sans signification, ne répondit pas.

— Il n'existe sûrement pas deux êtres plus infortunés, dit-elle enfin dans un soupir.

Etarr garda le silence. Ils continuèrent de marcher sans rien dire. Soudain, il lui saisit le bras et la fit tomber dans un bouquet d'ajoncs. Trois immenses formes sombres volaient lourdement dans le crépuscule.

— Les pelgranes !

Ils passèrent très bas au-dessus d'eux, créatures semblables à des gargouilles, avec des ailes grinçant comme des gonds rouillés. T'saïs distingua le corps dur semblable à du cuir, le grand bec crochu, les yeux luisants dans la figure parcheminée. Elle se serra contre Etarr. Les pelgranes s'envolèrent dans la forêt.

— Tu as peur du visage des pelgranes, dit Etarr avec un rire dur. La physionomie que je porte ferait fuir même les pelgranes !

Le lendemain matin, il l'emmena dans les bois, et elle trouva que les arbres lui rappelaient Embelyon. Ils revinrent au cottage au début de l'après-midi, et Etarr retourna à ses livres.

— Je ne suis pas sorcier, dit-il à regret. Je ne connais que quelques simples enchantements. Cependant il m'arrive d'employer la magie, ce qui me préservera peut-être du danger, ce soir.

— Ce soir ? murmura T'saïs, car elle avait oublié.

— Ce soir c'est le Sabbat Noir, et je dois trouver Javane.

— Je voudrais t'accompagner. J'aimerais voir le Sabbat Noir, et aussi Javane.

Etarr lui assura que le spectacle et les sons l'horrifiaient et lui tortureraient l'esprit. T'saïs insista, et finalement Etarr céda et lui permit de le suivre quand, deux heures après le coucher du soleil, il partit en direction des rochers escarpés.

Sur la lande, sur les contrepoints rocheux, Etarr trouva son chemin dans la nuit, T'saïs le suivait comme une ombre légère. Un grand escarpement leur barra le passage. Ils se glissèrent dans une noire fissure, gravirent un escalier de pierre taillé en un temps immémorial, et ressortirent au sommet de la falaise avec, comme une mer noire, la Lande de Modavna à leurs pieds.

Etarr fit signe à T'saïs d'être prudente. Ils s'insinuèrent entre deux immenses rochers ; dissimulés dans l'ombre, ils contemplèrent le congrès, au-dessous d'eux.

Ils dominaient un amphithéâtre illuminé par deux brasiers flamboyants. Au centre se dressait une tribune de pierre, aussi haute qu'un homme. Autour des feux, autour de l'estrade dansaient une cinquantaine de silhouettes vêtues d'habits gris de moines, le visage caché.

T'saïs éprouva un frisson prémonitoire. Elle regarda Etarr avec crainte.

— Même là il y a de la beauté, chuchota-t-il. Étrange et grotesque, mais une vision qui enchanter l'esprit.

T'saïs regarda encore, cherchant à comprendre.

De nouvelles silhouettes encapuchonnées dansaient maintenant devant les feux ; d'où elles étaient venues, T'saïs l'ignorait. Il était évident que la cérémonie commençait à peine, que les célébrations bridaient encore leurs passions. Ils bondissaient, s'entrecroisaient, et bientôt monta une litanie étouffée.

La danse devint plus fébrile, et les silhouettes en longue robe se pressèrent plus près, tout autour de la tribune. L'une d'elles y sauta soudain et se dépouilla de sa robe, une sorcière d'un certain âge au corps nu et trapu, à la large figure plate. Elle avait des yeux luisant d'extase, des traits lourds agités de mouvements stupides. La bouche ouverte, la langue tirée, les cheveux noirs raides comme des ajoncs balayant sa figure quand elle secouait la tête, elle s'abandonna à une danse lubrique dans la lueur des brasiers, en contemplant sournoisement l'assemblée. Le chant des danseurs s'enfla en un chœur immonde, et, au-dessus des têtes, des formes sombres apparurent et se posèrent avec une sûreté maléfique.

La foule commença à se dévêtrir, révélant des corps de toute espèce, hommes et femmes, jeunes et vieux, des sorcières aux cheveux orangés des monts de Cobalt, des sorciers forestiers d'Ascolais, des magiciens à barbe blanche du Pays Perdu accompagnés de petits succubes. Il en était un vêtu de soie splendide, le prince Datul Omaet de Canaspara, la ville aux pylônes écroulés au-delà du golfe de Melantine. Et une autre

créature couverte d'écailles, aux yeux fixes, venait du pays des hommes-lézards dans les arides collines de l'Almerie du Sud. Et ces deux filles, qui ne se séparaient jamais, étaient des Saponides, une race presque disparue des toundras du nord. Les sveltes créatures aux yeux sombres étaient des nécrophages du pays du Mur Tombant. Et la sorcière aux yeux rêveurs et aux cheveux bleus, celle-là demeurait sur le Cap des Tristes Souvenirs et attendait la nuit, sur la plage, ce qui venait de la mer.

Tandis que dansait la sorcière trapue, que volait sa crinière et tressautaient ses seins, les communians s'exaltaient, levaient les bras, se contorsionnaient, mimaien toutes les horreurs, toutes les perversions qui leur venaient à l'esprit.

Sauf une, une silhouette paisible encore vêtue de sa robe, qui avançait lentement dans la saturnale avec une grâce merveilleuse. Elle monta sur l'estrade, laissa la robe glisser de son corps... et Javane se révéla en longue chemise blanche, diaphane et moulante, serrée à la taille, fraîche et chaste comme des embruns. Les cheveux roux lustrés cascadaient sur ses épaules en un flot mouvant et des mèches ondulées couvraient ses seins. Ses grands yeux gris avaient un regard lointain, elle entrouvrait ses lèvres de fraise et contemplait la foule. La cohorte cria, applaudit, hurla, et Javane, lentement, commença à danser.

Elle éleva les bras, les abaissa, les courba, tordit son corps sur ses longues jambes pâles... Javane dansa, la figure illuminée de la passion la plus débridée. Une forme diffuse tomba du ciel, une merveilleuse demi-créature, et il joignit son corps à celui de Javane en une fantastique étreinte. Et la foule hurla, trépigna, sauta, se roula sur le sol, chacun s'accouplant en une rapide apogée des précédentes contorsions.

Des rochers, T'saïs observait, son esprit soumis à une intensité que nul cerveau normal ne pouvait comprendre. Mais, par un étrange paradoxe, le spectacle et le bruit la fascinaient, plongeaient au-delà de la faille pour faire vibrer les sombres cordes sensibles inhérentes à l'humanité. Etarr la contempla, une flamme bleue brillant dans ses yeux, tandis qu'elle était en proie à un tumulte d'émotions contradictoires. Il se détourna

vivement après avoir croisé son regard, et elle se remit à dévorer des yeux l'obscur orgie, cauchemar de drogué, chaos de chairs folles dans la lueur vacillante des brasiers. Une aura palpable s'élevait, une trame d'innombrables dépravations. Et les démons descendirent comme des oiseaux pour se joindre à la délirante bacchanale. T'saïs vit des visages immondes, innombrables, qui brûlaient son cerveau au point qu'elle eut envie de hurler ou de mourir, des visages aux yeux concupiscents, aux joues bulbeuses, des corps lunatiques, des figures noires au nez tordu, des expressions de pensées scandaleuses, des créatures visqueuses, rampantes, sautillantes, toute la lie des pays démoniaques. Et l'un d'eux avait un nez comme un ver blanc triple, une bouche qui n'était qu'une tache putride, des bajoues marbrées et un front noir saillant et déformé ; dans l'ensemble une chose d'horreur vomie de l'enfer. Sur cette figure, Etarr attira l'attention de T'saïs. Elle vit, et ses muscles se crispèrent, se nouèrent.

— Voilà, dit-il d'une voix étouffée, un visage qui est le jumeau de celui que cache cette cagoule.

Alors T'saïs, regardant ce masque noir, eut un mouvement de recul. Etarr rit amèrement... Et puis, d'un geste hésitant, elle tendit la main et lui toucha le bras.

— Etarr...

— Oui ?

— Il y a une faille dans mon cerveau. Je hais tout ce que je vois. Je ne puis maîtriser mes craintes. Néanmoins, ce qui est sous mon cerveau, mon sang, mon corps, mon esprit, tout ce qui est moi t'aime, le toi qui est sous le masque.

Etarr dévisagea le visage pâle avec une farouche intensité.

— Comment peux-tu aimer ce que tu hais ?

— Je te hais de la haine que j'ai pour le monde entier ; je t'aime d'un sentiment que rien d'autre ne peut éveiller.

Etarr se détourna.

— Nous formons un étrange couple...

Le tumulte, les accouplements gémissants de chair et de demi-chair s'apaisèrent. Un homme très grand, coiffé d'un chapeau noir pointu, apparut sur l'estrade. Il rejeta la tête en arrière, cria des sortilèges au ciel, tissa dans l'air des runes avec

ses bras. Et comme il psalmodiait, une silhouette gigantesque et confuse commença à se former, immense, plus haute que les arbres les plus hauts, plus haute que le ciel. Elle se forma lentement, de brumes vertes mouvantes se pliant et se dépliant : la silhouette onduleuse d'une femme, belle, grave, altière. La forme se stabilisa, s'affermit, baignée d'une lumière verte irréelle. Elle semblait avoir des cheveux d'or, coiffés à la mode d'un lointain passé, et ses vêtements étaient ceux des Anciens.

Le magicien qui l'avait invoquée hurla, exulta, glapit de sombres défis qui s'envolèrent sur les ailes du vent au-dessus des montagnes.

— Elle vit ! s'exclama T'saïs, médusée. Elle bouge ! Qui est-elle ?

— C'est Ethodea, déesse de la miséricorde, du temps où le soleil était encore jaune, répondit Etarr.

Le magicien leva un bras, et un grand éclair de feu violet monta dans le ciel et frappa la forme verte. Le visage calme se convulsa de douleur et les démons, les sorcières et les nécrophages poussèrent des cris de joie. Le magicien leva de nouveau le bras et d'autres éclairs de feu violet jaillirent pour frapper la déesse captive. Les vivats et les hurlements de la foule entourant les brasiers étaient horribles à entendre.

Soudain l'on perçut un lointain appel de clairon, tranchant brillamment sur l'exultation. Le tumulte orgiaque se tut brusquement.

Le clairon, mélodieux, éclatant, sonna de nouveau, plus fort, lançant des accents étrangers à ce lieu. Et surgissant au-dessus des rochers comme l'écume de la mer, une compagnie d'hommes en vert chargea avec une résolution fanatique.

— Valdaran ! cria le magicien, et la silhouette verte d'Ethodea vacilla et disparut.

La panique déferla sur l'amphithéâtre. On entendit des cris rauques, des corps léthargiques se mêlèrent, un nuage s'éleva quand les démons voulurent prendre la fuite. Quelques sorciers s'avancèrent hardiment pour prononcer des charmes de feu, de dissolution, de paralysie contre l'assaut, mais la contre-magie était forte, et les envahisseurs bondirent sains et saufs dans l'enceinte en sautant par-dessus l'estrade. Leurs épées se

levèrent et s'abattirent, tranchèrent, tailladèrent, frappèrent sans merci ni retenue.

— La légion verte de Valdaran le Juste, murmura Etarr. Regarde, le voilà !

Il désigna, sur la crête, une sombre silhouette vêtue de noir, qui observait la scène avec une sauvage satisfaction.

Les démons ne purent s'enfuir. Comme ils s'envolaient dans les ténèbres, d'immenses oiseaux montés par des hommes en vert plongèrent de la nuit. Et ceux-là portaient des tubes qui projetaient des faisceaux de lumière aveuglante, et les démons passant à leur portée poussaient de terribles hurlements et retombaient sur terre où ils explosaient en poussière noire.

Quelques sorciers s'étaient échappés dans les rochers pour se cacher dans l'ombre. T'saïs et Etarr entendirent à leurs pieds un souffle haletant, une escalade précipitée. Celle qu'Etarr était venu chercher se sauvait par les rochers... Javane, ses cheveux roux encadrant son jeune visage étincelant. Etarr bondit, la saisit, la fit prisonnière de ses bras musclés.

— Viens, dit-il à T'saïs.

Portant la femme qui se débattait, il partit dans l'ombre.

Ils descendirent et finalement, quand ils arrivèrent sur la lande, le tumulte se tut dans le lointain. Etarr déposa la femme, ôta sa main de sa bouche. Elle put alors voir celui qui l'avait capturée. La flamme s'éteignit dans ses yeux, et elle sourit légèrement. Avec les doigts, elle coiffa ses longs cheveux emmêlés, disposa les boucles sur ses épaules en observant Etarr. T'saïs s'approcha, et Javane la toisa lentement.

— Ainsi, dit-elle en riant, tu m'as été infidèle ; tu as trouvé une nouvelle amante.

— Elle ne te concerne pas, répliqua Etarr.

— Renvoie-la, et je t'aimerai de nouveau. Souviens-toi de notre premier baiser sous les peupliers, sur la terrasse de ta villa.

Etarr rit à son tour, amèrement.

— Il n'y a qu'une chose que j'exige de toi. Mon visage.

Javane le railla.

— Ton visage ? Que reproches-tu à celui que tu as ? Tu ferais mieux de t'y habituer car ton ancienne figure est perdue.

— Perdue ? Comment cela ?

— Celui qui la portait a été détruit cette nuit par la Légion verte. Que Kraan plonge ses cerveaux vivants dans l'acide !

Etarr tourna ses yeux bleus vers les rochers.

— Maintenant ta physionomie n'est plus que poussière, poussière noire, murmura Javane.

Etarr, fou de rage, fit un pas et frappa le doux visage impudent. Mais Javane recula vivement.

— Doucement, Etarr, de crainte que par magie je te frappe aussi. Tu risques de boiter, de sautiller désormais avec un corps assorti à ta figure. Et ta belle enfant aux cheveux de nuit sera un jouet pour les démons.

Etarr se maîtrisa mais ses yeux fulguraient.

— Moi aussi j'ai de la magie et, même sans elle, je pourrais te réduire au silence avec mon poing avant que tu prononces le premier mot de ton sortilège.

— Ha ! C'est ce que nous allons voir, rétorqua Javane. Car je possède un charme d'une merveilleuse brièveté.

Comme Etarr se ruait sur elle, elle formula son charme. Etarr s'arrêta net, ses bras retombèrent, il devint une créature passive, toute sa volonté drainée par la magie.

Mais Javane resta figée dans la même position, ses yeux gris fixes et vagues. Seule T'saïs était libre, car elle portait la rune de Pandelume qui renvoyait la magie contre celui qui la lançait.

Elle resta un moment stupéfaite dans la nuit sombre, tandis que les deux autres étaient plantés comme des somnambules devant elle. Elle courut enfin vers Etarr, le tira par le bras. Il tourna vers elle un regard terne.

— Etarr ! Qu'as-tu ?

Alors Etarr, privé de sa volonté, obligé de répondre à toutes les questions et d'obéir à tous les ordres, lui dit :

— La sorcière a prononcé un enchantement qui me laisse dépourvu de volonté. Je ne puis donc bouger ni parler sans que l'on me commande.

— Que puis-je faire ? Comment te sauver ? gémit la malheureuse T'saïs.

Si Etarr était sans volonté, sa pensée et sa passion demeuraient intactes, il pouvait lui donner les renseignements qu'elle demandait, mais rien de plus.

— Tu dois m'ordonner une action qui vaincra la sorcière.

— Mais comment pourrais-je connaître cette action ?

— Pose des questions, et je te répondrai.

— Alors ne vaudrait-il pas mieux que je t'ordonne d'agir comme ton cerveau le conseille ?

— Oui.

— Bien, fais cela ; agis en toutes circonstances comme agirait Etarr.

Ainsi, dans la nuit obscure, le sortilège de Javane fut circonvenu et annulé. Etarr redrevint lui-même et se conduisit selon sa propre volonté. Il s'approcha de Javane pétrifiée.

— Maintenant me crains-tu, sorcière ?

— Oui, je te crains certainement.

— Est-il vrai que le visage que tu m'as volé n'est plus que poussière noire ?

— Ta figure est dans la noire poussière d'un démon explosé.

Les yeux bleus regardaient fixement Javane par les fentes de la cagoule.

— Comment pourrais-je récupérer mon visage ?

— Par une puissante magie, une plongée dans le passé ; maintenant ton visage appartient au passé. Il faut une magie plus forte que la mienne, une magie plus forte que celle que possèdent tous les sorciers de la Terre et des mondes démoniaques. Je n'en connais que deux qui soient assez forts pour faire un moule du passé. L'un s'appelle Pandelume, il vit dans le pays aux mille couleurs...

— Embelyon, murmura T'saïs.

— ... mais le sortilège permettant de voyager vers ce pays a été oublié. Et puis il en est un autre, qui n'est pas sorcier, qui ne connaît pas la magie. Pour retrouver ton visage, tu devras rechercher un de ces deux-là.

Ayant répondu à la question d'Etarr, Javane se tut.

— Qui est le second ? demanda-t-il.

— Je ne connais pas son nom. Très loin dans le passé, loin au-delà de toute pensée, dit la légende, une race de justes

habitait une terre à l'est des Monts Maurenron, au-delà du pays du Mur Tombant, au bord d'une mer immense. Ils avaient construit une ville de tours et coupoles de verre, et y vivaient heureux. Ce peuple n'avait pas de dieu et, un jour, il éprouva le besoin d'en avoir un qu'il pourrait adorer. Alors ces hommes construisirent un somptueux temple d'or, de verre et de granit, aussi large que la rivière Scaum quand elle traverse la vallée des Tombeaux Sculptés et aussi long, et plus haut que les arbres du nord. Et cette race d'honnêtes gens s'assembla dans le temple et lança vers le ciel une puissante prière, une invocation adoratrice ; alors, dit la légende, un dieu forgé par la volonté de ce peuple fut créé, et il portait ses attributs, c'était une divinité de justice.

« La ville finit par s'écrouler, le temple devint décombres et ruines, le peuple disparut. Mais le dieu demeure, attaché à jamais au lieu où son peuple l'adorait. Et ce dieu possède un pouvoir dépassant toute magie. À celui qui l'affronte, de par sa volonté justice est rendue. Et que le mal prenne garde, car ceux qui affrontent le dieu ne trouveront pas un soupçon de miséricorde. Par conséquent rares sont ceux qui osent se présenter devant ce dieu.

— Et c'est devant ce dieu que nous irons, déclara Etarr avec une sombre satisfaction. Tous les trois, et tous trois nous affronterons la justice.

Ils retournèrent à travers la lande vers la petite maison d'Etarr, et il chercha dans ses livres les moyens de les transporter vers l'ancien site. En vain ; il ne possédait pas une telle magie. Il se tourna vers Javane.

— Connais-tu le sortilège qui nous transportera vers cet ancien dieu ?

— Oui.

— Quelle est cette magie ?

— J'appellerai trois créatures ailées de la Montagne de Fer et elles nous y emmèneront.

Etarr examina attentivement la pâle figure de Javane.

— Quelle récompense exigent-elles ?

— Elles tuent ceux qu'elles transportent.

— Ah, sorcière ! s'exclama Etarr. Même avec ta volonté bridée et tes réponses véridiques malgré toi, tu parviens à nous faire du mal !

Il se dressa, toisant la maléfique créature aux cheveux flamboyants et aux lèvres humide.

— Comment pourrons-nous approcher du dieu sans être attaqués ou molestés ?

— Tu dois placer les créatures ailées sous une obligation.

— Convoque ces choses, ordonna Etarr, et place-les sous l'obligation ; et lie-les avec toute la sorcellerie que tu connais.

Javane appela les créatures ; elles arrivèrent sur leurs grandes ailes de cuir. Elle les lia par un pacte de sécurité, et elles gémirent et piaffèrent de dépit.

Ils montèrent tous trois, et les créatures les transportèrent rapidement dans la nuit qui sentait déjà le matin.

Vers l'est, toujours vers l'est. L'aube vint, et le sombre soleil rouge apparut lentement dans le ciel noir. Ils survolèrent les monts Maurenron ; ils laissèrent derrière eux le pays du Mur Tombant. Au sud s'étendaient les déserts d'Almerie, et le lit d'une antique mer envahi par la jungle ; au nord, les forêts sauvages.

Tout le jour ils volèrent, au-dessus des terres arides, des rochers croulants, d'une autre vaste chaîne de montagnes, et au couchant ils descendirent lentement vers un paysage verdoyant.

Devant eux une mer étincelait. Les créatures ailées se posèrent sur le sable, et Javane les lia d'un charme d'immobilité.

La plage, les bois derrière eux, tout était dépourvu de la moindre trace de la merveilleuse ville du passé. Mais à une centaine de toises au large émergeaient quelques colonnes brisées.

— La mer est venue, murmura Etarr. La ville a été engloutie.

Il entra dans l'eau. La mer était calme et peu profonde. T'saïs et Javane le suivirent. De l'eau jusqu'à la taille, le crépuscule recouvrant la terre, ils passèrent entre les colonnes tronquées de l'ancien temple.

Une présence y planait, paisible, surnaturelle, d'une volonté et d'un pouvoir illimités.

Etarr s'arrêta au centre du temple.

— Dieu du passé ! cria-t-il. Je ne sais quel était ton nom sinon je t'invoquerais par ce nom. Nous venons tous trois d'un lointain pays de l'ouest pour obtenir justice de toi. Si tu entends et consens à rendre à chacun de nous ce qui est dû, manifeste-toi !

Une voix basse et sifflante s'éleva :

— Je t'entends et je rendrai à chacun son dû.

Et chacun eut la vision d'un être doré à six bras, à la figure ronde et calme, assis impassible dans la nef d'un monstrueux temple.

— J'ai été volé de ma figure, dit Etarr. Si tu m'en juges digne, rends-moi le visage que je portais autrefois.

Le dieu de la vision étendit ses six bras.

— J'ai sondé ton esprit. Justice sera rendue. Tu peux ôter ta cagoule.

Lentement, Etarr se dépouilla de son masque. Il porta une main à son visage. C'était le sien. T'saïs le contemplait, médusée.

— Etarr ! souffla-t-elle. Mon cerveau est entier ! Je vois... *Je vois le monde !*

— À chacun qui vient, justice est rendue, déclara la voix sifflante.

Ils entendirent un gémississement. Ils se retournèrent et regardèrent Javane. Où était le ravissant visage, la bouche couleur de fraise, la peau nacrée ?

Son nez était une chose blanche triple, grouillante, sa bouche une tache putride. Elle avait des bajoues marbrées et un front noir saillant. Il ne restait de Javane que les longs cheveux roux cascadant sur les épaules.

— À chacun qui vient, justice est rendue, répéta la voix, et la vision du temple se dissipa.

De nouveau l'eau fraîche de la mer crépusculaire clapotait autour d'eux, et les colonnes brisées se dressaient dans le ciel obscur.

Lentement, ils revinrent vers les créatures ailées.

Etarr se tourna vers Javane.

— Pars, ordonna-t-il. Retourne dans ton repaire. Quand le soleil se couchera demain, délivre-toi du sortilège. Ne tente jamais plus de nous inquiéter, car je possède une magie qui m'alertera et te réduira en cendres si tu t'approches.

Sans un mot, Javane enfourcha sa sombre créature et s'envola dans la nuit.

Etarr contempla T'saïs et la prit par la main. Elle leva vers lui son blanc visage et dans ses yeux brillait tant de joie fiévreuse qu'ils semblaient flamboyer. Il se pencha et l'embrassa sur le front, puis ensemble, la main dans la main, ils allèrent reprendre leurs impatientes créatures ailées et retournèrent en Ascolais.

LIANE LE VOYAGEUR

Dans la sombre forêt marchait Liane le voyageur, traversant les clairières ombreuses d'un pied léger. Il sifflait, il chantait, il était manifestement d'excellente humeur. Autour de son doigt il faisait tourner un bout de bronze ouvragé, un anneau gravé de petits caractères anguleux, maintenant noirci.

Par un heureux hasard il l'avait trouvé, entourant la racine d'un ancien if. En le dégageant avec son couteau, il avait vu les caractères à l'intérieur, symboles puissants, grossièrement gravés, sans aucun doute une redoutable rune antique... Mieux valait le porter à un magicien et le faire examiner pour connaître cette sorcellerie.

Liane fit une grimace. Ce n'était peut-être pas prudent. Parfois il lui semblait que toutes les créatures vivantes conspiraient pour l'exaspérer. Ce matin encore le marchand d'épices... quel tumulte il avait causé en mourant ! Avec quelle négligence il avait éclaboussé de sang les sandales à crêtes de coq de Liane. Cependant, pensa-t-il, tous les désagréments ont une compensation. C'était en creusant la tombe qu'il avait trouvé l'anneau de bronze.

La bonne humeur de Liane revint ; il se mit à rire, de joie pure. Il bondit, il caracola. Sa cape verte claquait derrière lui, la plume rouge de son chapeau dansait... Mais cependant – et Liane se calma – il n'était pas plus proche du mystère de la magie, si la bague possédait une magie.

Expérimenter, voilà !

Il s'arrêta où le soleil rubis filtrait à travers le haut feuillage, examina l'anneau, retraca les caractères avec son ongle. Il regarda de plus près. Au travers. Une légère pellicule, un scintillement ? Il le tint à bout de bras. C'était manifestement une couronne. Il ôta son chapeau, plaça le bandeau sur son front, roula ses grands yeux dorés, se pavana... Bizarre. L'anneau glissa sur ses oreilles, tomba sur ses yeux. Ténèbres.

Frénétiquement, Liane l'arracha... Une bague de bronze, un anneau large comme le doigt. Singulier.

Il essaya encore. Le bandeau glissa sur sa tête, sur ses épaules. Sa tête était dans l'obscurité d'un étrange espace séparé. En baissant les yeux, Liane vit le niveau de la lumière extérieure baisser tandis qu'il lâchait l'anneau.

Lentement... Il était maintenant autour de ses chevilles... Alors, soudain pris de panique, Liane saisit le cercle et le fit remonter tout le long de son corps... et émergea en clignant des yeux dans la lumière rouge sombre de la forêt.

Il perçut un éclair bleu-blanc, vert-blanc parmi le feuillage. C'était un homme-Twk, monté sur une libellule dont les ailes étincelaient. Liane l'appela :

— Ici, monsieur ! Ici !

L'homme-Twk percha sa monture sur une brindille.

— Eh bien, Liane, que veux-tu ?

— Regarde bien, et rappelle-toi ce que tu auras vu.

Liane fit passer l'anneau sur sa tête, le laissa tomber à ses pieds, le remonta. Il leva les yeux vers l'homme-Twk qui mordillait une feuille.

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— J'ai vu Liane disparaître aux yeux des mortels, à part le bout retroussé de ses sandales rouges. Tout le reste n'était que de l'air.

— Ha ! s'écria Liane. Imagine un peu ! As-tu jamais rien vu de pareil ?

L'homme-Twk demanda négligemment :

— As-tu du sel ? J'ai besoin de sel.

Liane coupa court à son exubérance, et il examina attentivement l'homme-Twk.

— Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Trois erbs ont tué Glorejin le Bâtisseur de Rêves, et ont fait éclater toutes ses bulles. L'air au-dessus de la demeure est resté coloré pendant plusieurs minutes par les fragments qui voltigeaient.

— Un gramme.

— Le seigneur Kandive le Doré a fait construire un grand bateau en bois de mo sculpté de dix longueurs de haut, et il flotte sur la rivière Scaum pour les régates, bourré de trésors.

— Deux grammes.

— Une sorcière dorée nommée Lith est venue s'installer dans la Prairie de Thamber. Elle est paisible et très belle.

— Trois grammes.

— Ça suffit, dit l'homme-Twk, et il se pencha pour regarder Liane peser le sel sur une minuscule balance.

Il le rangea dans les deux petits paniers du bât de la libellule, puis il talonna l'insecte et s'envola dans la forêt.

Une fois encore, Liane essaya l'anneau de bronze, et cette fois il le fit complètement glisser jusqu'à ses pieds, en sortit et le ramassa derrière lui dans les ténèbres. Quel merveilleux asile ! Un trou dont l'ouverture pouvait être cachée dans le trou lui-même ! Il posa l'anneau devant lui, y entra, le ramena le long de son corps svelte par-dessus ses épaules, et repartit sous les arbres avec une petite bague de bronze au doigt.

Ha ! Et tout droit vers la Prairie de Thamber pour voir la belle sorcière dorée.

Elle habitait une simple hutte de roseaux tressés, une case en dôme avec deux fenêtres rondes et une porte basse. Il aperçut Lith au bord de l'étang, jambes nues parmi les plantes aquatiques, attrapant des grenouilles pour son souper. Son jupon blanc était retroussé sur ses cuisses ; elle se tenait parfaitement immobile, et l'eau sombre ondulait en cercles autour de ses genoux ronds.

Elle était plus belle que Liane n'aurait pu l'imaginer ; on eût dit qu'une des bulles perdues de Florejin était venue éclater là sur l'eau. Sa peau était d'or pâle crèmeux, ses cheveux d'un or plus éclatant. Et ses yeux, comme ceux de Liane, immenses et dorés, bien écartés et légèrement étirés.

Liane avança sur la berge. Elle sursauta et le regarda, les lèvres pulpeuses entrouvertes.

— Regarde, sorcière dorée, voici Liane. Il vient te souhaiter la bienvenue à Thamber ; et il t'offre son amitié, son amour...

Lith se baissa, ramassa une poignée de vase et la lui lança à la figure.

Hurlant les plus violents jurons, Liane s'essuya, mais déjà la porte de la hutte avait claqué.

Il y courut et tapa du poing.

— Ouvre et montre ta figure de sorcière, ou je mets le feu à ta cabane !

La porte s'ouvrit, et la fille apparut, souriante.

— Quoi encore ?

Liane entra et se jeta sur elle, mais vingt traits effilés jaillirent, vingt aiguilles lui percèrent la poitrine. Il recula, les sourcils relevés, la bouche grimaçante.

— Couché, acier, dit Lith, et les lames disparurent. J'aurais pu facilement atteindre ta vitalité, si je l'avais voulu.

Liane fronça les sourcils et se frotta le menton.

— Comprends-tu la sottise que tu as faite ? Liane est craint par ceux qui craignent la crainte, aimé de ceux qui aiment l'amour. Et toi... Toi, tu es belle comme un beau fruit mûr, tu es avide, tu étincelles et tu frémis d'amour. Tu plais à Liane, et il te donnera beaucoup de chaleur.

— Non, non, répondit Lith en souriant. Tu es trop pressé.

Liane parut surpris.

— Vraiment ?

— Je suis Lith. Je suis ce que tu dis que je suis. Je fermenté, je brûle, je bouillonne. Mais je ne puis avoir d'autre amant que celui qui m'a servi. Il doit être brave, rapide, rusé.

— C'est moi, déclara Liane. Mais généralement, ça ne se passe pas ainsi. Je déteste cette indécision. Viens, que nous...

Elle recula.

— Non, non. Tu oublies. Comment m'as-tu servie, comment as-tu gagné le droit à mon amour ?

— Absurdité ! tempêta Liane. Regarde-moi ! Observe ma grâce parfaite, la beauté de mon corps et de mes traits, mes grands yeux, dorés comme les tiens, ma volonté et mon pouvoir manifestes... C'est toi qui devrais me servir. Et il en sera ainsi. Femme, sers-moi du vin, ordonna-t-il en se laissant tomber sur un divan bas.

Elle secoua la tête.

— Dans ma petite hutte ronde, je ne puis être forcée. Dehors, peut-être, dans la Prairie de Thamber... mais ici, parmi mes

coussins bleus et rouges, avec vingt lames d'acier à mon service, tu dois m'obéir... Alors choisis. Ou tu te lèves et tu pars, pour ne jamais revenir, ou tu acceptes de me servir pour une toute petite mission, et ensuite tu m'auras, moi et toute mon ardeur.

Liane se redressa. Singulière créature, cette sorcière dorée. Mais elle valait bien que l'on se donnât un peu de mal, et il lui ferait payer son impudence.

— Très bien, dit-il calmement, je te servirai. Que veux-tu ? Des bijoux ? Je pourrais t'étouffer de perles, t'aveugler de diamants. J'ai deux émeraudes grosses comme ton poing, et ce sont des océans verts où le regard est prisonnier et erre à jamais parmi les prismes céladon...

— Non, pas de bijoux...

— Un ennemi, peut-être ? Si simple ! Liane te tuera dix hommes. Deux pas en avant, une feinte et puis... *ainsi*, dit-il en se fendant. Et les âmes montent, comme des bulles dans un hanap d'hydromel.

— Non. Je ne veux tuer personne.

Il se rassit, perplexe.

— Quoi donc, alors ?

Elle recula vers le fond de la pièce et écarta une portière, qui révéla une tapisserie dorée. Elle représentait une vallée bordée de montagnes abruptes, une large vallée où coulait une rivière paisible, passant devant un village endormi et sous un bouquet d'arbres. Dorée était la rivière, dorées les montagnes, dorés les arbres, d'ors si variés, si riches, si subtils que l'effet était celui d'un paysage aux couleurs nombreuses. Mais la tapisserie avait été grossièrement coupée en deux. Liane la contempla, fasciné.

— Exquise, exquise...

— C'est la vallée magique d'Ariventa. L'autre moitié m'a été volée, et le service que je te demande, c'est de me la retrouver.

— Où est-elle ? Qui est le vandale ?

Elle l'observa attentivement.

— As-tu entendu parler de Chun ? Chun l'Inévitable ?

Liane réfléchit.

— Non.

— Il a volé la moitié de ma tapisserie, et l'a accrochée dans une salle de marbre, et cette salle se trouve dans les ruines au nord de Kaiin.

— Ah, murmura Liane.

— La salle est près du Lieu des Murmures, marquée par une colonne penchée portant un phénix et un lézard à deux têtes dans un médaillon noir.

— J'y vais, déclara Liane en se levant. Un jour pour arriver à Kaiin, un jour pour voler, un jour pour revenir. Trois jours.

Lith l'accompagna jusqu'à la porte.

— Prends garde à Chun l'Inévitable, souffla-t-elle.

Et sur ce Liane s'en alla en sifflotant, la plume rouge se balançant sur son chapeau vert. Lith le suivit des yeux, puis elle revint lentement vers la tapisserie d'or.

— Arivent Dorée, chuchota-t-elle, mon cœur crie et saigne de regret pour toi...

Le Derna est un fleuve plus rapide et plus étroit que la Scaum, sa large sœur du sud. Et alors que la Scaum se prélassait dans une vaste vallée, tout empourprée de fleurs des champs et parsemée de châteaux croulants, blancs et gris, le Derna bondit dans des gorges encaissées que surplombent des pentes boisées.

Une antique route pavée de silex suivait jadis le cours du fleuve, mais ses méandres l'avaient coupée par endroits, et Liane, marchant vers Kaiin, était souvent contraint de quitter la chaussée et de faire des détours parmi les chardons et les hautes herbes sifflant dans le vent.

Le soleil rouge, planant à travers l'univers comme un vieillard se traînant vers son lit de mort, était très bas sur l'horizon quand Liane gravit l'Arête de Porphiron et contempla la blanche Kaiin et la baie azurée de Sanreale au-delà.

Juste en dessous, il y avait la place du marché, une confusion d'échoppes où l'on vendait des fruits, des quartiers de viande pâle, des mollusques des berges vaseuses, de ternes flacons de vin. Et la paisible population de Kaiin errait entre les étals, achetait de quoi subsister et traînait ses fardeaux vers ses demeures de pierre.

Au fond du marché se dressait une rangée de colonnes en ruines, comme des dents cassées : les piliers de l'arène construite à soixante mètres du sol par le roi fou Shin ; entre elles, dans un bosquet de lauriers, on distinguait le dôme lustré du palais, où Kandive le Doré régnait sur Kaiin et sur toute la partie d'Ascolais que l'on pouvait contempler du haut de l'Arête de Porphiron.

Le Derna, sa limpidité perdue, coulait par un réseau de sombres canaux et de canalisations souterraines, et finissant par se jeter entre des môles pourrissants dans la baie de Sanreale.

Un lit pour la nuit, pensa Liane, et puis au travail dans la matinée.

Il bondit dans l'escalier en zigzag, à droite, à gauche, à droite et déboucha sur la place du marché. Là, il prit une mine grave. Liane le voyageur n'était pas inconnu à Kaiin, et nombreux étaient ceux assez mal intentionnés pour chercher à lui nuire.

Il s'avança posément dans l'ombre du rempart de Panone, tourna dans une étroite ruelle bordée de vieilles maisons de bois luisant de toutes les teintes de brun dans les rayons obliques du couchant, et arriva sur une petite place, devant la haute façade de pierre de l'Auberge des Magiciens.

L'aubergiste, un petit homme gras aux yeux tristes, avec un nez gras de la même forme que son corps, grattait des cendres sur le seuil. Il se redressa et courut derrière son comptoir.

— Une chambre, dit Liane, bien aérée, et un souper de champignons, de vin et d'huitres.

Le tavernier s'inclina humblement.

— Certes, monseigneur... et comment paieras-tu ?

Liane jeta sur le comptoir un sac de cuir, volé le matin même. L'aubergiste haussa les sourcils de plaisir en humant le parfum.

— Les boutons pilés du buisson de spase, apportés d'une terre lointaine, déclara Liane.

— Excellent, excellent... Ta chambre et ton souper seront prêts immédiatement.

Tandis que Liane mangeait, plusieurs autres clients de l'auberge apparurent et s'assirent près du feu, avec du vin, et la

conversation devint générale, évoquant les sorciers du passé et les grands jours de la magie.

— Le grand Phandaal connaissait beaucoup de secrets aujourd’hui oubliés, dit un vieillard aux cheveux teints en orangé. Il attachait des fils blancs et noirs aux pattes des moineaux et les envoyait voler dans toutes les directions, à ses ordres. Et là où ils tissaient leur toile magique, de grands arbres apparaissaient, chargés de fleurs, de fruits, de noix ou d’ampoules de liqueurs rares. On dit que c’est ainsi qu’il tissa la grande forêt de Da sur les berges de l’Eau de Sanra.

— Ha, grogna un homme sombre vêtu de bleu foncé, de brun et de noir. Je peux en faire autant.

Il prit un morceau de ficelle, le fit claquer, tournoyer, prononça tout bas une parole, et la vitalité du schéma fondit la ficelle en une langue de feu rouge et jaune qui dansa, se tordit, courut le long de la table en tous sens jusqu’à ce que l’homme sombre l’éteigne d’un geste.

— Et moi je puis faire ceci, dit un individu en cape noire à capuchon, ornée de cercles d’argent.

Il tira de sous sa cape un petit plateau, le posa sur la table et saupoudra d’une pincée de cendres de l’âtre. Il prit ensuite un sifflet et lança une note claire, et du plateau s’élèvèrent des poussières scintillantes aux couleurs chatoyantes, rouges, bleues, jaunes. La poussière plana et se dispersa en brillantes couleurs coruscantes, chaque grain de poussière en forme d’étoile, et chacune des explosions ou des bouffées s’accompagnait de la même note claire, le son le plus léger et le plus pur du monde. Les atomes de poussière se firent plus rares, le magicien siffla une note différente, et de nouveau ils s’élèvèrent pour se disperser en merveilleuses gerbes étincelantes. Une troisième fois... un nouvel essaim de particules. Enfin le magicien rangea son sifflet, essuya le plateau, le remit sous sa cape et sombra dans le silence.

Tous les autres sorciers se pressèrent alors, et bientôt l’air au-dessus de la table grouilla de visions, vibra de sortilèges. L’un d’eux montra au groupe neuf couleurs nouvelles d’un charme et d’une irradiance ineffables ; un autre forma une bouche sur le front de l’aubergiste, une bouche qui invectiva

l'assistance, au grand dam du malheureux car c'était avec sa propre voix. Un troisième exhiba un flacon de verre vert au fond duquel grimaçait une figure de démon ; un autre encore une boule de cristal pur qui roulait sur les ordres de son maître, lequel prétendait que c'était une boucle d'oreille du fabuleux Sanka ferrin.

Liane avait attentivement observé tout cela, poussant des cris de joie devant le diable en bouteille, cherchant à détourner le cristal docile de son propriétaire, sans succès.

Liane se vexa, se plaignit que le monde était plein d'hommes au cœur de pierre, mais le sorcier à la boucle d'oreille de cristal resta indifférent, et, même quand Liane étala douze sachets d'épices rares, il refusa de se séparer de son jouet.

— Je ne désire que plaire à la sorcière Lith, supplia Liane.

— Fais-lui plaisir avec les épices, alors.

— Certes, mais elle n'a qu'un seul désir, dit ingénument Liane. Un bout de tapisserie que je dois voler à Chun l'Inévitable.

Il regarda tour à tour les visages soudain fermés et silencieux.

— Qu'est-ce qui provoque cette soudaine sobriété ? Holà, tavernier, apporte encore du vin !

Le sorcier à la boucle d'oreille grommela :

— Si le plancher était inondé de vin jusqu'aux chevilles, du riche vin rouge de Tanvikat, ce nom en lettres de plomb continuerait d'imprégnier l'air.

— Ha, ha ! s'exclama Liane en riant. Que la plus petite gorgée de ce vin passe tes lèvres, et ses vapeurs effaceront tout souvenir !

— Vois ses yeux, murmura quelqu'un. Grands et dorés.

— Et prompts à voir, rétorqua Liane. Et ces jambes, promptes à courir, rapides comme la clarté des étoiles sur les vagues. Et ce bras, prompt à frapper avec l'acier. Et ma magie, qui m'offre un refuge dépassant toute connaissance. Observez donc. Voilà une magie des temps anciens.

Prenant son hanap, il but une longue gorgée de vin, puis il posa l'anneau de bronze sur sa tête, passa au travers et le

ramassa dans l'obscurité. Quand il jugea que suffisamment de temps s'était écoulé, il passa de nouveau au travers.

Le feu pétillait, l'aubergiste était derrière son comptoir, Liane avait son hanap dans la main. Mais de l'assemblée de magiciens, il ne restait nulle trace. Perplexe, il regarda autour de lui.

— Et où sont mes amis magiciens ?

L'aubergiste tourna la tête.

— Ils se sont retirés dans leurs chambres ; le nom que tu as prononcé pesait sur leur âme.

Liane but son vin dans un silence songeur.

Le lendemain matin, il quitta l'auberge et prit un chemin détourné vers la Vieille Ville, un chaos gris de piliers effondrés, de blocs de grès érodé, de frontons écroulés aux inscriptions effacées, de terrasses envahies par la mousse. Des lézards, des serpents, des insectes rampaient dans les ruines ; il ne rencontra aucune autre forme de vie.

Cheminant avec précaution dans les décombres. Liane faillit buter sur un cadavre, le corps d'un jeune homme qui regardait le ciel de ses orbites vides.

Il sentit soudain une présence. Il bondit en arrière, dégainant à demi son épée. Un vieillard voûté l'observait, qui demanda d'une voix chevrotante :

— Que cherches-tu dans la Vieille Ville ?

Liane rencontra sa rapière.

— Le Lieu des Murmures. Peut-être pourras-tu m'indiquer le chemin.

Le vieil homme poussa un grognement au fond de sa gorge.

— Encore un ? Encore un ? Quand cela cessera-t-il..., marmonna-t-il, et il désigna le cadavre. Celui-ci est arrivé hier, cherchant le Lieu des Murmures. Il voulait voler Chun l'Inévitable. Regarde-le à présent... Allons, viens avec moi.

Le vieil homme se retourna et disparut derrière un éboulis. Liane le suivit. Le vieillard s'était arrêté devant un autre cadavre aux orbites vides et ensanglantées.

— Celui-là est venu il y a quatre jours, et il a rencontré Chun l'Inévitable... Et là-bas, derrière l'arche, il y en a un autre, un

grand guerrier en armure. Et là... et là-là...là-bas... comme des mouches écrasées.

Ses yeux bleus chassieus se posèrent de nouveau sur Liane.

— Repars, jeune homme, repars de crainte que ton corps gise là dans son manteau vert et pourrisse sur les dalles.

Liane dégaina sa rapière et la brandit.

— Je suis Liane le voyageur ; que ceux qui m'offensent tremblent. Et où est le Lieu des Murmures ?

— Si tu tiens à le savoir, il est derrière cet obélisque écroulé. Mais tu y vas à tes risques et périls.

— Je suis Liane le voyageur. Le péril m'accompagne.

Le vieillard resta figé comme une vieille statue tandis que Liane s'éloignait à grands pas.

Mais il se demanda... Et si ce vieil homme était un agent de Chun, et à cette minute même en chemin pour aller l'avertir ? Mieux vaut prendre des précautions... Bondissant sur une haute corniche, il revint en courant vers l'endroit où il avait laissé le vieillard.

Le vieux arrivait, en marmonnant tout seul, courbé sur son bâton. Liane laissa choir sur sa tête un bloc de granit énorme. Un coup sourd, un gémissement, un écrasement... et Liane repartit.

Il passa hardiment devant l'obélisque écroulé dans une vaste cour... le Lieu des Murmures. Juste en face de lui s'ouvrait une longue et large salle et sur le seuil se dressait une colonne penchée, ornée d'un phénix et d'un lézard à deux têtes dans un médaillon noir.

Liane se fondit dans l'ombre d'un mur et guetta comme un loup, le moindre son, le moindre mouvement.

Tout était silencieux. Le soleil conférait aux ruines une sinistre splendeur. De tous côtés, à perte de vue, ce n'était que pierres croulantes, une solitude battue d'un million de pluies, jusqu'à ce que le souvenir de l'homme se dissipe et que la pierre ne fasse plus qu'un avec la terre.

Le soleil baissait dans le ciel bleu-noir. Liane sortit enfin de sa cachette et fit le tour de la salle. Il ne vit rien, ni personne.

Approchant du bâtiment par-derrière, il colla son oreille à la pierre. Elle était morte, sans vibrations. Il contourna le mur,

regarda en haut, en bas, de tous côtés : une fissure. Il risqua un coup d'œil. Tout au fond d'une salle une tapisserie dorée était accrochée. À part ça, la pièce était vide.

Liane regarda autour de lui. Il n'y avait rien en vue. Il continua de contourner la salle.

Il trouva une autre brèche, il regarda à l'intérieur. Dans le fond, la tapisserie dorée était accrochée. Rien d'autre, ni à droite ni à gauche, rien à voir, aucun bruit.

Liane revint sur le devant, où ce n'était que poussière et silence.

Il voyait maintenant toute la salle. Nue, déserte, sauf pour ce bout de tapisserie dorée.

Il entra, à longs pas souples. Il s'arrêta au centre. De la lumière venait de tous côtés, sauf du mur du fond. Il y avait une dizaine de brèches par lesquelles il pourrait fuir, et aucun son à part celui de son cœur.

Il fit deux pas en avant. La tapisserie était presque à sa portée.

Il avança encore et d'un geste vif il l'arracha du mur.

Et derrière se tenait Chun l'Inévitable.

Liane hurla. Il pivota sur des jambes paralysées, et elles étaient de plomb, comme les jambes qui en rêve refusent de courir.

Chun sortit du mur et s'approcha. Son dos noir luisant était recouvert d'une cape de globes oculaires enfilés sur de la soie.

Liane courait, maintenant, comme le vent. Il bondissait, il volait. Le bout de ses pieds touchait à peine le sol. Hors de la salle, dans la cour, dans la solitude des statues brisées et des colonnes effondrées. Et derrière lui venait Chun, courant comme un chien.

Liane courut sur la crête d'un mur et franchit d'un bond un grand espace, au-dessus d'une fontaine détruite. Derrière lui venait Chun.

Liane se jeta dans une étroite ruelle, escalada un monceau de détritus, sauta sur un toit, plongea dans la cour. Derrière lui venait Chun.

Liane fonça dans une large avenue bordée de vieux cyprès rabougris, et il entendit Chun sur ses talons. Il se jeta dans une

embrasure de porte, tira son anneau de bronze sur sa tête, jusqu'à ses pieds. Il l'enjamba, ramassa l'anneau dans l'obscurité. Le refuge. Il était seul dans le sombre espace magique. Disparu, invisible aux yeux et à la connaissance des mortels. Silence rêveur, espace mort...

Il sentit un mouvement derrière lui, un souffle d'air. À son côté, une voix annonça :

— Je suis Chun l'Inévitable.

Lith était assise sur sa couche sous les chandelles, tissant un bonnet de peaux de grenouilles. La porte de sa hutte était barrée, les volets des fenêtres fermés. Dehors, les ténèbres régnaien sur la Prairie de Thamber.

Un grattement à la porte, un grincement du loquet. Lith se figea en regardant fixement la porte.

— Ce soir, ô Lith, dit une voix, ce soir ce sont deux longs fils brillants pour toi. Deux parce que les yeux étaient si grands, si beaux, si dorés...

Lith ne bougea pas. Elle attendit une heure ; puis, se traînant vers la porte, elle écouta. Il n'y avait aucune sensation de présence. Non loin, une grenouille coassa.

Elle entrouvrit, trouva les fils et referma la porte. Elle courut à sa tapisserie dorée et glissa les fils dans la trame déchirée.

Et elle contempla la vallée dorée, le cœur malade de nostalgie, du mal d'Ariventa, et des larmes cachèrent la paisible rivière, la calme forêt d'or.

— La toile devient lentement plus large... Un jour ce sera fini, et je rentrerai chez moi...

ULAN DHOR

Le prince Kandive le Doré dit gravement à son neveu Ulan Dhor :

— Il est bien entendu que l'expansion de l'art et les nouvelles connaissances seront partagées entre nous.

Ulan Dhor, un svelte jeune homme au teint pâle, aux yeux, aux cheveux, aux sourcils du plus beau noir, sourit amèrement.

— Mais c'est moi qui parcours les eaux oubliées, c'est moi qui dois me défendre contre les démons marins avec mon aviron.

Kandive se carra parmi ses coussins et se tapota le nez avec une férule de jade gravé.

— Et c'est moi qui rends cette entreprise possible. De plus, je suis déjà un sorcier accompli ; l'apport des connaissances ne fera que rehausser mon art. Toi, qui n'es même pas un novice, tu gagneras un savoir tel que tu prendras rang parmi les magiciens d'Ascolais. Ce sera bien loin de ton état d'ignorance actuel. Vu sous ce jour, mon gain est petit, le tien immense.

Ulan Dhor grimaça.

— C'est assez vrai, mais je conteste le mot « ignorance ». Je connais la Critique du Froid de Phandaal, je suis un maître de l'épée, je fais partie des Huit Delaphasiens comme...

— Bah ! railla Kandive. Les fades maniéristes des êtres pâles, gaspillant leur vie. Des meurtres insipides, une débauche extravagante, alors que la Terre vit ses dernières heures, et pas un de vous ne s'est aventuré à une lieue de Kaiin.

Ulan Dhor se retint de répliquer, sachant bien que le prince Kandive le Doré ne méprisait pas les plaisirs du vin, du lit et de la table ; et qu'il ne s'était jamais aventuré plus loin de son palais que jusqu'à son bateau sur la rivière Scaum.

Kandive, apaisé par le silence d'Ulan Dhor, prit un coffret d'ivoire.

— Très bien. Si nous sommes d'accord, je vais te fournir du savoir.

Ulan Dhor hocha la tête.

— Nous sommes d'accord.

— La mission te conduira à la ville perdue d'Ampridatvir, dit Kandive. (Il observa du coin de l'œil son neveu, mais Ulan Dhor resta impassible.) Je ne l'ai jamais vue. Selon Porrina le Neuvième, c'est la dernière des cités d'Olek'hnit, située dans une île de la Mélantine du Nord. J'ai trouvé ce récit dans un ancien rouleau de parchemins, le testament d'un poète qui s'enfuit d'Ampridatvir après la mort de Rogol Domedonfors, le dernier grand souverain, un magicien d'une immense puissance, mentionné quarante-trois fois dans l'Encyclopédie...

Ouvrant le coffret d'ivoire, il prit un parchemin craquant et, le déroulant, il lut :

« Ampridatvir est désormais perdue. Mon peuple a répudié la doctrine de la force et de la discipline et ne s'occupe plus que de superstition et de théologie. La dispute n'a pas de fin : Pansiu est-il l'excellent principe et Cazdal le dépravé, ou bien est-ce Cazdal le dieu vertueux et Pansiu le mal essentiel ?

« On débat de ces questions avec le feu et l'acier, et ce souvenir m'écoëure ; aujourd'hui je quitte Ampridatvir et la laisse au déclin qui ne peut manquer de venir, et me retire dans la douce vallée de Mel-Palusas, où je terminerai ma vie de luciole.

« J'ai connu l'Ampridatvir de jadis ; j'ai vu les tours scintiller d'une merveilleuse lumière, braquer des rayons dans la nuit pour défier le soleil lui-même. Alors Ampridatvir était belle... Ah ! Mon cœur est douloureux quand je songe à l'ancienne ville. Le semir grimpant cascadaït de mille jardins suspendus, l'eau était bleue comme la pierre de vaul dans les trois canaux. Des voitures de métal roulaient dans les rues, des coques de métal volaient dans l'air aussi nombreuses qu'un essaim d'abeilles autour d'une ruche car, merveille des merveilles, nous avions inventé des trames de feu crachant pour repousser le pesant pouvoir de la Terre... Mais déjà dans ma vie j'ai vu la détérioration de l'esprit. Une surabondance de miel écoëure, une surabondance de vin trouble le cerveau, ainsi une surabondance de confort draine l'homme de sa force. La lumière, la chaleur, la nourriture, l'eau étaient à la libre disposition de tous, gagnées

avec le minimum d'efforts. Le peuple d'Ampridatvir, ainsi délivré du labeur, se consacra de plus en plus aux modes, à la perversité et à l'occulte.

« Au plus lointain de mes souvenirs, Rogol Domedonfors régnait déjà sur la ville. Il connaissait le savoir de tous les âges, les secrets du feu et de la lumière, de la gravité et de la contre-gravité, les sciences de la numération superphysique, du métathasme, de la corolopsis. Malgré sa profondeur de pensée, il ne régnait pas efficacement, il était aveugle à l'amollissement de l'esprit ampridatvirien. La faiblesse et la léthargie qu'il voyait, il les attribuait à un manque d'éducation et, dans ses dernières années, il inventa une formidable machine pour libérer les hommes du travail et leur donner ainsi de grands loisirs pour la méditation et la discipline ascétique.

« Alors que Rogol Domedonfors contemplait sa grande œuvre, la ville s'abîma dans les troubles, le résultat d'une hystérie religieuse insensée.

« Les sectes rivales de Pansiu et de Cazdal existaient depuis longtemps, mais à part les prêtres bien peu se souciaient de la dispute. Soudain, les cultes devinrent à la mode ; la population se pressa pour adorer l'une ou l'autre divinité. Les prêtres, depuis longtemps rivaux jaloux, furent enchantés de leur nouveau pouvoir et ils exhortèrent les fidèles à un zèle fanatique. Il y eut des frictions, des émeutes, de la violence. Et un sinistre jour une pierre frappa Rogol Domedonfors et le fit tomber d'un balcon.

« Infirme et usé mais refusant de mourir, Rogol Domedonfors acheva son mécanisme souterrain, installa des vestibules par toute la ville, puis il se coucha sur son lit de mort. Il donna un seul ordre à sa nouvelle machine, et quand Ampridatvir se réveilla le lendemain matin, les habitants se trouvèrent sans courant ni lumière, les usines d'alimentation silencieuses, les canaux détournés.

« Terrifiés, ils se précipitèrent vers Rogol Domedonfors qui leur dit :

« — J'ai été longtemps aveugle à votre décadence et à vos excentricités ; maintenant je vous méprise ; vous m'avez tué.

« — Mais la ville se meurt ! La race périt ! crièrent-ils.

« — Vous devrez vous sauver vous-mêmes, répliqua Rogol Domedonfors. Vous avez ignoré l'antique sagesse ; vous avez été trop indolents pour vous instruire, vous avez cherché dans la religion une complaisance facile plutôt que d'affronter virilement le monde. J'ai décidé de vous imposer une amère épreuve, en espérant qu'elle vous sera salutaire.

« Il appela les prêtres rivaux de Pansiu et de Cazdal, et tendit à chacun une tablette de métal transparent. Il leur dit :

« — Seules, ces tablettes sont vaines ; réunies, elles transmettent un message. Celui qui lira le message aura la clef de l'ancien savoir, et détiendra le pouvoir que j'avais projeté pour mon propre usage. Maintenant allez, et laissez-moi mourir.

« Les prêtres, se foudroyant du regard, prirent congé, rassemblèrent leurs partisans et ainsi débuta une grande guerre.

« On ne trouva jamais le corps de Rogol Domedonfors, et certains disent que son squelette gît encore dans les passages souterrains. Les tablettes sont conservées dans les temples rivaux. La nuit le crime rôde, le jour c'est la famine dans les rues. Beaucoup ont fui vers le continent, et maintenant je les suis, abandonnant Ampridatvir, dernier foyer de ma race. Je construirai une cabane de bois sur les pentes du Mont Liu et vivrai le reste de mes jours dans la vallée de Mel-Palusas.

Kandive roula le parchemin et le remit dans le coffret.

— Ta mission, dit-il à Ulan Dhor, est de te rendre à Ampridatvir et de trouver la magie de Rogol Domedonfors.

— Il y a si longtemps ! murmura Ulan Dhor. Des milliers d'années...

— Exact. Cependant, aucune des histoires des indices ne fait plus mention de Rogol Domedonfors. Par conséquent je crois que la sagesse de Rogol Domedonfors reste encore à découvrir dans l'ancienne Ampridatvir.

Pendant trois semaines, Ulan Dhor navigua sur l'océan léthargique. Le soleil s'élevait à l'horizon éclatant d'un rouge sang et traversait le ciel ; l'eau était calme, sauf pour le friselis de la brise et les traces jumelles en éventail du sillage d'Ulan Dhor.

Puis c'était le couchant, le dernier regard triste sur le monde ; et ensuite le crépuscule mauve et la nuit. Les antiques étoiles constellaient le ciel et le sillage d'Ulan Dhor brillait d'un blanc spectral. Il guettait alors des soulèvements à la surface, car il se sentait bien seul sur la sombre face de l'océan.

Pendant trois semaines, Ulan Dhor navigua dans le golfe de Melantine, au nord et à l'ouest, et un matin il aperçut sur la droite l'ombre noire d'une côte et sur la gauche la masse d'une île, presque noyée dans la brume.

À la pointe de l'île se traînait une lourde barcasse, avançant péniblement sous une voile carrée en roseaux tressés.

Ulan Dhor vint l'accoster et vit sur le pont deux hommes en grossières blouses vertes qui péchaient au chalut. Ils avaient des yeux bleus et des cheveux couleur d'avoine, et ils le regardaient avec stupeur.

Ulan Dhor abattit sa voile et s'accrocha à la barcasse. Les pêcheurs ne bougèrent pas et ne prononcèrent pas un mot.

— La vue de l'homme ne vous semble pas familière, dit Ulan Dhor.

Le plus vieux des pêcheurs se mit à psalmodier peureusement, et Ulan Dhor comprit que c'était une invocation contre les démons et les esprits. Il rit.

— Pourquoi ces invocations contre moi ? Je suis homme comme vous.

Le plus jeune répondit dans un dialecte rude :

— Nous pensons que tu dois être un démon. D'abord, il n'en est point de notre race qui ont des cheveux et des yeux de nuit. Ensuite, la Parole de Pansiu nie l'existence d'autres hommes. Par conséquent, tu ne peux être un homme, et tu dois être un démon.

Le vieil homme marmonna derrière sa main :

— Tiens ta langue, ne dis pas un mot. Il va maudire les sons de ta voix, leur jeter un sort...

— Tu te trompes, vous vous trompez tous les deux, je vous l'assure, dit poliment Ulan Dhor. L'un de vous a-t-il déjà vu un démon ?

— Non, à part les Gauns.

— Est-ce que je ressemble à un Gaun ?

— Pas du tout, reconnut le vieux.

Son compagnon désigna le manteau écarlate et le pantalon vert d'Ulan Dhor.

— C'est évidemment un Razzieur ; regarde la couleur de ses vêtements.

— Non, dit Ulan Dhor, je ne suis ni un Razzieur ni un démon. Je ne suis qu'un homme...

— Il n'existe pas d'autres hommes que les Verts, ainsi le dit Pansiu.

Ulan Dhor rejeta sa tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire.

— La terre n'est que solitude et ruines, c'est vrai, mais les hommes la parcourent encore... Dites-moi, est-ce que la ville d'Ampridatvir se trouve sur cette île ?

Le plus jeune hocha la tête.

— Et vous y vivez ?

Encore une fois, le jeune homme acquiesça.

— J'avais cru comprendre, dit Ulan Dhor avec un certain malaise, qu'Ampridatvir était une ruine abandonnée, solitaire, désolée.

Le jeune pêcheur demanda, avec une expression rusée :

— Et que viens-tu chercher à Ampridatvir ?

Ulan Dhor réfléchit et pensa : « Je vais mentionner les tablettes et observer leur réaction. Il serait bon de savoir si ces tablettes sont connues, et dans ce cas, comment on les considère. »

— J'ai navigué pendant trois semaines pour trouver Ampridatvir et enquêter sur des tablettes légendaires, répondit-il.

— Ah, fit le vieux, les tablettes ! C'est un Razzieur, alors. Je le vois bien. Remarque son pantalon vert. Un Razzieur pour les Verts...

Ulan Dhor, s'attendant à de l'hostilité à la suite de sa révélation, fut surpris de leur voir une expression plus aimable, comme s'ils avaient à présent résolu un paradoxe irritant. Très bien, se dit-il, si c'est ce qu'ils veulent, il en sera ainsi. Mais le jeune pêcheur tenait à plus de clarté.

— C'est donc ce que tu prétends, homme sombre ? Tu portes du rouge comme Razzieurs des Verts ?

— Mes plans ne sont pas encore définitifs, dit prudemment Ulan Dhor.

— Mais tu portes du rouge ! C'est la couleur des Razzieurs !

Voilà une bien singulière façon de déduire, pensa Ulan Dhor. C'était comme si un rocher bloquait le cours de leurs pensées et divisait le courant en rapides écumants.

— Là d'où je viens, dit-il, chacun porte les couleurs qu'il désire.

Le vieil homme s'exclama :

— Mais tu portes du vert, donc il est évident que tu as choisi de razzier pour les Verts !

Ulan Dhor haussa les épaules, sentant le barrage en travers du courant mental.

— Si tu veux... Quels autres y a-t-il ?

— Personne, pas d'autres, répliqua le vieillard. Nous sommes les Verts d'Ampridatvir.

— Alors... que razzie un Razzieur ?

Le plus jeune parut mal à l'aise et rentra sa ligne.

— Il razzie le temple en ruine du démon Cazdal, pour la tablette perdue de Rogol Domedonfors.

— Dans ce cas, déclara Ulan Dhor, je vais peut-être devenir un Razzieur.

— Pour les Verts, rectifia le vieux en l'observant de biais.

— Assez, assez, grogna l'autre. Le soleil a passé son zénith. Nous devons rentrer.

— Oui, oui, approuva le vieux avec une énergie subite. Le soleil baisse.

Le plus jeune examina Ulan Dhor.

— Si tu te proposes de razzier, autant que tu viennes avec nous.

Ulan Dhor lança une amarre à la barcasse, ajoutant sa voile de toile aux roseaux tressés et ils virèrent de bord vers la côte.

Elle était très belle, couverte de forêts sous le soleil, et comme ils doublaient le cap à l'est Ampridatvir apparut.

Une rangée de bâtiments bas faisait face à la rade, et au-delà se dressaient des tours comme Ulan Dhor n'avait jamais

imaginé qu'il pût en exister ; des flèches de métal s'élevaient plus haut que le point culminant central de l'île et brillaient dans l'éclat du couchant. De telles cités étaient des légendes du passé, des rêves du temps où la Terre était jeune.

Ulan Dhor considéra la barcasse, les vêtements verts grossiers des pêcheurs. Etait-ce des paysans ? Serait-il ridicule, arrivant en pareil équipage dans la ville étincelante ? Il se retourna vers l'île, en se mordillant la lèvre. Selon Kandive, Ampridatvir n'était plus que colonnes écroulées et décombres, comme la Vieille Ville dominant Kaiin...

Le soleil plongea dans l'océan, et maintenant Ulan Dhor, avec un sursaut, remarqua les débris au pied des tours ; c'était ce qu'il avait attendu, la désolation prédicta par Kandive. Curieusement, cela ajoutait à la majesté d'Ampridatvir, lui conférait la dignité d'un monument perdu.

Le vent était tombé, le bateau et la barcasse avançaient lentement. Les pêcheurs manifestaient de l'anxiété, marmonnaient entre eux, manœuvraient leur voile pour profiter du moindre souffle d'air, tiraient sur les écoutilles. Mais avant qu'ils glissent à l'intérieur du brise-lames, le crépuscule violet était tombé sur la cité, et les tours devenaient de formidables monolithes noirs. Dans la quasi-obscurité, ils s'amarrèrent à un ponton de bois, parmi d'autres barques, des vertes et des grises.

Ulan Dhor sauta sur l'appontement.

— Un instant, dit le jeune pêcheur en considérant le manteau rouge. Ce serait peu sage de t'habiller ainsi, même la nuit.

Il fourragea dans un coffre et en retira une cape verte, loquetause et sentant le poisson.

— Mets ça, et remonte le capuchon sur tes cheveux noirs...

Ulan Dhor obéit en réprimant une grimace de dégoût.

— Où pourrais-je souper et dormir ce soir ? demanda-t-il. Y a-t-il des auberges ou des hostelleries à Ampridatvir ?

Le jeune homme marmonna sans enthousiasme :

— Tu pourras passer la nuit dans ma salle.

Les pêcheurs jetèrent sur leurs épaules leur pêche de la journée, grimpèrent sur le quai et regardèrent peureusement autour d'eux, parmi les décombres.

— Vous êtes mal à l'aise, observa Ulan Dhor.

— Sûr, répondit le jeune homme. La nuit, les Gauns rôdent dans les rues.

— Qui sont les Gauns ?

— Des démons.

— Il y a bien des variétés de démons, dit Ulan Dhor sur un ton léger. Que sont ceux-là ?

— Ils sont comme des hommes horribles. Ils ont de longs bras immenses qui serrent et qui déchirent...

— Ho ! fit Ulan Dhor en portant la main au pommeau de son épée. Pourquoi les laissez-vous rôder ?

— Nous ne pouvons leur faire de mal. Ils sont féroces et forts... mais heureusement pas très agiles. Avec un peu de chance et de prudence...

Ulan Dhor fouillait maintenant les décombres avec des yeux aussi circonspects que ceux des pêcheurs. Il se dit que ces gens connaissaient les dangers de ce lieu et qu'il ferait bien de suivre leurs conseils tant qu'il ne serait pas plus familiarisé.

Ils contournèrent la première pile de décombres, et pénétrèrent dans une sombre gorge obscurcie par les hautes tours, noyée dans les ténèbres.

La mort ! pensa Ulan Dhor. Ce lieu sentait la mort et la poussière. Où étaient les millions d'habitants actifs de l'antique Ampridatvir ? Tombés en poussière, disparus à jamais comme tous les hommes et toutes les femmes qui avaient vécu sur Terre.

Ulan Dhor et les deux pêcheurs suivirent l'avenue, minuscules Pygmées arpantant une cité de rêve, et Ulan Dhor regardait froidement de tous côtés... Le prince Kandive le Doré avait dit vrai. Ampridatvir était la définition même de l'Antiquité. Les fenêtres noires bâiaient, le béton s'était fissuré, les balcons pendaient lamentablement, les terrasses disparaissaient sous la poussière. Les rues étaient jonchées de gravats, de blocs de pierre tombés des corniches, de métal tordu et écrasé.

Mais Ampridatvir continuait de vivre d'une existence éternelle étrange, là où les bâtisseurs avaient employé des substances imputrescibles, des énergies constantes. Des bandes

d'une matière sombre et luisante coulaient comme de l'eau de chaque côté de la rue, lentement sur les bords, plus rapidement au milieu.

Très naturellement, les pêcheurs mirent le pied sur cette bande, et Ulan Dhor, en hésitant, les suivit jusqu'au centre rapide.

— Je vois à Ampridatvir des chemins coulant comme des rivières, dit-il. Vous me traitez de démon ; en vérité, je devrais vous retourner la pareille.

— Ce n'est pas de la magie, répliqua sèchement le jeune homme. C'est le chemin d'Ampridatvir.

À intervalles réguliers, le long de la rue, se dressaient des vestibules de pierre d'environ trois mètres de haut qui ressemblaient à des rampes couvertes plongeant sous la rue.

— Qu'y a-t-il dessous ? demanda Ulan Dhor.

Les pêcheurs firent un geste vague.

— Les portes sont scellées. Aucun homme ne les a jamais franchies. La légende dit que c'est la dernière œuvre de Rogol Domedonfors.

Ulan Dhor ne posa plus de questions il observa, chez les deux pêcheurs une inquiétude croissante. Gagné par leur appréhension, il garda une main sur son épée.

— Personne ne vit dans cette partie d'Ampridatvir, chuchota le vieux pêcheur. C'est l'ancien au-delà de l'imagination, plein de fantômes.

Les rues aboutissaient à une place centrale, et les tours s'alignaient devant eux. La bande roulante s'arrêta lentement, comme de l'eau affluent dans un bassin. Là brillait la première lumière artificielle qu'Ulan Dhor eût jamais vue, un globe étincelant suspendu à une haute potence de métal.

Dans cette lumière, Ulan Dhor distingua un jeune homme en cape grise traversant en hâte la place... Un mouvement parmi les ruines ; les pêcheurs retinrent un cri, se tapirent. Une créature pâle comme un cadavre bondit dans la clarté. Ses bras pendaient, longs et noueux ; un pelage sale recouvrait ses jambes. De grands yeux luisaient dans une tête pointue et blême ; deux crocs pointaient hors de la bouche fuyante. La créature bondit sur le malheureux en cape grise et le fourra sous

son bras ; puis, se retournant, elle contempla Ulan Dhor et les pêcheurs d'un air triomphant. Ils virent alors que la victime était une femme... Ulan Dhor dégaina.

- Non, non ! chuchota le vieillard. Le Gaun va s'en aller !
- Mais la femme qu'il a enlevée ! Nous pouvons la sauver !
- Le Gaun n'a saisi personne.
- Es-tu aveugle, vieil homme ? s'écria Ulan Dhor.
- Il n'y a personne à Ampridatvir que les Verts, insista le jeune homme. Reste avec nous.

Ulan Dhor hésita. Qu'était donc la femme en gris ? Un fantôme ? Mais alors, pourquoi le vieux pêcheur ne le disait-il pas ?... Le Gaun, avec une lenteur insolente, se dirigea vers un long édifice aux sombres arcades écroulées.

Ulan Dhor se mit à courir sur la place blanche de l'ancienne Ampridatvir.

Le monstre tourna la tête vers lui et allongea un immense bras noueux, aussi long que l'être était grand, se terminant par une main blanche et velue. Ulan Dhor frappa un coup terrible avec son épée ; l'avant-bras du Gaun se balança par un lambeau de chair et un éclat d'os.

Sautant en arrière pour éviter le jaillissement de sang, Ulan Dhor para l'autre bras et frappa encore, aussi violemment ; le second avant-bras pendit mollement. Alors Ulan Dhor bondit, plongea sa lame dans l'œil de la créature et releva la pointe dans le crâne.

Le monstre mourut dans une série de cabrioles démentes, de convulsions abominables qui le firent danser tout autour de la place.

Haletant, luttant contre la nausée, Ulan Dhor contempla la femme aux yeux immenses. Elle se relevait péniblement. Il tendit une main pour l'aider, en remarquant qu'elle était svelte et jeune, avec des cheveux blonds. Elle était jolie, l'air innocent, avec des yeux clairs au regard franc.

Elle ne parut pas le voir mais s'écarta un peu en s'enveloppant dans sa cape grise. Ulan Dhor commença à craindre que le choc lui ait troublé l'esprit. Il la contourna et la regarda en face.

- Te sens-tu bien ? Est-ce que la bête t'a fait du mal ?

Elle parut étonnée, médusée, comme si Ulan Dhor était un autre Gaun. Son regard glissa sur la cape verte, remonta vivement vers sa figure, vers les cheveux noirs.

— Qui... qui es-tu ? souffla-t-elle.

— Un étranger, répondit Ulan Dhor, et fort étonné par les manières d'Ampridatvir.

Il se retourna vers les pêcheurs mais ils avaient disparu.

— Un étranger ? s'étonna la fille. Mais le traité de Cazdal nous dit que les Gauns ont détruit tous les hommes, à part les Gris d'Ampridatvir.

— Cazdal se trompe tout autant que Pansiu, répliqua Ulan Dhor. Il y a encore beaucoup d'hommes dans le monde.

— Je dois bien le croire... Tu parles, tu existes... cela au moins, c'est évident.

Ulan Dhor remarqua qu'elle détournait les yeux de la cape verte. Elle empestait le poisson ; sans cérémonie, il la jeta au loin. Elle regarda alors son manteau rouge.

— Un Razzieur...

— Non, non, non ! protesta Ulan Dhor. À la vérité, je trouve ces histoires de couleur assommantes. Je suis Ulan Dhor de Kaiin, neveu du prince Kandive le Doré, et j'ai pour mission de rechercher les tablettes de Rogol Domedonfors.

La fille sourit faiblement.

— C'est ce que font les Razzieurs, et ils s'habillent ainsi de rouge, et alors la main de chaque homme est tournée contre eux, car quand ils sont en rouge, comment savoir s'ils sont des Gris ou...

— Ou quoi ?

Elle parut confuse, comme si cette facette de la question ne lui était pas venue à l'esprit.

— Ou quoi ? Des fantômes ? Des démons ? Il y a d'étranges manifestations à Ampridatvir.

— Cela ne fait pas de doute, acquiesça Ulan Dhor en se retournant vers la place. Si tu le désires, je vais t'accompagner chez toi et te protéger ; et peut-être y aura-t-il un coin où je pourrais dormir cette nuit.

— Je te dois la vie, et je t'aiderai de mon mieux. Mais je n'ose te conduire chez moi. Cela provoquerait de la confusion, des explications sans fin...

Elle baissait les yeux et regardait le pantalon vert ; elle se détourna vivement. Ulan Dhor demanda :

— Tu as donc un compagnon ?

Elle leva vivement les yeux vers lui... avec une singulière coquetterie... un étrange flirt, là dans les ombres de l'antique Ampridatvir, la fille à la cape grise grossière, la tête penchée de côté, les cheveux blonds caressant son épaule, et Ulan Dhor, élégant, sombre, en pleine possession de son âme.

— Non, répondit-elle, il n'y en a eu aucun, jusqu'ici.

Un léger son la troubla ; elle sursauta, et regarda peureusement vers le fond de la place.

— Il risque d'y avoir d'autres Gauns. Je peux te mener dans un lieu sûr ; et demain nous causerons...

Elle le conduisit par une arcade dans l'une des tours, jusqu'à l'entresol.

— Ici tu ne risqueras rien jusqu'à demain, dit-elle en lui posant la main sur le bras. Je t'apporterai à manger, si tu veux bien m'attendre...

— Je t'attendrai.

Elle baissa les paupières, avec ce léger et bizarre glissement des yeux, comme pour ne pas voir le manteau rouge, le pantalon vert.

— Et je t'apporterai une cape, promit-elle.

Elle le quitta. Ulan Dhor la vit descendre l'escalier et se glisser dehors comme un elfe.

Il s'installa par terre. Le sol était fait d'une singulière substance élastique, chaude au toucher. Bizarre ville, songea-t-il, étrange peuple, réagissant à des impulsions insaisissables. Ou bien étaient-ils des fantômes, après tout ?

Il dormit d'un sommeil agité, et se réveilla enfin dans le rose triste de l'aube des temps nouveaux filtrant par les arcades.

Il se leva, se frotta la figure et, après une brève hésitation, descendit au rez-de-chaussée et sortit dans la rue. Un enfant en blouse grise aperçut son manteau rouge, détourna vivement les

yeux du pantalon vert, poussa un hurlement de terreur et traversa la place en courant.

Ulan Dhor recula dans l'ombre en jurant. Il s'était attendu à de la désolation. L'hostilité, il aurait pu la réprimer ou fuir, mais cette terreur ahurie le déroutait.

Une silhouette apparut à l'entrée : la fille. Elle cligna des yeux, avança la tête dans l'ombre. Sa figure était anxieuse, ses traits tirés. Ulan Dhor se montra. Elle sourit soudain, et tout son visage changea.

— J'ai apporté ton déjeuner, dit-elle, et aussi un vêtement convenable.

Elle posa devant lui du pain et du poisson fumé, et lui versa une tisane chaude d'un pichet de grès.

Tout en mangeant, il l'observa, et elle le dévisagea. Il y avait de la tension dans leurs rapports ; elle ne se sentait pas tout à fait en sécurité et il devinait le trouble de son esprit.

— Quel est ton nom ? demanda-t-elle.

— Je suis Ulan Dhor. Et toi ?

— Elaï.

— Elaï... C'est tout ?

— En ai-je besoin d'autres ? C'est suffisant, n'est-ce pas ?

— Oh certes !

Elle s'assit en tailleur devant lui.

— Parle-moi du pays d'où tu viens.

— Ascolais est maintenant plutôt une grande forêt, où rares sont ceux qui osent s'aventurer. J'habite Kaiin, une très vieille cité, peut-être aussi vieille qu'Ampridatvir, mais nous n'avons pas de tours semblables ni de chemins coulants. Nous vivons dans les antiques palais de marbre et de bois, même les plus pauvres. Il y a de splendides demeures qui tombent en ruine faute d'être habitées.

— Et quelle est ta couleur ?

Ulan Dhor s'impatienta.

— Quelle sottise ! Nous portons toutes les couleurs, personne n'y pense d'une façon ou d'une autre... Pourquoi te soucies-tu tellement de la couleur ? Par exemple pourquoi portes-tu du gris et pas du vert ?

Elle baissa les yeux et se tordit les mains.

— Du vert ? C'est la couleur du démon Pansiu. Personne ne porte de vert à Ampridatvir.

— Mais certainement, il y a des gens qui portent du vert, protesta Ulan Dhor. J'ai rencontré deux pêcheurs, hier en mer, qui étaient habillés de vert, et ils m'ont guidé dans la ville.

Elle secoua la tête avec un triste sourire.

— Tu te trompes.

Ulan Dhor resta muet. Enfin il déclara :

— Un enfant m'a vu ce matin et il s'est enfui en hurlant.

— À cause de ton manteau rouge, expliqua Elaï. Quand un homme désire de l'honneur pour lui-même, il met un manteau rouge et part à travers la ville vers l'ancien temple abandonné de Pansiu, pour rechercher la moitié perdue de la tablette de Rogol Domedonfors. La légende dit que lorsque les Gris auront retrouvé la tablette perdue leur pouvoir sera de nouveau immense.

— Si le temple est abandonné, fit observer Ulan Dhor, pourquoi un homme ne va-t-il pas simplement prendre la tablette ?

Elle fit un geste vague.

— Nous croyons qu'il est gardé par des fantômes... D'ailleurs, parfois, on surprend un homme en rouge qui vient fouiller aussi le temple de Cazdal, sur quoi il est tué. Par conséquent, un homme en rouge est l'ennemi de tout le monde, et toutes les mains se tournent contre lui.

Ulan Dhor se leva et s'enveloppa dans la cape qu'Elaï avait apportée.

— Quels sont tes projets ? demanda-t-elle en se relevant aussi.

— Je désire examiner les tablettes de Rogol Domedonfors, tant au temple de Cazdal qu'à celui de Pansiu.

— Impossible ! Le temple de Cazdal est interdit à tous sauf aux vénérables prêtres et celui de Pansiu est gardé par des fantômes.

Ulan Dhor sourit.

— Si tu veux bien me montrer où les temples sont situés...

— Je vais t'accompagner. Mais tu devras rester enveloppé dans cette cape, sinon nous risquerons la mort tous les deux.

Ils sortirent dans le soleil. Sur la place, des groupes d'hommes et de femmes déambulaient lentement. Certains étaient vêtus de gris, d'autres de vert, et Ulan Dhor remarqua qu'il n'y avait aucun échange entre eux. Les Verts s'arrêtaient à de petites échoppes peintes en vert où l'on vendait du poisson, du cuir, des fruits, de la poterie, des paniers. Les Gris se servaient à des échoppes semblables mais peintes en gris. Il vit deux groupes d'enfants, les uns en loques vertes, les autres en haillons gris, qui jouaient à quelques mètres les uns des autres et ne s'accordaient pas le moindre regard. Une balle faite de chiffons entortillés roula des enfants Gris jusque sous les pieds d'un Vert. Un jeune Gris courut la ramasser, et aucun ne fit attention à l'autre.

— Bizarre, murmura Ulan Dhor. Bizarre...

— Qu'y a-t-il de bizarre ? demanda Elaï. Je ne vois rien de singulier...

— Regarde. Près de ce pilier. Vois-tu cet homme en cape verte ?

Elle regarda puis se tourna vers Ulan Dhor avec perplexité.

— Il n'y a aucun homme, là.

— Mais si. Regarde bien.

Elle se mit à rire.

— Tu te moques de moi ! À moins que tu puisses voir des fantômes ?

Ulan Dhor secoua la tête et soupira.

— Vous êtes les victimes de quelque puissante magie.

Elle le conduisit vers un des chemins coulants ; tandis qu'ils étaient transportés à travers la ville, il remarqua une coque en forme de bateau en métal étincelant à quatre roues, avec un compartiment recouvert d'un dôme transparent. Il tendit le bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un véhicule magique. Quand on appuie sur un certain levier, la sorcellerie des temps anciens lui donne une grande vitesse. Des jeunes gens audacieux les pilotent dans les rues... regarde de ce côté, ajouta-t-elle en désignant une coque assez semblable, renversée dans le bassin d'une fontaine tarie depuis longtemps. C'est une autre des antiques merveilles, un engin qui

a le pouvoir de voler dans les airs. Il y en a beaucoup un peu partout dans la ville, sur les tours, sur de hautes terrasses et parfois, comme celui-ci, tombés dans les rues.

— Et personne ne vole avec ?

— Nous avons tous peur.

Ulan Dhor se dit qu'il serait merveilleux de posséder un de ces véhicules aériens. Il quitta le chemin coulant.

— Où vas-tu ? s'écria anxieusement Elaï en courant derrière lui.

— Je désire examiner un de ces véhicules aériens.

— Fais attention, Ulan Dhor. On dit qu'ils sont dangereux...

Ulan Dhor regarda à travers le dôme transparent, vit un siège rembourré, de nombreux petits leviers portant des caractères inconnus et une grosse boule montée sur une tige de métal.

— Ce sont évidemment les guides du mécanisme, dit-il. Comment monte-t-on dans ces véhicules ?

Elle hésita.

— Ce bouton ouvre peut-être le dôme...

Elle appuya sur le bouton ; le dôme se rabattit brusquement, libérant une bouffée d'air sentant le renfermé.

— Bien, dit Ulan Dhor. Nous allons voir...

Il allongea le bras à l'intérieur et abaissa un des leviers. Rien ne se produisit.

— Attention, Ulan Dhor ! Prends garde à la magie !

Ulan Dhor tourna un bouton. Le véhicule frémît. Il effleura une manette. Le vaisseau émit un curieux bourdonnement aigu, tressauta. Le dôme commença à se rabattre. Ulan Dhor retira vivement son bras. Le dôme tomba sur un pan de la cape grise. Le vaisseau frémît de nouveau, fit un mouvement brusque, et Ulan Dhor fut entraîné.

Elaï poussa un cri et l'empoigna par les chevilles. Laissant échapper un juron, Ulan Dhor se défit de sa cape et regarda le véhicule aérien exécuter un tête-à-queue dément et aller s'écraser au pied d'une tour. Il retomba dans un grand bruit de métal froissé.

— La prochaine fois, dit Ulan Dhor, je...

Il sentit dans l'air une curieuse tension. Il se retourna. Elaï le regardait fixement, une main sur sa bouche, comme si elle réprimait un cri.

Ulan Dhor jeta un coup d'œil dans les rues. Les passants léthargiques, Gris et Verts, avaient disparu. Les rues étaient désertes.

— Elaï, pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Le rouge, en plein jour... et la couleur de Pansiu sur tes jambes... c'est notre mort, notre mort !

— En aucune façon, assura gaiement Ulan Dhor. Pas tant que je porte mon épée et...

Une pierre, venant il ne savait d'où, s'écrasa à ses pieds. Il se tourna à droite et à gauche, les narines palpitantes de colère, cherchant son assaillant.

En vain. Les portiques, les arcades, les portes, tout était vide, désert.

Une autre pierre, grosse comme le poing, s'abattit entre ses épaules. Il se retourna d'un bond et ne vit que les antiques façades croulantes de l'ancienne Ampridatvir, la rue vide, la bande coulante qui luisait.

Une pierre siffla juste au-dessus de la tête d'Elaï, et une autre frappa Ulan Dhor à la cuisse. Il s'avoua vaincu. Impossible de lutter avec une épée contre des pierres.

— Nous ferions mieux de battre en retraite...

Il se baissa pour éviter un énorme pavé qui lui aurait fracassé le crâne.

— Retournons à la bande, murmura la fille d'une voix morne. Nous pourrons nous réfugier de l'autre côté de la place.

Un gros caillou pointu l'atteignit à la joue ; elle poussa un cri de douleur et tomba à genoux.

Ulan Dhor gronda comme une bête et chercha des hommes à tuer. Mais aucun être vivant, homme, femme ou enfant, n'était visible ; et pourtant les pierres continuaient de pleuvoir.

Il se baissa, souleva Elaï et courut vers le flot central de la bande.

Au bout d'un moment, la grêle de pierres cessa. Elaï ouvrit les yeux, gémit et les referma aussitôt.

— Tout tourne... Je suis devenue folle. Je pourrais presque croire...

Ulan Dhor crut reconnaître la tour où il avait passé la nuit. Il quitta la bande et s'approcha du portique. Il s'était trompé ; un panneau de cristal barrait l'entrée de la tour. Comme il hésitait, le cristal fondit juste devant lui et forma une porte. Ulan Dhor ouvrit des yeux ronds. Encore la magie des anciens bâtisseurs...

C'était une magie impersonnelle, donc inoffensive. Il entra. Derrière lui, l'ouverture se refondit, disparut et redevint du cristal intact.

Le vestibule était nu et froid, bien que les murs fussent décorés de métaux de couleur et de somptueux émaux. Une fresque ornait l'un d'eux, représentant des hommes et des femmes aux amples vêtements, cueillant des fleurs dans des jardins curieusement éclatants et ensoleillés, jouant à des jeux, dansant.

Très beau, pensa Ulan Dhor, mais mal choisi pour se défendre contre une attaque. De chaque côté s'allongeaient des passages vides pleins d'échos ; devant lui, il vit une minuscule pièce au sol recouvert d'une mousse de soie étincelante, d'où semblait irradier de la lumière. Il y entra. Aussitôt, ses pieds quittèrent le sol ; il s'éleva, léger comme du duvet de chardon. Elaï ne pesait plus rien dans ses bras. Il poussa un grand cri et s'efforça de remettre ses pieds sur le sol mais n'y parvint pas.

Il flottait dans l'air comme une feuille portée par le vent. Il s'attendait à une chute terrible au moment où la magie cesserait. Mais les étages défilaient et le niveau du sol s'éloignait de plus en plus. Un merveilleux sortilège, pensa amèrement Ulan Dhor, qui fait ainsi perdre pied à un homme...

— Tends la main, murmura faiblement Elaï. Attrape la barre.

Il se pencha tant qu'il le put, saisit la rampe, les tira tous deux vers un palier et pénétra dans un appartement de plusieurs pièces. De grands tas de poussière et de débris étaient tout ce qui restait du mobilier.

Il déposa Elaï sur le sol élastique ; elle porta une main à sa figure, avec un pâle sourire.

— Aïe... ça fait mal.

Ulan Dhor regardait autour de lui, en proie à une étrange lassitude.

— Je ne sais pas ce que nous allons devenir, reprit-elle. Je n'ai plus de foyer ; et nous allons mourir de faim, puisque personne ne nous apportera à manger.

Ulan Dhor rit amèrement.

— Nous ne manquerons jamais de nourriture, tant que le vendeur dans une échoppe verte ne peut pas voir un homme en gris... Mais il y a des choses plus importantes... les tablettes de Rogol Domedonfors, et elles paraissent totalement inaccessibles.

— Tu seras tué ! protesta-t-elle. Les hommes en rouge doivent combattre tout le monde, comme tu l'as vu aujourd'hui. Et même si tu atteins le temple de Pansiu, il y a des chaussetrappes, des pièges, des pieux empoisonnés, et les fantômes qui montent la garde.

— Des fantômes ? Ridicule ! Ce sont des hommes, tout comme les Gris, sauf qu'ils portent du vert. Ton cerveau refuse de voir des hommes en vert... J'ai entendu parler de choses semblables, de pareilles obstructions de l'esprit.

— Aucun des autres Gris ne les voit, répliqua-t-elle, vexée. C'est peut-être toi qui as des hallucinations.

— Peut-être, dit Ulan Dhor avec un sourire ironique.

Ils restèrent assis un moment dans la poussière de l'antique tour, plongés dans leurs pensées. Enfin Ulan Dhor se secoua. La léthargie était l'avant-garde de la défaite.

— Nous devons examiner le temple de Pansiu, déclara-t-il.

— Nous serons tués, répliqua-t-elle avec simplicité.

Ulan Dhor, déjà de bien meilleure humeur, lui conseilla :

— Tu devrais pratiquer l'optimisme... Où pourrais-je trouver un autre vaisseau de l'air ?

— Tu es sûrement devenu fou !

Ulan Dhor se leva.

— Où puis-je en trouver un ?

Elle se leva aussi, et secoua la tête.

— Tu es résolu à mourir, d'une façon ou d'une autre... Nous allons monter par le Puits de Non-Poids jusqu'au sommet de la tour.

Sans hésitation, elle avança dans le vide et Ulan Dhor l'y suivit avec appréhension. Vers des hauteurs vertigineuses ils flottèrent, et les parois du puits convergeaient et se rejoignaient très loin au-dessous d'eux. Au dernier palier, ils se hissèrent vers le sol ferme et sortirent sur une terrasse élevée, dans l'air pur. Ils se trouvaient plus haut que les montagnes centrales, et les rues d'Ampridatvir semblaient de minces fils gris à leurs pieds. La rade n'était qu'un bassin, et la mer s'étendait vers les brumes de l'horizon.

Trois véhicules aériens étaient posés sur la terrasse, le métal aussi brillant, le verre aussi transparent, l'émail aussi éclatant que s'ils venaient de tomber du ciel.

Ils s'approchèrent du premier ; Ulan Dhor pressa le bouton d'entrée, et le dôme glissa en arrière avec un léger grincement.

L'intérieur était semblable à celui de l'autre véhicule, avec un long siège rembourré, un globe monté sur une tige, des manettes et des leviers. Le tissu du siège craqua de vieillesse quand Ulan Dhor y appuya sa main, et l'air sentait le mois. Il entra et Elaï le suivit.

— Je vais t'accompagner ; la mort par la chute est plus rapide que par la faim, et moins douloureuse que les pierres...

— J'espère que nous n'allons ni tomber ni mourir de faim, répliqua Ulan Dhor.

Prudemment, il manipula des boutons, des manettes, prêt à les repousser au moindre signe de danger.

Le dôme claqua au-dessus d'eux ; des relais vieux de plusieurs milliers d'années se remirent en marche, des cames tournèrent, des rouages s'engrenèrent. Le vaisseau de l'air tressauta et s'éleva dans le ciel rouge et bleu sombre. Ulan Dhor saisit le globe, découvrit comment faire tourner le vaisseau, comment le faire monter et descendre. C'était de la joie pure, enivrante... une merveilleuse maîtrise de l'air ! C'était plus facile qu'il ne l'avait imaginé, plus facile que de marcher. Il essaya tous les boutons et toutes les manettes, trouva comment planer, plonger, freiner. Il découvrit le levier de la vitesse et le poussa à fond, et le vent siffla autour du vaisseau de l'air. Très loin au-dessus de la mer ils volèrent, jusqu'à ce que l'île ne soit plus qu'une brume bleue sur le rebord du monde. En haut, en bas, ils

frôlèrent les crêtes des vagues, ils plongèrent dans les plus hauts nuages teintés de mauve.

Elaï était détendue, calme, joyeuse. Elle avait changé ; elle paraissait plus proche d'Ulan Dhor qu'à Ampridatvir ; un lien subtil avait été tranché.

— Continuons, dit-elle. Loin, loin, loin au bout du monde, au-delà des forêts...

Ulan Dhor la regarda furtivement. Elle était très belle, à présent, plus fine, plus forte que les femmes qu'il avait connues à Kaiin. Il répondit, à regret :

— Alors nous mourrions sûrement, car ni toi ni moi ne connaissons l'art de survivre dans les solitudes sauvages. Et je dois chercher les tablettes...

Elle soupira.

— Très bien. Nous serons tués. Quelle importance ? Toute la Terre meurt...

Le soir tomba, et ils retournèrent vers Ampridatvir.

— Là, dit Elaï. Voilà le temple de Cazdal et là-bas celui de Pansiu.

Ulan Dhor fit descendre le vaisseau très bas au-dessus du temple de Pansiu.

— Où est l'entrée ?

— Par la grande arche... et chaque lieu contient un danger différent.

— Nous, nous volons, lui rappela Ulan Dhor.

Il descendit à trois mètres du sol et le vaisseau glissa sous l'arche.

Guidé par une faible lumière devant lui, Ulan Dhor manœuvra le long d'un obscur passage, par une autre arche, et ils se trouvèrent dans la nef.

L'autel où la tablette était conservée ressemblait à la citadelle d'une ville fortifiée. Le premier obstacle était un large fossé avec un mur de verre dans le fond. Puis c'était des douves emplies d'un liquide couleur de soufre, et au-delà, dans un espace découvert, cinq hommes apathiques montaient la garde. Sans être repéré, Ulan Dhor remonta vers les ombres de la voûte et plana directement au-dessus de l'autel.

— Prépare-toi, murmura-t-il, et il posa le vaisseau. La tablette étincelante était presque à portée de la main. Il ouvrit le dôme ; Elaï se pencha, saisit la tablette. Les cinq gardes poussèrent un hurlement d'angoisse et se précipitèrent.

— Vite ! cria Ulan Dhor.

Il détourna un javelot avec son épée. Elaï se rassit, tenant la tablette, et Ulan Dhor referma le dôme. Les gardes sautèrent sur le vaisseau, griffèrent le métal lisse, le frappèrent du poing. Le vaisseau s'éleva très haut ; l'un après l'autre les hommes glissèrent et tombèrent en hurlant sur les dalles.

De nouveau l'arche, le passage obscur, le portique d'entrée et l'ascension dans le ciel sombre. Derrière eux, une puissante trompe sonnait follement l'alarme.

Ulan Dhor examina sa prise, une plaque ovale d'une substance transparente, portant une dizaine de lignes de marques dépourvues de sens.

— Nous avons gagné ! s'écria Elaï avec ravissement. Tu es le Seigneur d'Ampridatvir !

— À moitié seulement. Il reste l'autre tablette dans le temple de Cazdal.

— Mais... c'est de la folie ! Déjà, tu as...

— L'une ne sert à rien sans l'autre.

Elle ne cessa de protester que lorsqu'ils planèrent au-dessus de l'arche dans le temple de Cazdal.

Alors que le vaisseau glissait dans la ténèbreuse ouverture, il heurta un fil qui fit tomber d'un toboggan un grand chargement de pierres. Les premières frappèrent le flanc du vaisseau et le détournèrent de son cap. Ulan Dhor jura. Les gardes allaient être en alerte !

Il plana jusque sous la voûte du passage caché dans les ténèbres. Bientôt deux gardes portant des torches et avançant avec précaution vinrent voir ce qui s'était produit. Ils passèrent juste sous le vaisseau, et Ulan Dhor repartit, par l'autre arche, dans la nef. Comme dans le temple de Pansiu la tablette étincelait au centre d'une forteresse.

Les gardes étaient en éveil, et guettaient nerveusement l'ouverture.

— De l'audace, à présent, dit Ulan Dhor.

Il lança le vaisseau au-dessus des murailles et des fosses et des douves fumantes, se posa à côté de l'autel, rabattit le dôme, sauta du vaisseau. Il s'empara de la tablette alors que les gardes se ruaien à la charge en vociférant, lances au poing. Le premier lança la sienne ; Ulan Dhor l'évita et jeta la tablette dans le vaisseau.

Mais à présent ils étaient sur lui ; s'il cherchait à monter à bord, il serait empalé. Il bondit en avant, trancha la hampe d'une lance, taillada d'un revers l'épaule d'un garde, empoigna d'une main la hampe de la troisième lance et tira l'homme à portée de son épée. Le troisième garde recula en appelant au secours. Ulan Dhor pivota, sauta dans le vaisseau. Le garde se rua sur lui, mais il se retourna et l'accueillit de la pointe de son épée en pleine joue. Ruisselant de sang et poussant des cris, le garde recula. Ulan Dhor actionna le levier de décollage ; le vaisseau s'éleva rapidement et se dirigea vers l'ouverture.

Bientôt la trompe d'alarme du temple de Cazdal ajouta son hurlement rauque à celui qui retentissait à l'autre bout de la ville.

Lentement, le vaisseau monta dans le ciel.

— Regarde ! cria Elaï en saisissant le bras d'Ulan Dhor.

À la lueur des torches, des hommes et des femmes envahissaient les rues. Verts et Gris, pris de panique en entendant les trompes.

— Ulan Dhor ! s'exclama Elaï. Je vois ! Je vois ! Les hommes en vert ! est-ce possible... Est-ce qu'ils ont toujours...

— Le charme mental est rompu, et pas seulement pour toi. Là, en-bas, ils se voient aussi...

Pour la première fois de mémoire d'homme, Gris et Verts se regardaient, entendaient le tumulte de leurs cris :

— Démon !

— Démon !

— Fantôme gris !

— Répugnant diable vert !

Des milliers de porteurs de torches s'évitaient, s'insultaient, hurlaient leur haine et leur terreur. Des fous, pensa Ulan Dhor, de pauvres fous au cerveau dérangé...

Comme si elle répondait à un signal secret, la foule se lança dans la bataille, et des hurlements de haine glacèrent le sang d'Ulan Dhor. Elaï se mit à sangloter. Des terribles blessures furent infligées aux hommes, aux femmes, aux enfants... peu importait du moment qu'ils portaient la couleur ennemie.

Des grondements plus furieux s'élevèrent mais c'était un son joyeux, et bientôt une dizaine de Gauns surgirent, dominant les Gris et les Verts. Ils attaquèrent, déchirèrent, tailladèrent, et la haine démente fit place à la terreur insensée. Gris et Verts se séparèrent, coururent se réfugier chez eux et les Gauns restèrent seuls à rôder par les rues.

Ulan Dhor arracha ses yeux de ce spectacle et se frappa le front.

— Est-ce mon œuvre ?... Est-ce moi qui ai fait ça ?

— Tôt ou tard, ce serait arrivé, murmura tristement Elaï. À moins que la Terre n'agonise et ne meure avant...

Ulan Dhor prit les deux tablettes.

— Et voilà ce que je suis venu chercher, les tablettes de Rogol Domedonfors. Elles m'ont entraîné sur mille lieues à travers la Melantine ; je les ai maintenant entre les mains, et ce ne sont que des plaques de verre sans signification...

Le vaisseau s'éleva vers les nuages, et Ampridatvir ne fut plus qu'une poignée de cristaux pâles dans la clarté des étoiles. Dans la luminescence du tableau de bord, Ulan Dhor rassembla les deux tablettes, les marques se confondirent, devinrent des caractères, et les caractères épelèrent les mots de l'ancien magicien :

« Enfants sans foi ! Rogol Domedonfors se meurt et vit ainsi à jamais dans l'Ampridatvir qu'il a aimée et servie ! Quand l'intelligence et le bien restaureront l'ordre dans la cité ; ou quand le sang et l'acier enseigneront la folie de la crédulité et de la passion, quand tous seront morts sauf les plus résistants, alors ces tablettes seront lues. Et je dis à celui qui les lira : Va ! Va à la Tour du Destin au dôme jaune, monte au dernier étage, montre du rouge à l'œil gauche de Rogol Domedonfors, du jaune à l'œil droit, du bleu aux deux ; fais cela, dis-je, et partage les pouvoirs de Rogol Domedonfors. »

Ulan Dhor demanda :

— Où est la Tour du Destin ?

Elaï secoua la tête.

— Il y a la Tour de Rodeil et la Tour Rouge, et la Tour du Spectre Hurlant, je connais la Tour des Trompettes, la Tour des Oiseaux, la Tour des Gauns... Non, je ne sais rien d'une Tour du Destin.

— Quelle tour a un dôme jaune ?

— Je ne sais pas.

— Nous la chercherons dans la matinée.

— Oui, au matin, murmura-t-elle en laissant tomber sa tête ensommeillée sur l'épaule d'Ulan Dhor.

— Au matin, dit-il, et il caressa les cheveux blonds.

Quand le vieux soleil rouge se leva, ils revinrent survoler la ville et découvrirent le peuple d'Ampridatvir déjà éveillé et avide de massacre.

Les combats et la tuerie étaient moins acharnés que la veille. C'était un carnage plus rusé. Des groupes d'hommes furtifs s'embusquaient pour guetter les passants solitaires, d'autres faisaient irruption dans les maisons pour étrangler femmes et enfants.

— Bientôt il ne restera plus personne à Ampridatvir sur qui exercer le pouvoir de Rogol Domedonfors, marmonna Ulan Dhor. Elaï n'as-tu ni père ni mère pour qui tu craindras ?

— Non. J'ai vécu toute ma vie avec un méchant oncle tyrannique.

Ulan Dhor se détourna ; il aperçut un dôme jaune. Aucun autre n'était visible. La Tour du Destin !

— Là ! s'écria-t-il, et il dirigea le vaisseau vers la tour. Ils se posèrent sur une haute terrasse, entrèrent dans les corridors poussiéreux, trouvèrent un puits anti-gravité et montèrent au dernier étage. Là ils découvrirent une petite salle décorée de fresques aux couleurs vives. Elles représentaient la cour de l'antique Ampridatvir. Des hommes et des femmes vêtus de soie bariolée s'entretenaient et festoyaient et, sur le panneau central, rendaient hommage à un souverain patriarchal aux yeux brûlants et à la longue barbe blanche. Il portait une robe noire et violette et il était assis sur un trône de bois sculpté.

— Rogol Domedonfors, murmura Elaï, et la salle parut retenir son souffle.

Les deux jeunes gens sentirent leur haleine vivante troubler l'air si longtemps renfermé, et les yeux peints les contemplèrent fixement.

— Du rouge à l'œil gauche, du jaune au droit, dit Ulan Dhor, et puis du bleu aux deux. Ma foi... Il y a des carreaux bleus dans le couloir et j'ai un manteau rouge.

Ils trouvèrent des carreaux de faïence bleus et jaunes, et Ulan Dhor déchira un lambeau de l'ourlet de sa tunique.

Rouge à l'œil gauche, jaune au droit. Bleu aux deux. Un cliquetis, un grincement, un bourdonnement évoquant mille ruches.

Le mur s'ouvrit sur un escalier. Ulan Dhor entra et, avec Elaï sur ses talons, gravit les marches.

Ils débouchèrent dans un éblouissement de lumière du jour, sous le dôme lui-même. Au centre, se dressait sur un piédestal un cylindre luisant au sommet arrondi, noir et vitreux.

Le bourdonnement devint plus aigu. Le cylindre frémît, pâlit, devint légèrement transparent, se tassa un peu. Au centre il y avait une masse blanche pulpeuse en suspension... un cerveau ?

Le cylindre vivait.

Il en jaillit des pseudopodes qui oscillèrent dans l'air. Ulan Dhor et Elaï regardaient, figés, serrés l'un contre l'autre. Un doigt noir devint un œil, un autre prit la forme d'une bouche. L'œil les examina attentivement. La bouche s'exclama joyeusement :

— Soyez les bienvenus à travers le temps, les bienvenus. Ainsi, vous êtes enfin arrivés pour éveiller le vieux Rogol Domedonfors de ses rêves ? J'ai rêvé longtemps et bien, mais pendant combien de temps ? Vingt ans ? Cinquante ? Que je regarde...

L'œil se tourna vers un tube sur le mur, rempli au quart de poudre grise. La bouche poussa un cri de stupéfaction.

— L'énergie s'est presque dissipée ! Combien de temps ai-je donc dormi ? Avec une demi-vie de douze cents ans... plus de cinq mille ans !

L'œil se posa de nouveau sur Ulan Dhor et Elaï :

— Mais alors qui êtes-vous ? Où sont mes sujets belliqueux, les partisans de Pansiu et de Cazdal ? Se sont-ils entre-tués en des temps si lointains ?

— Non, répondit Ulan Dhor avec un sourire navré. Ils continuent de se battre dans les rues.

L'œil-tentacule s'allongea vivement, passa par une fenêtre et regarda la ville. La gelée centrale ondula, fut baignée d'un éclat orangé. La voix reprit, avec une telle dureté qu'Ulan Dhor en eut la chair de poule et sentit les ongles d'Elaï s'enfoncer dans son bras :

— Cinq mille ans ! Cinq mille ans et les imbéciles continuent de se battre ! Le temps ne leur a donc apporté aucune sagesse ? Alors nous devons avoir recours à une manière plus forte. Rogol Domedonfors va leur inculquer la sagesse. Observez !

Un grand tumulte monta de l'extérieur, des centaines de détonations sèches. Ulan Dhor et Elaï coururent à la fenêtre.

Les vestibules hauts de trois mètres qui conduisaient sous la ville s'étaient brusquement ouverts. De chacun émergeait un long tentacule de gelée noire transparente, de la même substance que les chaussées fluides.

Les tentacules s'élevèrent dans les airs, il en poussa par centaines qui poursuivirent les Ampridatviriens affolés, les attrapèrent, les dépouillèrent de leurs vêtements gris ou verts, les jetèrent en l'air et les lâchèrent sur la grande place centrale. Dans la fraîcheur du matin, la population d'Ampridatvir se retrouva massée, nue, et aucun homme ne pouvait plus distinguer les Gris des Verts.

— Rogol Domedonfors a maintenant ses grands bras, cria une voix tonnante, forts comme la lune, omnivoyants comme l'air !

La voix venait de partout, de nulle part.

— Je suis Rogol Domedonfors, le dernier souverain d'Ampridatvir. Et voici où vous en êtes ! Habitant des taudis, mangeant de l'ordure ! Regardez... En un instant, je vais réparer les négligences de cinq mille ans !

Mille appendices surgirent des tentacules, de dures pinces coupantes, des lances projetant de la flamme bleue, de gigantesques pelles, et chaque appendice possédait une tige

avec un œil. Ils se répandirent dans toute la ville et partout où il y avait des décombres, des fissures, des marques du temps, les tentacules frappaient, arrachaient, brûlaient ; puis ils remettaient de nouveaux matériaux en place et, quand ils étaient passés, ils laissaient derrière eux de splendides structures neuves.

Des tentacules aux bras nombreux ramassèrent les détritus des millénaires ; une fois chargés, ils se déployaient dans les airs, en monstrueuses catapultes, et projetaient les décombres au loin dans la mer. Et partout où il y avait de la peinture verte ou grise, un tentacule décapsait et badigeonnait de nouvelles couleurs vives.

Dans toutes les rues et ruelles coururent les formidables créatures-racines, et des rejetons pénétrèrent dans chaque tour, chaque demeure, chaque parc, pour démolir, décaper, arracher, construire, nettoyer, réparer... Ampridatvir tout entière était sous l'emprise de Rogol Domedonfors.

En un temps mesuré par des battements de cœur, une nouvelle Ampridatvir remplaça les ruines, une ville étincelante, fière, intrépide, défiant le soleil rouge.

Ulan Dhor et Elaï pris de vertige avaient observé tout cela avec stupéfaction. Était-ce possible, était-ce vrai ? Pouvait-il exister un être capable de démolir une ville et d'en construire une neuve sous les yeux d'un homme ?

Des bras de gelée noire coururent par les collines et les vallons de l'île, s'insinuèrent dans les grottes où dormaient les Gauns repus et abrutis. Ils les saisirent, ils les soulevèrent dans les airs, les tinrent suspendus au-dessus des Ampridatviriens massés, cent Gauns au bout de cent tentacules, horribles fruits sur un arbre étrange.

— Regardez ! tonna une voix sauvage et fanfaronne. Voyez ceux que vous avez craints ! Voyez comment les traite Rogol Domedonfors !

Les tentacules se balancèrent, et cent Gauns furent projetés, tourbillonnants, très haut au-dessus des tours pour aller tomber dans la mer.

— La créature est folle, murmura Ulan Dhor à Elaï. Le long rêve lui a troublé l'esprit !

— Admirez la nouvelle Ampridatvir ! tonna la puissante voix. Voyez-la pour la première et la dernière fois ! Car maintenant vous allez mourir ! Vous vous êtes montrés indignes du passé, indignes d'adorer le nouveau dieu Rogol Domedonfors ! Il y en a deux ici près de moi qui vont fonder une nouvelle race...

Ulan Dhor sursauta, effrayé. Quoi ? Vivre à Ampridatvir sous la férule de ce super-être dément ?

Non !

Et peut-être ne serait-il plus jamais aussi près du cerveau.

D'un mouvement prompt, il dégaina sa rapière et la lança la pointe en avant sur le cylindre de gelée translucide, perça le cerveau, l'embrocha sur la lame d'acier.

Le son le plus effroyable jamais encore entendu sur Terre résonna dans l'air. Sur la place, les hommes et les femmes perdirent la raison.

Les tentacules bâtisseurs de Rogol Domedonfors se tordirent de douleur, comme un insecte blessé se convulsé dans son agonie. Les splendides tours s'écroulèrent, les Ampridatviriens s'enfuirent en hurlant dans le cataclysme.

Ulan Dhor et Elaï coururent vers la terrasse où ils avaient laissé leur vaisseau de l'air. Ils perçurent derrière eux un chuchotement rauque, une voix brisée.

— Je... je ne suis pas... encore mort ! Si tout le reste, si tous les rêves sont brisés... Je vous tuerai tous les deux...

Ils se précipitèrent, ils tombèrent dans le vaisseau. Ulan Dhor le lança dans les airs. Par un effort fantastique, un tentacule maîtrisa ses folles convulsions et se dressa pour les intercepter. Ulan Dhor changea de cap, fonça dans le ciel. Le tentacule jaillit pour leur barrer la route.

Ulan Dhor pressa à fond le levier de la vitesse, et le vent siffla et chanta derrière l'engin. Et immédiatement derrière oscillait le bras noir du dieu mourant, cherchant à saisir cet insecte fugace qui lui avait fait tant de mal.

— Plus vite ! Plus vite, supplia Ulan Dhor en s'adressant au véhicule de l'air.

— Va plus haut, chuchota Elaï. Plus haut, et plus vite...

Ulan Dhor redressa le nez de l'engin ; le vaisseau fonça en diagonale, piqua vers le ciel et le bras monstrueux le suivit,

membre fantastique s'étirant dans l'espace comme un arc-en-ciel noir au pied ancré dans la lointaine Ampridatvir.

Rogol Domedonfors mourut. Le bras explosa en bouffée de fumée qui remonta lentement sur la mer.

Ulan Dhor maintint son vaisseau à pleine vitesse jusqu'à ce que l'île disparaîsse à l'horizon. Il ralentit alors, soupira et se détendit.

Elaï se jeta soudain sur son épaule et éclata en sanglots hystériques.

— Du calme, du calme, murmura Ulan Dhor. Nous ne risquons plus rien. Nous avons abandonné à jamais cette ville maudite.

Elle finit par s'apaiser, et demanda :

— Où allons-nous, maintenant ?

Les yeux d'Ulan Dhor examinèrent tout le vaisseau, avec incertitude et réflexion.

— Il n'y aura pas de magie pour Kandive. Cependant, j'aurai une fantastique histoire à lui raconter et peut-être sera-t-il satisfait... Il voudra sûrement le véhicule de l'air mais j'essaierai, j'essaierai...

— Ne pourrions-nous voler vers l'est, chuchota Elaï, et voler encore, encore jusqu'à ce que nous trouvions l'endroit où le soleil se lève, et peut-être une paisible prairie où il y aurait des arbres fruitiers...

Ulan Dhor se tourna vers le sud et songea aux nuits calmes de Kaiin et à ses jours couleur de vin, au grand palais où il vivait, à la couche d'où il pouvait contempler la baie de Sanreale, les anciens oliviers, les arlequinades des jours de fête.

— Tu te plairas à Kaiin, Elaï, murmura-t-il.

GUYAL DE SFERE

Guyal de Sfere était né différent de ses semblables et très tôt il fut une source d'irritation pour son père. D'apparence normale, il y avait dans son esprit un vide qui exigeait d'être comblé. On eût dit qu'un sort avait été jeté sur sa naissance, une sorte de harcèlement sardonique, si bien que le moindre événement, même le plus trivial, devenait une cause d'émerveillement et de stupéfaction. Encore guère plus âgé que quatre saisons, il posait des questions impossibles :

- Pourquoi les carrés ont-ils plus de côtés que les triangles ?
- Comment y verrons-nous quand le soleil deviendra noir ?
- Est-ce que les fleurs poussent sous les océans ?
- Est-ce que les étoiles grésillent et chuintent quand il pleut la nuit ?

À quoi son père répondait avec impatience :

- Ainsi le veut le Pragmatique ; les carrés et les triangles doivent obéir à la règle.

- Nous serons forcés de trouver notre chemin à tâtons.
- Je n'ai jamais étudié la question ; seul le Conservateur le sait.
- En aucune façon, puisque les étoiles sont bien plus haut que la pluie, plus haut que les nuages les plus hauts, et planent dans un air raréfié où il n'y a jamais de pluie.

Et Guyal grandit avec ce vide dans son esprit, qui au lieu de se combler semblait frémir d'une faim toujours plus dévorante. Et il demandait :

- Pourquoi les gens meurent-ils quand on les tue ?
 - Où va la beauté quand elle disparaît ?
 - Depuis combien de temps les hommes vivent-ils sur la Terre ?
 - Qu'y a-t-il au delà du ciel ?
- À cela son père, réprimant des paroles acerbes, répondait :

— La mort est l'héritage de la vie, la vitalité d'un homme est comme l'air dans une vessie. Perce cette bulle et la vie s'en va, loin, loin, comme la couleur d'un rêve fugace.

— Parce que c'est un lustre que l'amour confère pour tromper l'œil. Par conséquent, on peut dire que c'est seulement quand l'esprit est sans amour que l'œil ne peut voir de beauté.

— Certains disent que les hommes ont surgi de la terre comme les vers d'un cadavre, d'autres assurent que les premiers hommes désiraient un foyer et ont créé la Terre par sorcellerie. La question est voilée de technicité ; seul le Conservateur pourrait répondre avec exactitude.

— Un vide infini.

Et Guyal réfléchissait et supputait, proposait et extrapolait, et finalement se trouva en butte à des moqueries furtives. Le bruit courut dans le domaine qu'un gleft, survenant alors que la mère de Guyal accouchait, avait volé une partie du cerveau de Guyal, causant une déficience qu'il cherchait à présent à pallier laborieusement.

Par conséquent, Guyal se tenait à l'écart et parcourait en solitaire les vertes collines de Sfere. Mais toujours son esprit était avide, toujours il cherchait à soutirer les connaissances de ceux de son entourage, jusqu'à ce qu'enfin son père, courroucé, refuse d'entendre de nouvelles questions, déclarant que tout le savoir avait été donné, que le futile et l'inutile avaient été écartés, laissant un reliquat qui suffisait amplement à un homme sain d'esprit.

À cette époque, Guyal était dans sa prime jeunesse, un garçon svelte mais agréablement charpenté aux grands yeux clairs, avec un penchant pour l'élégance austère, et un trouble caché qui se devinait au pli de sa bouche.

Entendant la déclaration coléreuse de son père, Guyal dit :

— Une seule question encore, et je n'en poserai plus.

— Parle, déclara le père. Je t'accorde une dernière question.

— Tu as souvent fait référence au Conservateur ; qui est-il, et où pourrais-je le trouver, pour assouvir ma soif de connaissances ?

Pendant un moment, le père examina son fils, qu'il croyait à présent proche de la folie. Puis il répondit calmement :

— Le Conservateur garde le Musée de l'Homme, que les antiques légendes situent dans le pays du Mur Tombant, au-delà des montagnes de Fer Aquila et au nord d'Ascolais. Il n'est pas certain que le Conservateur ou le Musée existent encore ; cependant, il semblerait que si le Conservateur connaît toutes choses, comme le veut la légende, il connaît les sortilèges pour tromper la mort.

— Je vais partir à la recherche du Conservateur et du Musée de l'Homme, afin de connaître moi aussi toutes choses, déclara Guyal.

— Je te ferai cadeau, dit patiemment son père, de mon beau cheval blanc, de mon Œuf Extensible pour t'abriter, de ma Dague Scintillante pour illuminer la nuit. De plus, je placerai une bénédiction sur la route, et le danger s'écartera de toi tant que tu ne t'écarteras pas de la piste.

Guyal réprima les cent nouvelles questions qui lui venaient aux lèvres, y compris celle de savoir où son père avait appris ces pratiques de sorcellerie, et accepta les présents : le cheval, l'abri magique, la dague au pommeau lumineux et la bénédiction pour le préserver des péripéties fâcheuses qui sont le fléau des voyageurs parcourant les pistes mal tracées d'Ascolais.

Il caparaçonna le cheval, aiguisa la dague, jeta un dernier regard au vieux manoir de Sfere, et partit vers le nord, avec dans son esprit un vide palpitant du besoin de savoir.

Il traversa la rivière Scaum à bord d'un vieux bac. Sur le bac, ayant ainsi quitté la piste, la bénédiction perdit son pouvoir, et le passeur, qui convoitait les riches vêtements du Guyal, tenta de l'assommer avec un gourdin. Le jeune homme para le coup et d'un coup de pied expédia l'homme dans les profondeurs vaseuses où il se noya.

Escaladant la berge nord de la Scaum, Guyal aperçut devant lui l'Arête de Porphiron, les sombres peupliers et les blanches colonnes de Kaiin, le vague scintillement de la baie de Sanreale.

Errant par les rues dépavées, il posa aux habitants un tel flot de questions que l'un d'eux, par jeu, le recommanda à un augure professionnel.

Cet individu habitait une cabane peinte des Signes de la Cabale Aumokloplastinique. C'était un nègre maigre aux yeux rougis et à la barbe blanc sale.

— Quel est ton tarif ? demanda prudemment Guyal.

— Je réponds, dit l'augure, à trois questions. Pour vingt terces, je formule la réponse en langage clair et précis ; pour dix, j'emploie la langue du cant, qui à l'occasion permet l'ambiguïté ; pour cinq, j'énonce une parabole que tu peux interpréter à ta guise ; et pour une terce, je marmonne dans une langue inconnue.

— Tout d'abord, je dois te demander quelle est la profondeur de ton savoir ?

— Je sais tout, répliqua l'augure. Les secrets du rouge et les secrets du noir, les sortilèges perdus du Grand Motholan, les mœurs des poissons et le chant des oiseaux.

— Et où as-tu appris toutes ces choses ?

— Par induction, expliqua l'augure. Je me retire dans ma cabane, je m'enferme sans le moindre rai de lumière et, ainsi cloîtré, je résous les profonds problèmes du monde.

— Avec tout ce précieux savoir à ta disposition, hasarda Guyal, pourquoi vis-tu si chictement, sans une once de graisse sur ta charpente et avec de misérables loques sur le dos ?

L'augure se redressa, furieux.

— Va, va ton chemin ! Déjà j'ai gaspillé avec toi cinquante terces de sagesse, toi qui n'as pas un liard dans ta bourse. Si tu désires un savoir gratuit, va donc voir le Conservateur.

Sur quoi il éclata d'un rire chevrotant et s'enferma dans sa cabane.

Guyal prit un logement pour la nuit et, dans la matinée, il repartit vers le nord. Il laissa sur sa gauche le site ravagé de la Vieille Ville et la piste le conduisit à la forêt fabuleuse.

Pendant bien des jours, Guyal chevaucha vers le nord, et, méfiant du danger, il ne s'écarta point de la piste. La nuit il se réfugiait avec son cheval dans son abri magique, l'Œuf Extensible – une membrane impénétrable à la dent, à la griffe, à l'ensorcellement, à la pression, au bruit et au froid – et se reposait à l'aise malgré les tentatives des avides créatures des ténèbres.

Le grand globe terne du soleil plongea derrière lui ; les jours devinrent obscurs et les nuits aigres, et enfin les escarpements de Fer Aquila se profilèrent à l'horizon du nord.

La forêt était devenue moins haute et moins dense, et l'arbre caractéristique était le daobado, une masse circulaire de lourdes branches noueuses couleur de bronze roux, couvertes de touffes de feuillage sombre. Près d'un géant de cette essence, Guyal découvrit un village de huttes de terre. Une bande de lourdauds malappris surgit et l'entoura en le considérant avec curiosité. Guyal, non moins que les villageois, avait des questions à poser, mais aucun ne voulut répondre avant l'apparition de l'hetman, un homme trapu coiffé d'une toque de fourrure à longs poils, portant un manteau de fourrure brune et une barbe hirsute, si bien qu'il était difficile de dire où finissait l'un et où commençait l'autre. Il émanait de lui une odeur rance qui écœura Guyal mais, par courtoisie, il dissimula son dégoût.

— Où vas-tu ? demanda l'hetman.

— Je désire franchir les montagnes pour aller au Musée de l'Homme, répondit Guyal. De quel côté la piste me conduit-elle ?

L'hetman indiqua une brèche dans le flanc de la montagne.

— Voilà la Trouée d'Omona, qui est le plus court et le meilleur chemin, mais il n'y a pas de piste. Nul n'y passe, puisqu'une fois franchie la Trouée, on avance en territoire inconnu. Et sans circulation, il n'est manifestement pas besoin de piste.

La nouvelle ne réjouit pas Guyal.

— Comment sait-on alors que la Trouée d'Omona est sur le chemin du Musée ?

L'hetman haussa les épaules.

— Telle est notre tradition.

Guyal tourna la tête en entendant un grognement rauque et vit un enclos d'osier tressé. Sur une litière d'ordure et de paille tassée se tenaient quelques hommes puissants mesurant entre deux mètres cinquante et deux mètres soixante-quinze. Ils étaient nus, ils avaient des cheveux jaunes embroussaillés et des yeux bleus larmoyants. Leur figure était cireuse et exprimait une

stupidité crasse. Sous les yeux de Guyal, l'un d'eux s'approcha d'une auge et se mit à laper bruyamment un mélange grisâtre.

— Quelle espèce de chose est-ce là ? demanda Guyal.

L'hetman cligna des yeux, amusé par la naïveté du jeune homme.

— Ce sont nos oasts, naturellement (et il désigna d'un geste désapprobateur le cheval blanc de Guyal). Jamais je n'ai vu d'oast plus bizarre que celui que tu montes. Les nôtres nous portent plus facilement et semblent moins méchants ; de plus, aucune chair n'est aussi délicieuse que de l'oast bien braisé et mijoté.

S'approchant, il caressa le métal de la selle de Guyal et le caparaçon brodé rouge et jaune.

— Ton harnachement cependant, est riche et de magnifique qualité. Je vais donc te faire don de mon grand et puissant oast en échange de cette créature.

Guyal, poliment, se déclara satisfait de sa monture présente, et l'hetman haussa de nouveau les épaules.

Une trompe sonna. L'hetman se retourna, puis il regarda Guyal.

— Le souper est préparé. Veux-tu manger ?

Guyal jeta un coup d'œil à l'enclos des oasts.

— Je n'ai pas faim pour le moment et je dois me hâter. Mais je te remercie infiniment de ta bonté.

Il partit ; en passant sous l'arche du grand daobado, il se retourna vers le village. Une activité suspecte semblait régner parmi les huttes. Se rappelant la main convoiteuse de l'hetman sur sa selle, et conscient de ne plus suivre la piste protégée, Guyal pressa son cheval et partit au grand galop sous les arbres.

Comme il approchait des contreforts de la montagne, la forêt s'éclaircit et devint savane, couverte d'une herbe rude qui crissait sous les sabots du cheval. Guyal examina la plaine. Le soleil, vieux et rouge comme une grenade d'automne, plongeait au sud-ouest ; la lumière était diffuse et aqueuse, les montagnes avaient un aspect curieusement artificiel, comme un tableau créé pour donner un effet d'étrange désolation.

Guyal leva de nouveau les yeux vers le soleil. Encore une heure de lumière et ce serait la sombre nuit des derniers jours

de la Terre. Guyal pivota sur sa selle, regarda derrière lui et se sentit seul, abandonné, vulnérable. Quatre oasts, portant des hommes sur leurs épaules, surgissaient au trot de la forêt. Apercevant Guyal, ils se mirent à courir lourdement. Pris de peur, Guyal lâcha la bride à son cheval blanc qui partit au grand galop à travers la plaine, vers la Trouée d'Omona. Derrière lui couraient les oasts, portant les villageois enveloppés de fourrures.

Alors que le soleil touchait l'horizon, une autre forêt apparut comme une ligne noire indistincte. Guyal se retourna vers ses poursuivants, qui bondissaient à présent à près d'une demi-lieue derrière lui, et tourna de nouveau son regard vers la forêt. Un bien mauvais lieu à traverser de nuit...

Le sombre feuillage se dressait au-dessus de lui ; il passa sous les premières branches noueuses. Si les oasts étaient incapables de flairer une piste, sans doute pourrait-il leur échapper. Il changea de direction plusieurs fois, puis arrêta son cheval et tendit l'oreille. Dans le lointain il perçut des craquements dans les fourrés. Guyal mit pied à terre et conduisit son cheval dans un creux profond où une rangée de gros buissons formait un écran. Au bout d'un moment, les quatre hommes et leurs immenses oasts passèrent dans le crépuscule au-dessus de lui, doubles formes noires qui exprimaient la mauvaise humeur et la déception.

Le bruit des pas s'éloigna et mourut.

Le cheval s'agita nerveusement ; le feuillage chuchota.

Un vent humide souffla dans le ravin et glaça la nuque de Guyal. L'obscurité s'élevait de la vieille Terre.

Guyal frissonna ; mieux valait s'éloigner à travers la forêt, loin des sombres villageois et de leurs montures stupides. Loin...

Il fit escalader à son cheval la hauteur où les quatre étaient passés et écouta. Au loin, il perçut dans le vent un appel rauque. Prenant la direction opposée, il laissa sa monture choisir son chemin.

Branches et brindilles tissaient des motifs sur le violet fané au-dessus de lui ; l'air sentait la mousse et les feuilles pourrissantes. Le cheval s'arrêta net. Guyal, tous ses muscles

crispés, se pencha un peu sur sa selle, tendit le cou, l'oreille. Il y avait une sensation de danger contre sa joue. L'air était calme, anormal ; il ne voyait pas à dix pieds dans le noir. Quelque part, tout près, rôdait la mort... la mort grinçante, rugissante, qui se précipiterait brusquement...

Couvert de sueur froide, il se força à mettre pied à terre. Raide, il glissa de la selle, prit l'Œuf Extensible et le jeta autour du cheval et de lui-même. Guyal osa enfin respirer. Il était en sécurité.

Une faible lumière rouge filtrait entre les branches, du côté de l'est. L'haleine de Guyal forma de la vapeur quand il sortit de l'Œuf. Après une poignée de fruits secs pour lui et un sac d'avoine pour le cheval, il monta en selle et partit vers les montagnes.

Après avoir traversé la forêt, Guyal gravit un terrain en pente. Il contempla la chaîne de montagnes. Baignés de soleil rose, les sommets gris, vert sauge, vert foncé, s'alignaient très loin vers l'ouest en direction de la Melantine, et tout là-bas à l'est dans le pays du Mur Tombant. Où était la Trouée d'Omona ?

Guyal de Sfere chercha en vain la passe qui avait été visible du village des assassins vêtus de peaux de bêtes.

Fronçant le sourcil, il leva les yeux vers les crêtes. Erodées par les pluies d'une vie de la Terre, les pentes étaient douces et les pics se dressaient comme des chicots pourris. Guyal poussa son cheval et gravit la pente sans piste au cœur des montagnes de Fer Aquila.

Guyal de Sfere était perdu dans une terre de vent et d'arêtes dénudées. Comme la nuit tombait, il se tassa sur sa selle, engourdi, laissant son cheval le mener où il voulait. Quelque part, l'ancien chemin passant par la Trouée d'Omona conduisait à la toundra du nord, mais pour le moment, sous les nuages froids, le nord, l'est, le sud et l'ouest étaient semblables sous le ciel couleur de lavande. Guyal tira sur la bride et, se haussant sur ses étriers, il fouilla des yeux le paysage. Les sommets s'élevaient, immenses, silencieux, lointains ; seules quelques

touffes d'herbes sèches parsemaient le sol aride. Il se laissa retomber sur sa selle et le cheval blanc repartit.

Tête basse dans le vent, Guyal chevauchait, et les montagnes se penchaient dans le crépuscule comme le squelette d'un dieu fossile.

Le cheval s'arrêta, et Guyal s'aperçut qu'il se trouvait au bord d'une large vallée. Le vent était tombé ; la vallée semblait paisible. Guyal se pencha. À ses pieds s'étendait une ville obscure et sans vie. Des lambeaux de brume planaient dans les rues et les derniers feux du couchant tombaient sur les toits d'ardoise.

Le cheval s'ébroua et gratta le sol rocailleux.

— Etrange ville, dit Guyal à haute voix, sans lumières, sans bruit, sans odeur de fumée... Sûrement une ruine abandonnée des temps anciens...

Il hésita à descendre dans les rues. Parfois les vieilles ruines étaient hantées par de singulières distillations, mais un tel vestige pouvait être relié à la toundra par une piste. Réfléchissant ainsi, il engagea son cheval dans la descente.

Il pénétra dans la ville, et les sabots ferrés sonnèrent haut et clair sur les pavés ronds. Les bâtiments étaient de pierre et de bois, assemblés avec un mortier sombre, et paraissaient anormalement bien conservés. Quelques linteaux s'étaient affaissés, quelques murs présentaient des brèches, mais dans l'ensemble les maisons de pierre avaient bien résisté à l'usure du temps... Guyal sentit une odeur de fumée. Des gens vivaient donc encore là ? Il se conseilla la prudence.

Devant un bâtiment qui ressemblait à une hostellerie, des fleurs s'épanouissaient dans une vasque. Guyal arrêta son cheval et se dit que les fleurs étaient rarement prisées par des gens aux intentions mauvaises et d'humeur hostile.

— Holà ! appela-t-il.

Aucune tête n'apparut aux portes, aucune lueur orangée n'éclaira une fenêtre. Guyal repartit lentement.

La rue s'élargit et tourna en direction d'un vaste bâtiment, où Guyal aperçut de la lumière. La façade était haute, percée de quatre grandes fenêtres, possédant chacune deux volets de filigrane de bronze patiné et un balcon. Une balustrade de

marbre entourait une terrasse blanche et, derrière, le portail de bois massif de la maison était entrouvert ; de là filtrait le rayon de lumière et aussi une musique douce.

Guyal de Sfere fit halte. Il descendit de cheval et s'inclina devant une jeune femme songeuse, assise le long de la balustrade. Bien qu'il fit très froid, elle ne portait qu'une simple robe couleur jonquille. Des cheveux topaze tombaient sur ses épaules et donnaient à son visage une expression grave et songeuse.

Comme Guyal se redressait, la jeune femme inclina la tête avec un léger sourire, en jouant distraitemment avec une mèche tombée sur sa joue.

— Une aigre nuit pour les voyageurs.

— Une aigre nuit pour rêver aux étoiles, répondit Guyal.

Elle sourit à nouveau.

— Je n'ai pas froid. Je suis là et je songe... j'écoute la musique.

— Quel est ce lieu ? demanda Guyal, regardant la rue d'un côté et d'autre, puis la fille. N'y a-t-il personne d'autre que toi ?

— C'est Carchesel, répondit-elle, abandonnée par tous il y a dix mille ans. Seuls, mon vieil oncle et moi y vivons, trouvant en ce lieu un refuge contre les Saponides de la toundra.

Cette femme, se dit Guyal, pourrait bien être une sorcière.

— Tu as froid et tu es las, reprit la fille, et je te laisse debout dans la rue. Viens, notre hospitalité t'est offerte.

Elle se leva.

— Je l'accepte de grand cœur, assura Guyal, mais d'abord je dois mettre mon cheval à l'écurie.

— Il sera très à l'aise dans la maison là-bas. Nous n'avons pas d'écurie.

Guyal, suivant des yeux la direction qu'elle indiquait, vit un long bâtiment bas, en pierre, dont la porte était ouverte sur des ténèbres.

Il y conduisit sa monture, lui ôta la bride et le dessella ; puis, du seuil, il écouta la musique qui l'avait intrigué : un air léger, étrange et très ancien.

— Bizarre, murmura-t-il en caressant les naseaux de son cheval. L'oncle joue de la musique, la fille rêve seule aux étoiles

de la nuit... Je suis peut-être trop méfiant. Si elle est sorcière, elle n'a rien à tirer de moi. Si, comme elle le dit, ce sont de simples réfugiés et des amateurs de musique, ils apprécieront sans doute les airs d'Ascolais ; cela les paiera, peut-être, de leur hospitalité.

Il fouilla dans sa sacoche, prit sa flûte et la glissa dans son pourpoint.

Puis il courut rejoindre la fille qui l'attendait.

— Tu ne m'as pas dit ton nom, lui dit-elle. Il faut que je puisse te présenter à mon oncle.

— Je suis Guyal de Sfere, près de la rivière de Scaum en Ascolais. Et toi ?

Elle sourit, tout en poussant la porte. Une chaude lumière jaune inonda la rue pavée.

— Je n'ai pas de nom. Je n'en ai pas besoin. Il n'y a jamais eu ici d'autres personnes que mon oncle, aussi quand il parle il n'y a que moi pour répondre.

Guyal la dévisagea avec stupéfaction, puis jugeant sa surprise trop apparente pour être polie, il maîtrisa son expression. Peut-être, se dit-il, le soupçonnait-elle de sorcellerie et craignait de prononcer son nom de peur qu'il ne lui jette un sort.

Ils entrèrent dans un vestibule dallé, et la musique devint plus forte.

— Je t'appellerai Ameth, si tu le permets, dit Guyal. C'est une fleur du sud, aussi dorée et bonne et parfumée que tu le paraiss.

— Je te le permets, répondit-elle.

Elle le conduisit dans une salle aux murs ornés de tapisseries, vaste et chaude. Un grand feu ronflait dans la cheminée, derrière une table chargée de mets. Sur un banc le musicien était assis, un vieillard malpropre, loquetaux. Ses cheveux blancs emmêlés pendaient dans son dos ; sa barbe, en aussi piteux état, était sale et jaunâtre. Il portait une longue tunique dépenaillée, et le cuir de ses sandales était fendu. Curieusement, il n'ôta pas la flûte de sa bouche mais continua de jouer et Guyal remarqua que la fille en jaune semblait osciller au rythme de la musique.

— Oncle Ludowik, dit-elle joyeusement, je t'amène un invité, le seigneur Guyal de Sfere.

Guyal considéra la figure de l'homme et s'étonna. Les yeux, rendus chassieux par l'âge, étaient gris et brillants, fébrilement brillants et intelligents et aussi, nota Guyal, animés d'une étrange joie. Cette joie le surprit plus encore car les rides du visage n'indiquaient que de longues années de souffrance.

— Tu joues peut-être ? lui demanda Ameth. Mon oncle est un grand musicien, et c'est l'heure de sa musique. Il a conservé l'habitude depuis de longues années...

Elle tourna la tête et sourit à Ludowik. Guyal s'inclina poliment. Ameth lui désigna la table abondante.

— Mange, Guyal, et je te servirai du vin. Ensuite, peut-être nous joueras-tu de la flûte.

— Avec plaisir, promit Guyal.

Il remarqua que sur les traits de Ludowik la joie devenait plus apparente, frémisait au coin des lèvres.

Il mangea, et Ameth lui versa un vin doré jusqu'à ce que la tête lui tourne. Et jamais un instant Ludowik ne cessa de jouer de la flûte... tantôt une tendre mélodie d'eau vive, tantôt un air grave évoquant l'océan perdu de l'ouest, ou encore une simple chanson comme chanterait un enfant en s'amusant. Guyal observa avec étonnement qu'Ameth pliait son humeur à la musique, devenait grave ou gaie selon les airs. Bizarre, songea-t-il. Mais aussi, des gens isolés devaient prendre à la longue de singulières manies, et ceux-là semblaient en outre très bons.

Il acheva son repas et se leva, en se retenant à la table. Ludowik jouait un air entraînant, une mélodie d'oiseaux de verre tournant et se balançant au bout d'un fil rouge dans le soleil. Ameth s'approcha de lui en dansant et vint tout près, très près, et il sentit le chaud parfum de ses cheveux dénoués. Son expression était heureuse, joyeuse... Guyal trouva bizarre que Ludowik les observe si intensément, sans un mot pourtant. Peut-être se méprenait-il sur les intentions d'un inconnu. Tout de même...

— Maintenant, souffla Ameth, tu joueras de la flûte ; tu es si fort et jeune...

Voyant Guyal ouvrir des yeux ronds, elle reprit vivement :

— Je veux dire que tu joueras de la flûte pour le vieil oncle Ludowik, il sera heureux et ira se coucher... et puis nous pourrons rester près du feu et causer jusque tard dans la nuit.

— Avec grand plaisir je jouerai de la flûte, répondit Guyal en maudissant sa langue, à la fois si bien pendue et si engourdie. Je me ferai une joie d'en jouer. Dans mon domaine de Sfere, on m'accorde du talent.

Il jeta un coup d'œil à Ludowik et s'étonna encore de l'expression de joie folle qu'il surprenait. Qu'un homme puisse autant aimer la musique, c'était admirable.

— Alors... joue, souffla Ameth en le poussant un peu vers Ludowik.

— Peut-être ferais-je mieux d'attendre que ton oncle s'interrompe ? Il me paraît discourtois...

— Non, dès que tu indiqueras que tu désires jouer, il s'arrêtera. Tu n'as qu'à prendre la flûte. Il est un peu sourd, vois-tu.

— Très bien, mais j'ai ma propre flûte, répondit Guyal en la tirant de sous son pourpoint. Mais... Mais qu'y a-t-il ?

Car un changement surprenant s'était produit, chez la jeune fille et chez le vieillard. Une brève lueur avait passé dans les yeux d'Ameth, et dans ceux de Ludowik étrange joie avait disparu, faisant place à une morne résignation, à une espèce de désespoir. Guyal, perplexe, recula un peu.

— Vous ne désirez plus que je joue ?

Un silence. Puis Ameth redevint jeune et charmante.

— Mais si naturellement. Seulement je suis sûre qu'oncle Ludowik aimeraît t'entendre jouer de sa flûte. Il est accoutumé au son... d'autres accents pourraient le dérouter...

Ludowik hocha la tête, et l'espoir brilla de nouveau dans les yeux larmoyants. C'était effectivement une fort belle flûte qu'il avait, en métal blanc guilloché et incrusté d'or. Guyal vit que Ludowik serrait cette flûte comme s'il avait décidé de ne jamais la lâcher.

— Prends la flûte, insista Ameth. Il n'en sera pas du tout fâché.

Cette fois Ludowik fit un signe, comme pour indiquer qu'il n'avait nulle objection. Mais Guyal, notant avec dégoût la longue barbe malpropres, secoua la tête.

— Je puis jouer sur n'importe quel ton, tirer n'importe quels accents de ma flûte. Il est inutile que je me serve de celle de ton oncle et l'en prive. Ecoute, dit-il en portant l'instrument à ses lèvres. Voici une chanson de Kaiin, appelée « L'opale, la perle et le paon ».

Il se mit à jouer, fort habilement certes, et Ludowik l'accompagna, emplissant les silences, improvisant des accords. Ameth, oubliant son irritation, écoutait les yeux mi-clos et remuait les bras en cadence.

— As-tu aimé cela ? demanda Guyal quand il eut fini.

— Beaucoup. Peut-être pourrais-tu essayer sur la flûte d'oncle Ludowik ? C'est une excellente flûte, très douce et légère à la bouche.

— Non, répliqua Guyal avec une obstination soudaine. Je ne puis jouer que de mon propre instrument.

Il se remit à souffler, cette fois une danse de fête, un air de carnaval joyeux. Ludowik, jouant avec un art surnaturel, y ajouta en improvisant des phrases pétillantes, et Ameth, emportée par le rythme, inventa une danse, un pas folâtre suivant la cadence.

Ensuite Guyal joua une entraînante tarantelle paysanne, et Ameth dansa plus vite, plus follement, leva les bras, pirouetta, balança la tête avec grâce. La flûte de Ludowik jouait un brillant obbligato, tissant de légers fils d'argent autour de la mélodie de Guyal, des accords enjoués et charmants.

Les yeux de Ludowik étaient maintenant rivés sur la silhouette tourbillonnante de la danseuse. Soudain, il se lança dans un thème à lui, un air du plus fol abandon, au rythme frénétique ; et Guyal, emporté par la puissance de la musique, souffla comme jamais il n'avait soufflé, inventa des trilles et des arpèges, des allégrettos aigus, rapides et clairs.

Ce n'était rien à côté de la musique de Ludowik. Il avait le regard fixe, la sueur ruisselait de son front parcheminé ; sa flûte déchirait l'air en lambeaux d'extase.

Ameth dansait comme une folle ; elle n'était plus belle, elle paraissait grotesque, bizarre. La musique devint insoutenable. La vue de Guyal se brouilla, il vit dans une brume rose et grise Ameth s'évanouir, se convulser, la bave aux lèvres ; et Ludowik, le regard fulgurant, se dressa en chancelant, boitilla jusqu'à elle et entama un air terrible et intense, de lentes mesures de la plus solennelle et de la plus effrayante des significations.

Ludowik jouait la mort.

Guyal de Sfere tourna les talons et s'enfuit de la salle, les yeux fous. Ludowik ne remarqua rien, il continua de jouer sa terrible musique, dont chaque note semblait plonger comme une lame dans les épaules de la fille convulsée.

Guyal courut dans la nuit, et l'air froid le mordit. Il se rua dans la petite maison ; le cheval blanc hennit doucement. Vite, la selle, la bride, la galopade dans les rues de l'antique Carchasel, devant les fenêtres béantes, tonnant sur les pavés ronds, loin de la musique de mort.

Guyal de Sfere galopa au flanc de la montagne avec les étoiles devant lui, et ce fut seulement une fois sur la crête qu'il se retourna pour regarder derrière lui.

L'aube naissante frémisait sur la vallée pierreuse. Où était Carchasel ? Il n'y avait pas de ville... rien qu'un amoncellement de ruines...

Ah ! Un son lointain ?...

Non. Tout n'était que silence.

Et pourtant...

Non. Rien que des pierres écroulées au fond de la vallée.

Guyal, le regard fixe, se retourna et repartit, le long de la piste qui serpentait devant lui vers le nord.

Les parois bordant la piste étaient abruptes, d'un granit teinté d'écarlate et noirci par les lichens, taché de moisissures bleues. Le bruit régulier des sabots se répercutaient en lugubres échos hypnotiques et, après sa nuit blanche, Guyal se laissait bercer par le pas du cheval. Ses paupières s'alourdissaient, mais devant lui la piste s'allongeait vers des lointains inconnus et le vide dans son esprit le poussait impitoyablement.

La lassitude devint telle que Guyal glissa à demi de la selle. S'éveillant en sursaut, il se secoua, bien résolu à se reposer après la prochaine boucle de la piste.

Au-dessus de lui les rochers se rejoignaient presque et cachaient le ciel où le soleil avait dépassé le zénith. La piste contourna un éperon rocheux ; au-delà brillait un coin de ciel indigo. Encore un tournant, se dit Guyal. Le défilé s'ouvrit, les montagnes étaient derrière lui, et il contemplait à présent cinquante lieues de steppe. C'était une terre marbrée de couleurs subtiles, aux ombres délicates qui allaient se fondre dans la brume de l'horizon. Il aperçut une éminence solitaire couverte d'arbres sombres, le scintillement d'un lac. De l'autre côté, on distinguait à peine une masse de ruines gris-blanc. Le Musée de l'Homme ?... Après un moment d'hésitation, Guyal mit pied à terre et chercha le sommeil à l'intérieur de l'Œuf Extensible.

Le soleil plongea dans une triste et somptueuse majesté derrière les sommets ; le crépuscule tomba sur la toundra. Guyal se réveilla et alla se rafraîchir au ruisseau voisin. Donnant de l'avoine à son cheval, il mangea des fruits secs et du pain ; puis il sauta en selle et reprit la piste. La plaine s'étendait vers le nord, immense et désolée ; derrière lui se dressaient les montagnes noires ; une brise froide lui soufflait au visage. L'obscurité s'approfondit. La plaine disparut comme une terre engloutie. Hésitant devant les ténèbres, Guyal arrêta son cheval. Mieux vaudrait, pensa-t-il, voyager au matin. S'il perdait la piste dans le noir, qui pouvait dire ce qu'il risquait de rencontrer ?

Un son lugubre. Guyal se redressa et leva la tête vers le ciel. Un soupir ? Un gémissement ? Un sanglot ?... Un autre bruit, plus près, un bruit d'étoffe, le froissement d'un ample vêtement. Guyal frémit. Flottant lentement dans l'obscurité, une silhouette vêtue de blanc approchait. Sous le capuchon, brillant d'une lumière surnaturelle, un visage aux traits tirés, aux yeux comme des orbites vides d'une tête de mort...

L'apparition soupira tristement et s'évanouit dans le ciel... Il n'y eut plus aux oreilles de Guyal que le souffle du vent.

Il réprima un frisson et s'affaissa contre le pommeau. Ses épaules lui semblaient exposées, nues. Il glissa au sol et installa

autour de lui-même et du cheval l'abri de l'Œuf. Etendant sa paillasse il s'allongea ; bientôt, alors qu'il contemplait les ténèbres, le sommeil vint et ainsi passa la nuit.

Il s'éveilla avant le jour et repartit une fois encore. La piste était un ruban de sable blanc entre des fougères grises et les lieues défilèrent rapidement.

La piste menait vers l'éminence boisée que Guyal avait vue la veille ; il croyait maintenant apercevoir des toits à travers le feuillage dense et de la fumée dans l'air vif. Bientôt s'étendirent à droite et à gauche des champs cultivés, du nard indien, des pâturages, des vergers de pommes à hydromel. Guyal poursuivit sa route, l'œil aux aguets.

D'un côté apparut une clôture de pierre et de bois noir, la pierre gravée et taillée à la ressemblance de quatre globes surmontant un pilier central, les balustres de bois sculptés en torsades. Derrière cette barrière, Guyal vit une terre nue, labourée, grêlée, carbonisée, retournée, comme si elle avait souffert à la fois du feu et du martèlement de quelque monstrueux marteau. Surpris, s'interrogeant, il se perdit dans cette contemplation et, ainsi, ne prit pas garde aux trois hommes qui s'approchaient sans bruit derrière lui.

Le cheval broncha nerveusement ; Guyal, se retournant, vit le trio. Les hommes lui barraient la route, et l'un d'eux avait saisi la bride du cheval.

Ils étaient grands, bien charpentés, vêtus de costumes serrés en cuir sombre brodé de noir. Leur coiffure était d'une lourde étoffe rouge foncé, pliée et froncée de manière précise, avec des oreillettes de cuir dressées de chaque côté de l'horizontale. Leur figure était longue, leur teint clair couleur d'ivoire doré, leur mine solennelle ; ils avaient des yeux d'or et des cheveux d'un noir de jais. Ce n'était manifestement pas des sauvages ; leurs gestes étaient mesurés, ils dévisageaient Guyal avec intelligence, leur tenue révélait la discipline d'une ancienne culture.

Leur chef s'avança. Son expression n'évoquait ni la menace ni la bienvenue.

— Salut à toi, étranger ; où donc te rends-tu ?

— Salut, répondit Guyal avec prudence. Je vais où me conduit mon étoile... Vous êtes les Saponides ?

— C'est notre race, et tu as devant toi notre ville de Saponce, répondit l'autre en examinant le jeune homme avec une franche curiosité. Par la couleur de ton costume, je devine que tu vis dans le sud.

— Je suis Guyal de Sfere, au bord de la rivière Scaum en Ascolais.

— La route est longue, observa le Saponide. Des terreurs assaillent le voyageur. Ton dessein doit être des plus intenses et ton étoile doit t'attirer puissamment.

— Je viens, dit Guyal, en pèlerinage pour la paix de mon esprit ; la route semble courte quand elle conduit vers ce but.

Le Saponide acquiesça poliment.

— Tu as donc franchi les Fer Aquilas ?

— Certes ; par le vent glacé et la roche désolée, répondit Guyal en se retournant vers les puissants sommets. Hier seulement, à la tombée de la nuit, j'ai quitté la brèche. Et puis un fantôme a plané dans le ciel, au point que j'ai cru que la tombe me réclamait.

Il s'interrompit, surpris ; ses paroles semblaient avoir provoqué une puissante émotion chez les Saponides. Leur figure s'allongea, leur bouche se crispa et blêmit. Le chef, perdant un peu de son détachement courtois, contempla le ciel avec une appréhension mal dissimulée.

— Un fantôme... En longue robe blanche, donc, et planant très haut ?

— Oui. Est-ce une apparition familière dans la région ?

— Dans un sens, répondit le Saponide après un bref silence. C'est un signe de malheur... Mais j'interromps ton récit.

— Il y a peu à raconter. Je me suis abrité pour la nuit, et ce matin je suis descendu dans la plaine.

— N'as-tu pas été agressé d'autre manière ? Par Koolbaw le Serpent Qui Marche, qui hante les pentes comme le destin ?

— Je n'ai vu ni serpent qui marche ni lézard qui rampe ; de plus, une bénédiction protège ma piste et je ne risque aucun péril tant que je ne m'en écarte pas.

— Intéressant, intéressant.

— Permets, dit Guyal, que je t'interroge à mon tour, car il y a bien des choses que je voudrais apprendre. Quel est ce fantôme, et quels malheurs commémore-t-il ?

— Ce que tu demandes dépasse mes certitudes, répondit avec circonspection le Saponide. De ce fantôme mieux vaut ne point parler de crainte que notre attention renforce sa malignité.

— À ton aise. Peut-être pourrais-tu m'indiquer...

Guyal se mordit la langue. Avant de s'enquérir du Musée de l'Homme, il serait plus sage de savoir de quelle manière le considéraient les Saponides, de crainte que, apprenant son intérêt, ils ne cherchent à le renseigner faussement.

— Oui ? demanda le Saponide. Que désires-tu savoir ?

Guyal indiqua la terre calcinée au-delà de la clôture de pierre et de bois.

— Que signifie cette dévastation ?

Le Saponide regarda l'étendue avec une expression détachée et haussa vaguement les épaules.

— C'est un des lieux anciens ; c'est tout ce que l'on sait. La mort y rôde, et aucune créature ne peut s'y aventurer sans succomber à une magie fort pernicieuse qui cause blessures et infection. C'est là que sont envoyés ceux que nous tuons... Mais viens. Tu désires sûrement te reposer et te restaurer à Saponce. Viens, nous te guiderons.

Il s'engagea sur la piste en direction de la ville, et Guyal, ne trouvant ni formule ni raison pour refuser, pressa son cheval.

Comme ils approchaient de la colline boisée, la piste s'élargit et devint une route. Sur la droite le lac était proche, bordé de roseaux violets. Il y avait des quais et une jetée de bois, et des bateaux se balançaient au rythme de l'eau. Ils étaient en forme de faucille, la proue et la poupe se recourbant très haut, au-dessus de la surface.

Ils grimpèrent dans la ville où les maisons étaient de bois, leurs couleurs allant du châtain doré au noir. L'architecture était complexe et ornée, les façades s'élevaient vers des pignons en encorbellement. Pilastres, trumeaux et soubassements étaient sculptés de rubans, de vrilles, de feuilles, de lézards. Les volets des fenêtres s'ornaient aussi de motifs de feuillage, de têtes d'animaux, d'étoiles dans la riche texture du bois patiné. Il

était évident que beaucoup d'imagination s'était donné libre cours dans ces sculptures.

Ils remontèrent la rue en pente, dans l'ombre des arbres, passèrent devant des maisons à demi cachées par le feuillage, et les habitants de Saponce sortirent pour regarder curieusement. Leurs gestes étaient mesurés, ils parlaient à voix basse, et leurs vêtements étaient d'une élégance que Guyal ne s'était pas attendu à trouver dans la steppe du nord.

Son guide fit halte et se retourna.

— Veux-tu avoir l'obligeance d'attendre que je fasse mon rapport au Voyevode, afin qu'il prépare une réception convenable ?

La requête était formulée d'une manière franche, et les yeux semblaient innocents. Mais Guyal crut percevoir de l'ambiguïté dans le choix des mots. Cependant, comme les sabots de son cheval étaient plantés au milieu de la rue, et comme il ne tenait pas à quitter la route, Guyal accepta poliment. Le Saponide disparut, laissant le jeune homme contempler la ville plaisamment juchée au-dessus de la plaine.

Un groupe de jeunes filles s'approcha pour considérer Guyal avec curiosité. Il leur rendit la pareille, et découvrit alors un manque déroutant dans leur physionomie, une sorte de désaccord qu'il ne pouvait identifier. Elles portaient de gracieux vêtements de laine tissée, rayée et teinte de diverses couleurs ; elles étaient souples et sveltes et ne paraissaient pas manquer de coquetterie. Et pourtant...

Le Saponide revint.

— Maintenant, seigneur Guyal, pouvons-nous poursuivre ?

Guyal, s'efforçant d'éliminer de son propos toute trace de suspicion, répondit :

— Tu dois comprendre, seigneur Saponide, que par la nature même de la bénédiction de mon père, je n'ose quitter la piste ; car alors, instantanément, je deviendrais sujet à n'importe quelle malédiction qui, placée sur moi en chemin, pourrait guetter une telle occasion pour s'emparer de mon âme.

Le Saponide fit un geste compréhensif.

— Naturellement. Tu obéis à un sage principe. Permet-moi de te rassurer. Je ne désire que te conduire à une réception du

Voyevode qui, déjà, se hâte vers la place pour accueillir un étranger du sud lointain.

Guyal s'inclina avec courtoisie, et ils repartirent le long de la route montante.

Cent pas, et la route s'aplanit, traversant un pré communal planté de petits arbres aux feuilles en forme de cœur de toutes les teintes de violet, de rouge, de vert et de noir.

Le Saponide se retourna vers Guyal.

— En qualité d'étranger, tu ne dois jamais poser le pied sur le terrain communal. C'est un de nos lieux sacrés, et la tradition impose une peine sévère pour l'intrusion et le sacrilège.

— Je tiendrai compte de ton avertissement, et j'obéirai respectueusement à votre loi.

Ils longèrent un sombre fourré ; poussant une hideuse clameur, une forme bestiale bondit, une créature aux yeux fixes et aux formidables mâchoires armées de crocs pointus. Le cheval de Guyal prit peur, fit un écart, bondit sur le pré sacré et piétina les feuilles bruissantes.

Plusieurs Saponides se précipitèrent, saisirent la bride, empoignèrent Guyal et le firent tomber de la selle.

— Holà ! cria-t-il. Que signifie cela ? Lâchez-moi !

Le Saponide qui lui avait servi de guide s'avança en secouant la tête d'un air de reproche.

— Vraiment ! Et moi qui viens juste de te révéler la gravité d'une telle offense !

— Mais le monstre a effrayé mon cheval ! protesta Guyal. Je ne suis en rien responsable de cette intrusion ; lâchez-moi, et allons à la réception.

— Je crains que les peines prescrites par la tradition ne doivent être imposées. Tes protestations, sans doute recevables à première vue, ne tiennent pas à l'examen. Par exemple, cette créature que tu appelles un monstre n'est qu'un animal domestique inoffensif. Deuxièmement, j'observe la bête que tu montes ; elle ne fait pas un mouvement, pas un tour sans une pression des rênes. Troisièmement, même si l'on acceptait ton postulat, tu avoues toi-même que tu es coupable en vertu de ta négligence et de ton omission. Tu aurais dû choisir une monture moins prompte à commettre un mouvement imprévisible, tu

aurais dû envisager un incident comme celui-ci, et par conséquent mettre pied à terre et mener ton animal par la bride. En conséquence, seigneur Guyal, à mon grand déplaisir, je suis forcé de te juger coupable d'impertinence, d'impiété, de mépris et d'impudeur. Je dois, en ma qualité de Castellan et de Sergent-Lecteur de la Litanie responsable de la détention des malfaiteurs, ordonner que tu sois appréhendé, enfermé, incarcéré et gardé à vue jusqu'au moment où les peines seront prononcées.

— Tout cet incident est une duperie ! tempêta Guyal. Etes-vous donc des sauvages, pour maltraiiter ainsi un voyageur solitaire ?

— En aucune façon, répliqua le Castellan. Nous sommes un peuple hautement civilisé, dont les coutumes remontent à un lointain passé. Puisque le passé était plus glorieux que le présent, nous serions bien présomptueux de discuter ses lois !

Guyal se calma.

— Et quelles sont les peines habituelles pour mon acte ?

Le Castellan fit un geste rassurant.

— La loi prévoit trois actes de pénitence, qui dans ton cas, j'en suis sûr, ne seront que de pure forme. Mais... les convenances doivent être respectées, et il est nécessaire de t'enfermer dans la Geôle des Férons. Emmenez-le, dit-il aux hommes qui maintenaient Guyal. Ne traversez ni piste ni chemin car alors votre force s'évanouirait, et il échapperait à la justice.

Guyal fut enfermé dans un cachot de pierre bien aéré mais pauvrement éclairé. Le sol était sec, aucun insecte n'y grouillait. Il n'avait pas été fouillé, et l'on n'avait pas retiré de sa ceinture sa Dague Scintillante. L'esprit envahi de soupçons, il s'allongea sur le lit de roseaux et, au bout d'un moment, s'endormit.

Une journée se passa ainsi. On lui apporta à boire et à manger ; et, enfin, le Castellan lui rendit visite.

— Tu as vraiment de la chance, dit-il, car, en tant que témoin, j'ai pu témoigner que ta faute est plutôt le fait de la négligence que de la malice. Les dernières peines infligées pour ce crime étaient strictes ; le félon devait accomplir les trois actes suivants : d'abord, couper ses orteils et les coudre à la peau de

son cou ; deuxièmement, injurier ses ancêtres pendant trois heures, en commençant par la Liste Commune d'Anathème, y compris la démence feinte et la maladie héréditaire pour finir par profaner d'ordure le seuil de son clan ; troisièmement, marcher une demi-lieue sous le lac avec des chaussures de plomb à la recherche du Livre Perdu de Kells.

Le Castellan considéra son prisonnier d'un air satisfait.

— Quels actes dois-je accomplir ? demanda sèchement Guyal.

Le Saponide joignit délicatement le bout de ses doigts.

— Comme je l'ai dit, les pénitences ne seront que de pure forme, par décret du Voyevode. Tout d'abord, tu dois jurer de ne jamais répéter ton crime.

— Je le fais de grand cœur, assura Guyal.

— Deuxièmement, reprit le Castellan avec un léger sourire, tu devras être juré au Grand Concours de Vénusté des jeunes filles du village et désigner celle que tu trouves la plus belle.

— Cela ne me paraît pas une tâche bien ardue, commenta Guyal. Pourquoi me l'impose-t-on ?

Le Castellan regarda vaguement le plafond.

— Il y a un certain nombre d'éléments qui interviennent dans ce concours... Toutes les personnes de la ville ont des parents parmi les participantes, une fille, une sœur, une nièce, et ne peuvent être entièrement objectives. On ne pourra t'accuser de favoritisme, donc tu es idéal pour cette importante mission.

Guyal crut entendre un accent de sincérité dans la voix du Saponide ; malgré tout, il se demanda pourquoi le choix de la plus jolie fille de la ville prenait une telle importance.

— Et troisièmement ?

— Cela te sera révélé après le concours, qui a lieu cet après-midi.

Le Saponide quitta la cellule.

Guyal, qui n'était pas dépourvu de vanité, passa plusieurs heures à réparer, sur lui-même et dans sa mise, les ravages du voyage. Il se baigna, se coiffa, se rasa et, quand le Castellan vint ouvrir sa porte, il se sentait tout à fait présentable.

On le conduisit sur la route et on lui indiqua la colline et le sommet de la ville en terrasses de Saponce. Se tournant vers le Castellan, il s'étonna.

— Comment se fait-il qu'on me permette de fouler de nouveau la piste ? Tu dois savoir qu'à présent je suis à l'abri de toute agression...

— C'est vrai. Mais tu gagnerais peu en insistant sur ton immunité temporaire. Un peu plus haut, la route franchit un pont, que nous pourrions détruire ; par-derrière, il nous suffit d'ouvrir le barrage du torrent de Peilvemchal ; alors, si tu tentais de marcher le long de la piste tu serais emporté et deviendrais vulnérable. Non, seigneur Guyal de Sfere, une fois que le secret de ton immunité serait connu, tu risquerais bien des stratagèmes. On pourrait, par exemple, ériger un grand mur en travers du chemin, devant et derrière toi. Sans aucun doute le sortilège te préserverait de la faim et de la soif, mais alors ?

« Tu devrais rester là jusqu'à ce que le soleil s'éteigne.

Guyal ne dit mot. Sur le lac, il remarqua trois des bateaux en croissant qui approchaient de la jetée, la proue et la poupe se balançant avec grâce sur les vagues légères. Le vide dans son esprit se manifesta.

— Pourquoi les bateaux sont-ils construits de cette manière ?

Le Castellan le regarda avec étonnement.

— C'est la seule méthode pratique. Les oé-podes ne poussent-ils pas ainsi dans le sud ?

— Je n'ai jamais vu d'oé-podes.

— Ce sont les fruits d'une grande vigne, qui poussent en forme de cimeterre. Quand ils sont assez grands, nous les cueillons et les nettoyons, nous fendons le bord interne, nous les attachons bout à bout avec du fil solide et serrons jusqu'à ce que la gousse s'ouvre comme il convient. Puis quand elles sont traitées, séchées, vernies, sculptées, brunies et laquées, équipées d'un pont, de bancs et de tolets, nous avons nos bateaux.

Ils arrivèrent sur la place, bordée sur trois côtés par de hautes maisons de bois sculpté. Le quatrième côté était ouvert sur le panorama du lac et des montagnes. Des arbres ombrageaient la place et le soleil brillant entre les feuilles traçait des motifs sur le sable.

À la surprise de Guyal, il ne semblait pas devoir y avoir de préliminaires ou de formalités pour le concours, et les habitants de la ville manifestaient peu de joie. Ils semblaient plutôt accablés, et le considéraient sans enthousiasme.

Une centaine de jeunes filles étaient réunies tristement au centre de la place. Guyal trouva qu'elles ne s'étaient guère donné de mal pour parer leur beauté. Au contraire, elles portaient des loques informes, leurs cheveux semblaient volontairement décoiffés, leurs visages sales et maussades.

Guyal les examina et se tourna vers son guide.

— Ces filles ne semblent guère apprécier les ornements de la vénusté.

Le Castellan hocha la tête.

— Comme tu le vois, elles ne sont nullement avides de distinction ; la modestie a toujours été une vertu saponide.

Guyal hésita.

— Quel est le protocole ? Je ne désire pas violer dans mon ignorance une autre de vos chartes cabalistiques.

— Il n'y a pas de formalités. Nous organisons ces concours avec le moins de cérémonie et de la manière la plus expéditive possible. Il te suffit de passer parmi ces jeunesse et de désigner celle qui te paraît la plus séduisante.

Guyal s'avança, se sentant plus qu'un peu ridicule. Puis il songea que c'était une pénitence, pour avoir enfreint une absurde tradition ; il ne lui restait qu'à s'acquitter de sa tâche avec diligence et à se débarrasser au plus vite de cette obligation.

Il s'arrêta devant les cent filles qui le regardaient avec angoisse et hostilité, et s'aperçut que la chose n'allait pas être facile ; dans l'ensemble, elles étaient toutes charmantes, d'une beauté que ne pouvaient dissimuler les grimaces, la saleté et les loques.

— Mettez-vous en rang, s'il vous plaît, dit-il. Ainsi personne ne sera à son désavantage.

De mauvaise grâce, les filles s'alignèrent.

Guyal examina le groupe. Il vit tout de suite celles qu'il pouvait éliminer, les maigres, les obèses, les trapues, les grêlées... environ un quart. Il déclara d'une voix suave :

— Jamais il ne m'a été donné de voir tant de séduction. Par ma foi, chacune de vous mérite le prix. Ma tâche va être difficile. Je dois soupeser d'infimes impondérables ; à la fin, mon choix se fondera inévitablement sur la subjectivité, et celles qui sont d'un charme réel devront être les premières à se retirer de la compétition. Celles que j'indiquerai pourront partir.

Guyal avança, passa devant la rangée, fit un geste, et la plus laide se hâta de rejoindre les badauds avec un soulagement évident.

Une deuxième fois, Guyal passa l'inspection et maintenant, quelque peu familiarisé avec celles qu'il devait juger, il put renvoyer celles qui, sans être vraiment laides, étaient simplement moins jolies.

Il restait à présent environ un tiers des filles. Elles regardaient Guyal avec plus ou moins d'appréhension et de mauvaise humeur tandis qu'il les examinait à tour de rôle... Tout à coup, sa décision fut prise, son choix arrêté. Les filles durent sentir ce changement en lui et, dans leur tension et leur anxiété, elles renoncèrent aux expressions maussades qu'elles avaient adoptées.

Guyal passa une dernière fois devant elles. Non, il avait bien choisi. C'était là des filles aussi ravissantes que les sens pouvaient le désirer, des filles aux yeux d'opale, aux traits de jacinthe, des filles aussi souples que des roseaux, aux cheveux fins et soyeux malgré la poussière dont elles semblaient s'être couvertes.

Celle que Guyal avait distinguée était plus menue que les autres et possédait une beauté qui ne sautait pas immédiatement aux yeux. Elle avait un petit visage triangulaire, d'immenses yeux nostalgiques et d'épais cheveux noirs mal coupés au-dessus des oreilles. Sa peau était d'une pâleur translucide, comme l'ivoire le plus délicat, son corps svelte et gracieux, d'un magnétisme incomparable. Elle parut deviner sa décision, et ses yeux s'agrandirent encore.

Guyal la prit par la main et la conduisit vers le Voyevode, un vieillard assis dans un lourd fauteuil.

— Voici celle que je trouve la plus ravissante parmi les filles de ta ville.

Un silence tomba sur la place. Puis un cri rauque se fit entendre, une plainte lugubre, venant du Castellan et Sergent-Lecteur. Il s'approcha d'un pas traînant, le dos voûté, les traits affligés.

— Guyal de Sfere, tu tires une grande vengeance de moi pour t'avoir dupé. C'est ma fille bien-aimée, Shierl, que tu as désignée pour son malheur.

Stupéfait, Guyal regarda le Castellan, puis Shierl dans les yeux de laquelle il voyait maintenant une terrible douleur.

— Je n'ai cherché qu'à me montrer parfaitement objectif, dit-il au Castellan. Pour moi, ta fille Shierl est une des plus merveilleuses créatures qu'il m'ait été donné de connaître ; je ne puis comprendre en quoi j'ai mal agi.

— Non, Guyal, tu as choisi en toute justice, car tel est bien mon propre sentiment.

— Eh bien, alors, révèle-moi maintenant ma troisième tâche, que je puisse en finir et poursuivre mon pèlerinage.

— À trois lieues au nord, dit le Castellan, se trouvent les ruines qui, selon la tradition, seraient l'antique Musée de l'Homme.

— Ah ! s'exclama Guyal. Poursuis, je t'écoute.

— Tu dois, comme troisième pénitence, conduire ma fille Shierl au Musée de l'Homme. Au portail, tu frapperas sur un gong de bronze et annonceras à quiconque te répondra : « Nous sommes ceux qui sont convoqués de Saponce. »

Guyal sursauta et fronça les sourcils.

— Comment cela ? Nous ?

— Telle est ta pénitence, répliqua Guyal d'une voix de tonnerre.

Guyal regarda à droite, à gauche, de tous côtés. Mais il était au centre de la place, entouré des solides hommes de Saponce.

— Quand dois-je accomplir cette pénitence ? demanda-t-il en maîtrisant sa voix.

Le Castellan répondit avec une grande amertume :

— En ce moment même Shierl va s'habiller de jaune. Dans une heure elle apparaîtra, dans une heure vous partirez pour le Musée de l'Homme.

— Et... alors ?

— Alors... pour le bien ou pour le mal, nul ne le sait. Tu pars comme treize mille sont partis avant toi.

Indigné, la bouche pincée, Guyal descendait de la place, plus bas, toujours plus bas le long des rues ombragées de Saponce, le cœur lourd d'angoisse et la poitrine crispée. Le rite évoquait de déplaisantes implications : exécution ou sacrifice. Le pied lui manqua.

Le Castellan lui saisit le coude d'une main dure.

— En avant.

Exécution ou sacrifice... Les visages, au long de la rue, exprimaient la curiosité morbide, l'excitation ; des yeux brillants le dévisageaient pour savourer sa peur et son horreur, des bouches molles souriaient à demi de la joie réprimée de ne pas être celui qui marchait le long des rues verdoyantes, celui qui allait partir pour le Musée de l'Homme.

L'éminence, avec ses grands arbres et ses sombres maisons sculptées, était maintenant derrière Guyal ; ils descendirent dans le soleil rutilant de la toundra. Là quatre-vingts femmes en chlamydes blanches attendaient, portant sur la tête des corbeilles rituelles en paille tressée ; elles entouraient une haute tente de soie jaune.

Le Castellan arrêta Guyal et fit un signe à la Matrone des Rites. Elle écarta la draperie à l'entrée de la tente ; Shierl en sortit lentement, ses yeux immenses assombries par la peur.

Elle portait une longue robe raide en brocart jaune qui semblait emprisonner son corps svelte. La robe montait jusqu'à son menton, laissant les bras nus, et s'élevait derrière sa tête en collerette pointue et rigide. La jeune fille était terrifiée, comme peut l'être un petit animal pris au piège ; elle regarda Guyal puis son père comme si elle ne les avait jamais vus.

La Matrone des Rites posa une main affectueuse sur sa taille et la poussa en avant. Shierl fit un pas, deux, s'arrêta, indécise. Le Castellan fit avancer Guyal et le plaça à côté de sa fille ; puis deux enfants, un garçon et une fille, apportèrent des coupes qu'ils offrirent à Guyal et à Shierl. Elle accepta la sienne sans mot dire. Guyal prit l'autre et considéra avec méfiance le breuvage opaque. Il leva les yeux vers le Castellan.

— Quelle est cette potion ?

— Bois. Ainsi ta route paraîtra plus courte ; et, aussi, tu laisseras la terreur derrière toi et marcheras vers le Musée d'un pas plus assuré.

— Non, déclara Guyal, je ne boirai pas. Mes sens doivent m'appartenir quand je rencontrerai le Conservateur. Je suis venu de loin pour avoir ce privilège ; je ne veux pas souiller cette occasion en trébuchant et en chancelant.

Et il rendit la coupe au petit garçon. Shierl regardait la sienne d'un air morne. Guyal lui dit :

— Je te conseille de renoncer de même à la drogue ; ainsi nous arriverons au Musée de l'Homme avec toute notre dignité.

D'un geste hésitant, elle rendit le breuvage. Le front du Castellan s'assombrit mais il ne protesta pas.

Un vieillard vêtu de noir apporta un coussin de satin sur lequel était posé un fouet au manche d'acier sculpté. Le Castellan prit ce fouet et, s'avançant, il en donna trois coups légers sur les épaules de Shierl et de Guyal.

— Maintenant je vous l'ordonne, allez et quittez Saponce d'où vous êtes bannis à jamais ; vous êtes tous deux abandonnés. Cherchez du secours au Musée de l'Homme. Je vous ordonne de ne jamais vous retourner, d'abandonner toutes vos pensées du passé et de l'avenir ici au Jardin du Nord. Maintenant et à jamais vous êtes coupés de tous liens, amitiés et parentés, de toutes prétentions à l'amitié, à l'amour et à la fraternité des Saponides de Saponce. Allez, je vous le commande, allez, je vous l'ordonne. Allez, allez, allez.

Shierl se mordit la lèvre ; des larmes ruisselèrent en silence sur ses joues. Tête basse, elle partit sur le lichen de la toundra, et Guyal, à grandes enjambées, la rejoignit.

Il n'y avait plus de retour en arrière, à présent. Pendant un moment les murmures, les sons nerveux les suivirent, puis ils furent seuls dans la plaine. Le nord infini s'étendait sur l'horizon. La toundra occupait le premier et l'arrière-plan, désolée, moribonde, sinistre. Solitaires dans ce paysage, les ruines blanches de l'antique Musée de l'Homme se dressaient à une lieue devant eux, et ils marchèrent sans se parler sur la piste presque invisible.

Enfin, Guyal se hasarda à murmurer :

— Il y a beaucoup de choses que je voudrais comprendre.

— Parle, murmura Shierl...

— Pourquoi sommes-nous contraints et forcés d'accomplir cette mission ?

— Parce qu'il en a toujours été ainsi. N'est-ce pas une raison suffisante ?

— Suffisante pour toi, peut-être, mais pour moi cette raison n'a rien de convaincant. Je dois t'avertir du vide dans mon esprit, qui a soif de connaissances comme un homme lubrique est affamé de plaisirs charnels ; alors, je t'en prie, sois patiente si mon inquisition te paraît inutilement approfondie.

Elle le dévisagea avec stupéfaction.

— Est-ce que tous ceux du sud sont aussi assoiffés de connaissances que toi ?

— En aucune façon, répondit Guyal. Partout l'on peut observer la normalité de l'esprit. Les habitants exécutent habilement les gestes qui les ont nourris hier, la semaine dernière, il y a un an. On m'a bien informé de mon aberration. « Pourquoi chercher une accumulation pédante ? m'a-t-on répété. Pourquoi chercher et demander ? La Terre refroidit, l'homme pousse ses derniers soupirs ; pourquoi renoncer à la joie, à la musique et aux festivités pour l'abstrait et l'abstrus ? »

— Certes on t'a bien conseillé. C'est ainsi que l'on pense en Saponce.

— Ma foi, le bruit court qu'un démon m'a privé de mes sens. C'est possible. Quoi qu'il en soit, l'effet demeure, et l'obsession me hante.

Shierl fit signe qu'elle comprenait.

— Demande donc. Je m'efforcerai de satisfaire tes exigences.

Il la regarda du coin de l'œil, examina le charmant petit visage triangulaire, les lourds cheveux noirs, les grands yeux lumineux, sombres comme des saphirs de Yu.

— En de plus heureuses circonstances, j'aurais eu d'autres exigences que je t'aurais suppliée de satisfaire de même.

— Demande, répéta Shierl de Saponce. Le Musée de l'Homme est proche et nous n'avons le temps que de parler.

— Pourquoi sommes-nous ainsi renvoyés et condamnés, avec une tacite acceptation de notre malheur ?

— La cause immédiate est le fantôme que tu as vu sur la plaine. Quand le fantôme apparaît, alors nous, de Saponce, savons que la plus belle des filles et le plus beau jeune homme de la ville doivent être envoyés au Musée. L'origine de la coutume, je l'ignore. C'est ainsi ; il en a toujours été ainsi ; et ce sera ainsi jusqu'à ce que le soleil grésille comme une braise sous la pluie et assombrisse la Terre, jusqu'à ce que les vents chassent la neige au-dessus de Saponce.

— Mais quelle est notre mission ? Qui nous accueille, quel est notre sort ?

— Ces détails sont inconnus.

— Les probabilités de plaisir semblent infimes, murmura Guyal, songeur. Il y a des aspects discordants dans l'épisode. Tu es sans nul doute la plus ravissante créature de Saponce, la plus adorable de la Terre, mais moi, un étranger de passage, je ne puis guère être le jeune homme le plus beau de la ville.

Elle sourit légèrement.

— Tu n'es pas laid.

— Outre la condition de ma personne, il y a le fait que je suis un étranger, et par conséquent peu de perte pour la ville de Saponce.

— Cet aspect a certainement été considéré.

Guyal contempla l'horizon.

— Alors évitons le Musée de l'Homme, circonvenons ce sort inconnu et fuyons par les montagnes, jusque dans le sud, en Ascolais. Jamais la soif de connaissances ne me jettera vers une destruction aussi prévisible.

Elle secoua la tête.

— Crois-tu que nous gagnerions à cette ruse ? Les yeux de cent guerriers nous suivent, jusqu'à ce que nous franchissions le portail du Musée ; si nous tentions de nous écarter de notre devoir, nous serions liés à des pieux, dépouillés lentement de notre peau, et placés enfin dans un sac avec mille scorpions. Tel est le châtiment traditionnel ; douze fois dans l'histoire il a été infligé.

Guyal rejeta les épaules en arrière et dit nerveusement :

— Ma foi... Ce Musée de l'Homme est mon but depuis de nombreuses années. Pour cela j'ai quitté Sfere, et maintenant j'aimerais voir le Conservateur et satisfaire mon obsession de culture, combler le vide de mon esprit.

— Tu as une grande chance, dit Shierl, car le destin t'offre ce que ton cœur désire.

Guyal ne trouva rien à répondre et pendant un moment ils marchèrent en silence. Puis il parla :

— Shierl...

— Oui, Guyal de Sfere ?

— Vont-ils nous séparer ?

— Je ne sais pas.

— Shierl...

— Oui ?

— Si nous nous étions connus sous une plus heureuse étoile...

Shierl attendit la suite. Il la regarda.

— Tu ne dis rien.

— Mais tu n'as rien demandé !

Guyal se détourna et contempla le Musée de l'Homme. Elle lui effleura le bras.

— Guyal, j'ai grand-peur.

Il baissa les yeux et regarda la terre à ses pieds ; une flamme vive s'épanouit dans son cerveau.

— Vois-tu la trace sous le lichen ?

— Oui. Eh bien ?

— Est-ce une piste ?

— C'est un chemin tracé par le passage de pas nombreux, répondit-elle en hésitant. Ainsi donc... c'est une piste.

Guyal réprima sa jubilation.

— Voici la sécurité, si je ne me laisse jamais écarter du chemin. Mais toi... ah ! Je dois te garder, tu devras toujours rester à mon côté, tu devras te tenir dans le charme qui me protège ; peut-être alors aurons-nous la vie sauve.

— Ne nous faisons pas d'illusions, Guyal de Sfere, dit-elle tristement.

Mais, comme ils avançaient, la piste devint plus visible, et Guyal retrouva son optimisme. Cependant, les ruines du Musée

de l'Homme grandissaient, et bientôt elles occupèrent tout le champ de leur vision.

S'il avait jadis existé là la somme de toutes connaissances, il n'en restait guère de traces. Il y avait une grande esplanade dallée de blanc ; la pierre était crayeuse, fissurée, envahie d'herbes folles. Autour de cette surface se dressait une rangée de monolithes érodés et grêlés, tronqués à diverses hauteurs. Ces piliers avaient autrefois soutenu un vaste toit ; de ce toit, rien ne restait et les murs n'étaient plus que rêves du passé.

Ainsi il y avait ce sol plat bordé de colonnes brisées, exposé à tous les vents du temps et à l'éclat du froid soleil rouge. Les pluies avaient emporté le marbre, la poussière des montagnes s'était déposée et avait été balayée, était revenue et avait été emportée, et ceux qui avaient construit le Musée valaient moins que ces grains de poussière tant ils étaient loin et oubliés.

— Pense, dit Guyal, pense à l'immensité des connaissances rassemblées jadis ici et qui ne font plus qu'un avec la terre, aujourd'hui... à moins, bien entendu, que le Conservateur ait été sauvé et préservé.

Shierl regardait peureusement autour d'elle.

— Je pense plutôt au portail, et à ce qui nous attend... Guyal, souffla-t-elle, j'ai peur, j'ai grand-peur... Et s'ils nous déchirent ? Si la torture et la mort nous attendent ? J'éprouve une terreur indicible, le choc de l'horreur...

La gorge de Guyal était serrée aussi. Il redressa tout de même la tête d'un air de défi.

— Tant que je respirerai et conserverai la force de mon bras pour me battre, nul ne nous fera de mal !

— Guyal, Guyal, Guyal de Sfere, gémit Shierl, pourquoi m'as-tu choisie ?

— Parce que mon œil a été attiré vers toi comme l'abeille par la jacinthe, parce que tu étais la plus ravissante et que je croyais que rien d'autre que du bien ne t'était réservé.

Shierl, dans un soupir frémissant, murmura :

— Je dois être courageuse ; après tout, si ce n'était moi ce serait une autre jeune fille tout aussi effrayée... Et voici le portail.

Guyal aspira profondément, baissa la tête et avança.

— Allons, et nous saurons...

Le portail s'ouvrait dans un des monolithes ; c'était une porte de métal noir. Guyal suivit la piste jusqu'à la porte et frappa résolument du poing le petit gong de bronze accroché sur le côté.

La porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds, et une bouffée d'air froid sentant les souterrains les frappa au visage. Dans l'espace ténébreux, leurs yeux ne purent rien découvrir.

— Holà, à l'intérieur ! cria Guyal.

Une voix douce, pleine de légers sanglots et de frémissements, comme si elle venait de pleurer, répondit :

— Venez, entrez. Vous êtes désirés et attendus.

Guyal avança la tête et s'efforça de voir.

— Donne-nous de la lumière, que nous ne nous écartions pas de la piste et ne risquions pas le malheur.

La voix haletante chevrotta :

— La lumière est inutile ; partout où vous mettrez les pieds, il y aura votre piste, par un arrangement convenu avec le Faiseur de Pistes.

— Non, déclara Guyal, nous voulons voir le visage de notre hôte. Nous venons à son invitation ; le minimum qu'il puisse offrir est de la lumière ; il doit donc y avoir de la lumière avant que nous mettions le pied dans ce cachot. Sache que nous venons pour rechercher le savoir, nous sommes des visiteurs qu'il convient d'honorer.

— Ah, le savoir, le savoir, reprit le souffle triste. Il sera tien, dans toute sa plénitude, le savoir de bien d'étranges affaires ; ah oui, tu nageras dans une marée de savoir...

Guyal interrompit la voix lugubre :

— Es-tu le Conservateur ? J'ai parcouru des centaines de lieues pour parler au Conservateur et lui poser mes questions. Es-tu celui-là ?

— En aucune façon. Je honnis le nom du Conservateur comme le traître non essentiel qu'il est.

— Qui donc es-tu, alors ?

— Je ne suis personne, rien. Je suis une abstraction, une émotion, le suintement de la terreur, la sueur de l'horreur, le frémissement de l'air quand un cri s'est dissipé.

— Tu parles avec la voix de l'homme.

— Pourquoi pas ? Les choses que je dis reposent dans le centre le plus cher et le plus enclos du cerveau humain.

— Tu ne rends pas ton invitation aussi séduisante qu'on pourrait l'espérer, observa Guyal.

— Peu importe, peu importe ; tu dois entrer, dans le noir et sur l'instant, car mon seigneur, qui est moi-même, se fait tiède et langoureux.

— S'il y a de la lumière, nous entrerons.

— Pas de lumière, jamais on ne verra d'insolent éclat dans le Musée.

— Dans ce cas, déclara Guyal en tirant de sa ceinture sa Dague Scintillante, je vais innover et me livrer à une réforme indispensable. Car vois, voici de la lumière !

Du pommeau jaillit un puissant rayon lumineux ; le fantôme immense devant eux poussa un cri horrible et tomba en rubans scintillants de paillettes pulvérisées. Quelques particules de poussière s'enveloppèrent ; il avait disparu.

Shierl, qui était restée figée, comme hypnotisée, laissa échapper un petit cri chaleureux et se blottit contre Guyal.

— Comment peux-tu être aussi audacieux ?

Guyal répondit, mi-rieur mi-tremblant :

— À la vérité, je n'en sais rien... Peut-être ne puis-je croire que les Normes me conduisent ici depuis la plaisante Sfere, par les forêts et les montagnes, dans les solitudes du nord, simplement pour jouer le rôle d'une malheureuse victime. Refusant de croire à un destin aussi peu convaincant, je suis audacieux.

Il balança la dague de droite et de gauche, et ils virent qu'ils étaient sur le seuil d'un donjon taillé dans le roc. Dans le fond béait un puits noir. Avançant rapidement, Guyal s'agenouilla sur le bord et tendit l'oreille.

Il n'entendit pas le moindre son. Shierl, derrière lui, ouvrait des yeux aussi immenses et noirs que cette fosse, et en se retournant Guyal eut soudain l'impression irrationnelle d'un esprit des temps anciens, une créature petite et délicate, lourde du poids de ses charmes, pâle, douce, intacte.

Il se pencha, sa dague étincelante à la main, et vit un escalier plongeant dans les ténèbres ; sa lumière y traçait des ombres si déroutantes qu'il cligna des yeux et recula.

— De quoi as-tu peur ? demanda Shierl.

Guyal se releva et se tourna vers elle.

— Nous sommes provisoirement seuls ici dans le Musée de l'Homme et nous sommes poussés en avant par diverses forces ; toi par la volonté de ton peuple ; moi par ce qui m'aiguillonne depuis mon premier souffle... Si nous restons ici, nous serons de nouveau disposés en harmonie avec le schéma hostile. Si nous allons hardiment de l'avant, il se peut que nous nous trouvions dans une position stratégique avantageuse. Je propose que nous avancions résolument avec courage, que nous descendions ces marches et que nous cherchions le Conservateur.

— Mais existe-t-il ?

— Le fantôme a parlé de lui avec véhémence.

— Allons, murmura Shierl. Je suis résignée.

— Nous partons dans un état d'esprit d'aventure, d'agressivité et de zèle, déclara gravement Guyal. Ainsi s'évanouit la peur et les fantômes deviennent des créatures de songe ; ainsi notre élan vainc la terreur souterraine.

— Allons, répéta-t-elle.

Ils s'engagèrent dans l'escalier en zigzag.

À droite, à gauche, à droite, à gauche, des volées de marches sur divers angles, des étages de diverses hauteurs, des marches de largeur variable, si bien que chacune nécessitait la concentration. À droite, à gauche, en bas, en bas, toujours plus bas et les ombres dansaient et sautaient follement sur les parois.

L'escalier se termina, ils se trouvèrent dans une salle semblable au vestibule d'entrée. Devant eux, un autre portail noir, poli par l'usage ; aux murs, de chaque côté, des plaques de bronze étaient encastrées, portant des caractères inconnus.

Guyal poussa la porte, luttant contre une légère pression d'air froid qui, filtrant par l'entrebattement, siffla autour d'eux mais cessa de souffler quand Guyal eut ouvert en grand.

— Ecoute.

C'était un son lointain, un claquement intermittent, assez funeste pour hérir les cheveux sur la nuque de Guyal. Il sentit la main moite de Shierl saisir la sienne.

Réduisant l'éclat de la dague à celui d'une veilleuse, Guyal franchit la porte, suivi par Shierl. Le bruit sinistre se faisait toujours entendre au loin et à l'écho ils comprirent qu'ils étaient dans une vaste salle.

Guyal braqua sa lumière sur le sol ; il était fait d'une substance noire élastique. Sur le mur : de la pierre polie. Il dirigea le mince faisceau dans la direction opposée au son, et à quelques pas ils virent une lourde armoire noire, constellée de clous de cuivre et surmontée d'un plateau de verre sur lequel brillait un ensemble complexe d'instruments de métal.

L'usage de l'armoire noire n'étant pas évident, ils suivirent le mur et bientôt d'autres armoires semblables apparurent, lourdes et ternes, à intervalles réguliers. À mesure qu'ils marchaient, le claquement s'éloignait ; ils arrivèrent ainsi à un coude, en angle droit et, tournant le coin, ils eurent l'impression de se rapprocher du bruit. Les armoires noires défilaient ; lentement, crispés et tendus, les deux jeunes gens avançaient en clignant des yeux dans la pénombre.

Le mur tourna encore, et là il y avait une porte.

Guyal hésita. Suivre la nouvelle direction du mur, ce serait se rapprocher de la source du son. Valait-il mieux découvrir rapidement le pire, ou bien effectuer une reconnaissance ?

Il posa la question à Shierl, qui fit un geste d'indifférence.

— C'est la même chose ; tôt ou tard les fantômes tomberont sur nous et nous serons perdus.

— Pas tant que je possède la lumière pour les réduire en poussière, assura Guyal. Maintenant je veux trouver le Conservateur, et peut-être est-il derrière cette porte. Nous allons le savoir.

Il appuya son épaule contre le battant, qui céda et laissa filtrer un rai de lumière dorée. Guyal regarda par l'entrebaïlement. Il soupira, d'un soupir étonné.

Il poussa encore la porte ; Shierl se cramponna à son bras.

— C'est le Musée, annonça Guyal d'une voix extasiée. Ici il n'y a pas de danger... Celui qui vit dans un lieu d'une telle beauté ne peut être que bénéfique...

Et il ouvrit la porte en grand.

La lumière venait d'une source invisible, de l'air même, comme si elle suintait d'atomes discrets ; chaque souffle était lumineux, la salle emplie d'un éclat vivifiant. Un immense tapis recouvrailt le sol, tissé d'or, de brun, de bronze, de deux tons de vert, d'un rouge fuchsia et d'un bleu léger. De splendides œuvres façonnées de main d'homme ornaient les murs, un somptueux alignement de panneaux de bois précieux gravés, sculptés, émaillés ; des scènes des temps anciens peintes sur des étoffes ; des formules de couleurs, destinées à évoquer l'émotion plutôt que la réalité. D'un côté étaient accrochées des plaques de bois incrustées de grès, de malachite et de jade en motifs rectangulaires, variés et subtils, avec de petits éclats de cinabre, de rhodocrosite et de corail pour apporter de la chaleur. À côté, une section était consacrée à des disques d'un vert lumineux, scintillants et fluorescents de parcelles bleues et de points mouvants écarlates et noirs. Là étaient représentées trois cents fleurs merveilleuses, boutons d'un âge oublié, disparus de la Terre agonisante ; il y en avait autant que de constellations, aux formes stylisées mais chacune d'une distinction subtile. Tout cela et une multitude d'autres créations sélectionnées parmi les meilleurs exemples de la ferveur humaine.

La porte se referma derrière eux ; ouvrant de grands yeux, le cœur battant, les deux jeunes gens des dernières heures de la Terre avancèrent dans la salle.

— Le Conservateur ne doit pas être loin, chuchota Guyal. On sent ici dans cette galerie des soins constants et de grands efforts.

— Regarde.

En face d'eux il y avait deux portes, donnant l'impression d'avoir beaucoup servi. Guyal traversa rapidement la salle mais il fut incapable de découvrir le moyen d'ouvrir la porte, car elle n'avait ni loquet, ni clef, ni poignée, ni bouton, rien. Il frappa et attendit ; aucun son ne répondit. Shierl le tira par le bras.

— Ce sont des lieux privés. Il vaut mieux ne pas nous aventurer sans discréction.

Guyal se détourna, et ils continuèrent leur visite. Ils passèrent devant l'expression réaliste des plus beaux rêves de l'homme, jusqu'à ce que cette concentration de tant de flamme, d'esprit, de créativité les plonge dans une admiration respectueuse.

— Quels grands esprits gisent dans la poussière, murmura Guyal à voix basse. Quelles âmes splendides ont disparu dans les ères enfuies ; quelles merveilleuses créatures sont perdues dans la nuit immémoriale du temps... Jamais plus il n'y en aura de semblables ; aujourd'hui, en ses derniers moments fugaces, l'humanité pourrit comme un fruit blet. Plutôt que de maîtriser et de conquérir notre monde, notre principal souci est la tricherie par la sorcellerie.

— Mais toi, Guyal... Tu es différent. Tu n'es pas ainsi...

— Je veux savoir ! Pendant toute ma jeunesse, ce désir m'a poussé, et j'ai voyagé loin, depuis le vieux manoir de Sfere, pour apprendre du Conservateur... Je ne suis pas satisfait des accomplissements insensés des magiciens, qui se contentent de connaître des formules par cœur.

Shierl le contempla avec une expression extasiée, et l'âme de Guyal palpita d'amour. Elle le sentit frémir et murmura hardiment :

— Guyal de Sfere, je suis à toi, je brûle pour toi...

— Quand nous aurons gagné la paix, alors notre monde sera celui de la joie...

La salle s'élargit. Et maintenant ils entendaient de nouveau le claquement qu'ils avaient perçu dans le corridor, plus fort, plus évocateur de désagréments. Il semblait s'insinuer dans la galerie par une porte en plein centre, en face.

Guyal s'en approcha prudemment, Shierl sur ses talons, et ils jetèrent un coup d'œil dans la salle suivante.

Un visage immense les regardait, du mur, une figure plus haute que Guyal, aussi haute que Guyal debout les ras levés. Le menton reposait sur le sol, le haut du crâne reculait sous le plafond.

Guyal fut saisi, surpris. Dans cette exposition d'œuvres admirables, le visage grotesque choquait, détonait. L'expression était vile, les traits horribles, d'une obscénité stupide, écœurante. La peau luisait comme du métal poli, les yeux ternes étaient fixes sous les plis de peau verdâtre. Le nez était une petite bosse, la bouche une affreuse blessure boursouflée.

Indécis, étonné, Guyal se tourne vers Shierl.

— Ne te semble-t-il pas que c'est une œuvre bien étrange, pour être ainsi honorée dans le Musée de l'Homme ?

Shierl regardait fixement, les yeux immenses et terrifiés. Sa bouche s'ouvrit, frémît, un peu de salive brilla sur son menton. D'un geste saccadé, les mains tremblantes, elle serra le bras de Guyal et recula en chancelant dans la galerie.

— Guyal, cria-t-elle. Guyal, viens ! Viens vite. Ne reste pas là !

— Que dis-tu ?

— Cette horrible chose, là...

— Ce n'est que l'œuvre sans goût d'un artiste malade des temps passés.

— C'est vivant !

— Quoi ?

— C'est vivant, bredouilla-t-elle. Ça m'a regardé, et puis les yeux se sont tournés vers toi. Et cela a bougé... et puis je t'ai entraîné...

Guyal se dégagea ; incrédule, il se retourna pour regarder par la porte.

— Aaaah, fit-il.

La figure avait changé. La torpeur s'était évaporée, l'œil n'était plus fixe ni vitreux. La bouche se tordait un sifflement de gaz s'en échappa. La bouche s'ouvrit, une grande langue grise en sortit. Et de cette langue jaillit une vrille visqueuse, terminée par une main avide qui tenta de saisir la cheville de Guyal. Il fit un bond de côté ; la main le manqua, la vrille s'enroula.

Guyal, terrifié, les entrailles glacées par une peur horrible, recula d'un bond dans la galerie. La main s'empara de Shierl, lui saisit la cheville. Les yeux luisaient ; et de la langue charnue une autre excroissance surgit, un nouveau membre... Shierl trébucha, tomba sans connaissance, les yeux fixes, de la mousse

aux lèvres. Guyal, hurlant d'une voix qu'il ne pouvait entendre, glapissant comme un dément, se précipita la dague au poing. Il trancha le poignet gris, mais la lame rebondit comme si l'acier lui-même était horrifié. Réprimant sa nausée, Guyal saisit la vrille et, d'un puissant effort, la brisa sur son genou.

Au mur, la figure grimaça de douleur, le tentacule recula. Guyal traîna Shierl dans la galerie, la souleva, la porta à l'abri.

Le seuil franchi, Guyal se retourna, les yeux brûlant de haine et de terreur. La bouche s'était refermée, pincée par le dépit et le désir frustré. Et soudain, le jeune homme vit une chose étrange ; d'une narine noire montait un lambeau de blanc qui se tordit, tournoya, forma une haute chose en longue robe blanche, une chose à la figure crispée avec des yeux comme des trous dans une tête de mort. Gémissant et piaulant de dégoût pour la lumière, le fantôme avança vers la galerie avec de petites pauses et de curieuses hésitations.

Guyal ne bougea pas. La terreur avait excédé ses pouvoirs ; la peur ne signifiait plus rien. Le cerveau ne pouvait réagir qu'au maximum de son intensité ; comment cette chose pourrait-elle lui faire du mal à présent ? Il l'écraserait de ses mains, il la pilerait en poussière.

— Halte, halte, halte ! cria une nouvelle voix. Mes charmes et sortilèges, un triste jour pour Thorsingol... Arrière, fantôme, retourne à ton orifice, arrière, arrière, te dis-je ! Va, sinon je libère les actiniques ; toute intrusion est interdite, par le commandement suprême du Lycurgat, oui le Lycurgat de Thorsingol ! Arrière, donc !

Le fantôme vacilla, s'arrêta, contempla avec une lugubre passivité le vieil homme claudicant qui venait d'apparaître dans la galerie.

Et le fantôme recula vers la figure ricanante, se laissa aspirer par la narine.

La figure gronda derrière ses lèvres, puis ouvrit sa grande bouche grise et vomit une langue de feu blanc, semblable à de la flamme mais qui n'en était pas. Cela s'étala, enveloppa le vieillard qui ne bougea pas d'un pouce. D'une tige de métal accrochée au-dessus de la porte jaillit un disque tournoyant

d'étincelles dorées. Il coupa et désintégra la substance blanche, la repoussa dans la bouche béante d'où sortait à présent une barre noire. Cette barre s'insinua dans le disque et absorba les étincelles. Un silence mortel tomba.

Puis le vieil homme s'écria :

— Ah, esprit mauvais, tu cherches à interrompre mon mandat. Mais non, il n'y a aucune validité dans ton dessein ; mon habile bâton tient en échec ta sorcellerie anormale ; tu n'es rien ; pourquoi ne renonces-tu pas, pourquoi ne te retires-tu pas à Jeldred ?

Derrière les lèvres, le grondement persistait. La bouche s'ouvrit de nouveau, révélant une visqueuse caverne grise. Les yeux fulgurèrent d'une monstrueuse émotion. La bouche hurla, projetant une onde rugissante de violence, un son pénétrant comme un clou dans le cerveau.

Le bâton projeta une brume d'argent. Le son s'enroula et se centralisa, aspiré par le brouillard métallique, fut capturé et consumé ; on n'entendit plus rien. Le brouillard se mit en boule, s'étira en flèche, plongea comme l'éclair dans le nez, s'enfonça dans la pulpe. Un bruit sourd, une explosion ; la figure se convulsa de douleur, le nez n'était plus qu'un éclatement d'humeur grise. Les filaments ondulèrent comme les membres d'une étoile de mer, se rassemblèrent et maintenant le nez était pointu comme un cône.

— Te voilà bien chicaneur aujourd'hui, mon démoniaque visiteur. Que voilà un trait détestable ! Tu veux détourner ce pauvre vieux Kerlin de ses travaux ? Tu es ingénieux et négligent. Alors ! Bâton ! ordonna-t-il à la tige de métal, as-tu goûté ce son ? Crache donc une pénitence adéquate, écrase l'odieuse face de ton infaillible réplique.

Un bruit sec, un noir fléau, un fouet claqua brutalement la figure. Une boursouflure luisante apparut. La figure soupira, et les yeux se révulsèrent dans les replis de peau verte.

Kerlin le Conservateur éclata d'un rire aigu, sur une seule note. Il se tut brusquement, et le rire se dissipa comme s'il n'avait jamais existé. Le vieillard se tourna vers Guyal et Shierl, serrés l'un contre l'autre sur le seuil.

— Eh bien, eh bien ? Vous avez outrepassé le gong ; les heures d'étude sont finies depuis longtemps. Pourquoi vous attardez-vous ? Le Musée n'est pas un lieu de plaisir, je vous avertis. Alors partez, retournez à Thorsingol ; soyez plus prompts la prochaine fois, vous troublez l'ordre établi...

Il s'interrompit et jeta un coup d'œil irrité derrière lui.

— La journée a été mauvaise ; le Garde-clefs Nocturne a un retard inexcusable... Voilà sûrement une heure que j'attends ce paresseux ; le Lycurgat en sera informé. Je devrais être chez moi près de ma couche et de mon âtre ; on abuse du vieux Kerlin, en le retenant ainsi par le retard intolérable du gardien de nuit... Et puis vous deux, qui traînez encore. Allons, partez, partez, dehors dans le crépuscule !

Et il s'avança en faisant des mains et des gestes pour chasser les jeunes gens.

— Monseigneur Conservateur, dit Guyal, je dois te parler.

Le vieillard s'immobilisa, cligna des yeux.

— Hein ? Quoi ? À la fin d'une longue journée de travail ? Non, non, je te rappelle à l'ordre, tu dois obéir aux règlements. Viens à mon amphithéâtre demain matin au quatrième circuit ; alors nous t'entendrons. Et maintenant va, allez.

Guyal hésita, pris de court. Shierl tomba à genoux.

— Messire Conservateur, nous te supplions de nous aider ; nous n'avons nulle part où aller.

Kerlin le Conservateur la regarda avec surprise.

— Nulle part où aller ? Quelle sottise est-ce là ? Rentre chez toi, ou au Pubescentarium, ou au temple, ou à l'Auberge Extérieure. Quoi ! Les logements ne manquent pas à Thorsingol. Le Musée n'est pas une hostellerie !

— Messire ! s'écria désespérément Guyal. Veux-tu m'entendre ? Nous sommes pressés par le besoin.

— Bon, bon, parle.

— Un maléfice a ensorcelé ton cerveau. Veux-tu le croire ?

— Ah vraiment ? grommela le Conservateur.

— Il n'y a pas de Thorsingol. Il n'y a plus rien que de sombres solitudes. Ta ville a disparu depuis des âges.

Le Conservateur sourit avec bienveillance.

— Ah, que c'est triste !... Une bien triste affaire. Ainsi en est-il de ces jeunes esprits, dit-il en secouant la tête. Le frénétique appétit de vivre dérange le cerveau. Allons, mon devoir est clair. Carcasse fatiguée, tu devras attendre ton repos bien mérité. Lassitude, arrière ; le devoir et la simple humanité exigent ; il y a là une folie à soigner et guérir. Et d'ailleurs, le Garde-clefs Nocturne n'est pas là pour me relever... Venez.

Guyal et Shierl le suivirent en hésitant. Il ouvrit une porte et la franchit tout en bougonnant ; les jeunes gens entrèrent à sa suite.

La pièce était cubique, le sol couvert d'une terne substance noire, les murs tapissés de myriades de boutons dorés. Une espèce de trône occupait le centre à côté d'un haut lutrin couvert de manettes et de cadrans goudronnés.

— C'est le propre trône de Savoir du Conservateur, expliqua Kerlin. Ainsi, une fois réglé, il imposera le Schéma de la Clarté Hynomeneurale. Donc, marmonna-t-il en manipulant les boutons, j'exige l'arrangement sometsyndical correct... et maintenant, si tu veux te préparer, je vais corriger ton hallucination. Cela dépasse mes devoirs, mais je suis humain et il ne sera pas dit que je refuse de secourir mon prochain.

— Messire Conservateur, demanda anxieusement Guyal, ce trône de Clarté, que va-t-il me faire ?

— Les fibres de ton cerveau sont tordues, éraillées, emmêlées et entrent ainsi en contact avec des régions inintentionnelles. Grâce à l'art merveilleux de nos modernes cérébrologues, ce casque qui surmonte le trône recomposera tes synapses avec les instructions correctes de la bibliothèque – celles de la normale, comprends-tu ? – et réparera ainsi l'écheveau, te rendra de nouveau sain d'esprit.

— Une fois que je serai assis dans le fauteuil, insista Guyal, que feras-tu ?

— Je refermerai simplement ce circuit, j'actionnerai ce levier, repousserai cette manette, et tu seras étourdi. Trente secondes plus tard, cette ampoule brillera, annonçant la réussite et la fin du traitement. Puis j'inverserai la manipulation et tu t'éveilleras, ta raison recouvrée.

Guyal regarda Shierl.

— As-tu entendu et compris ?

— Oui, Guyal, répondit-elle peureusement.

— N'oublie pas, souffla-t-il (Puis au Conservateur :) Admirable. Mais comment dois-je m'asseoir ?

— Tu te détends tout simplement sur le siège. Ensuite je tirerai le casque un peu en avant, pour abriter tes yeux qui ne doivent pas être distraits.

Guyal se pencha, regarda attentivement sous le casque.

— Je ne comprends pas très bien.

Le Conservateur l'écarta d'un geste impatient.

— C'est pourtant bien facile. Ainsi...

Il s'assit sur le trône.

— Et comment le casque sera-t-il appliqué ?

— De cette façon.

Kerlin saisit une poignée et tira l'appareil devant sa figure.

— Vite ! dit Guyal à Shierl.

Elle bondit sur le lutrin ; Kerlin le Conservateur tenta de se libérer du casque mais Guyal le maintint. Shierl manœuvra le levier, la manette ; le Conservateur poussa un soupir et s'affaissa.

Shierl regardait Guyal, ses yeux sombres immenses et limpides comme les eaux de l'Almeride du Sud.

— Est-ce qu'il est... mort ?

— J'espère bien que non.

Ils contemplèrent le corps décharné avec inquiétude. Des secondes s'égrenèrent. Un grand claquement résonna dans le lointain, un grincement, un rugissement d'exultation, des cris de triomphe déments.

Guyal courut à la porte. Dansant, vacillant, glissant dans la galerie apparaissait une multitude de fantômes ; par l'autre porte ouverte, Guyal apercevait l'énorme figure. Elle quittait le mur, avançait dans la pièce. D'immenses oreilles apparurent, un tronçon de cou de taureau couvert de pustules violettes. Le mur se fendit, s'effrita, s'écroula. Une grande main en jaillit, un avant-bras...

Shierl hurla. Guyal, pâle et tremblant, claqua la porte au nez du premier fantôme. Il s'insinua entre le chambranle et le battant, lentement, lambeau par lambeau.

Guyal se précipita vers le lutrin. L'ampoule ne brillait pas. Ses mains volèrent sur les manettes.

— Seule la conscience de Kerlin contrôle la magie du bâton, haleta-t-il. Cela au moins est évident...

Il regardait l'ampoule, avec une impatience douloureuse.

— Brille, ampoule, brille...

À la porte, le fantôme suintait et se déployait.

— Brille, ampoule, brille...

L'ampoule brilla. Poussant un cri, Guyal ramena les manettes au point neutre, souleva le casque.

Kerlin le Conservateur le regarda fixement.

Derrière, le fantôme se reformait, haute chose blanche en longue robe, et les orbites vides et sombres semblaient des orifices de non-imagination.

Kerlin le Conservateur regardait fixement.

Le fantôme ondula sous sa robe. Une main ressemblant à une patte d'oiseau apparut, tenant une poignée de matière terne. Le fantôme la jeta sur le sol ; elle explosa en une bouffée de poussière noire. Les particules de poussière se dilatèrent, devinrent une myriade d'insectes grouillants. D'un commun accord ils se ruèrent sur le sol, se répandirent en enflant et devinrent de petites créatures à tête de singe.

Kerlin le Conservateur s'anima.

— Bâton, dit-il.

Il leva la main. Elle tenait son bâton. Le bâton cracha une goutte orangée, de la poussière écarlate. Elle retomba sur la horde grouillante, et chaque particule devint un scorpion rouge. Il s'ensuivit une bataille féroce, ponctuée de petits cris aigus et de grattements fébriles.

Les choses à tête de singe furent tuées, vaincues. Le fantôme soupira, fit un nouveau geste de sa main griffue. Mais le bâton projeta un rayon de la lumière la plus pure, et le spectre se désintégra et s'évapora.

— Kerlin ! cria Guyal. Le démon pénètre dans la galerie !

Kerlin alla ouvrir la porte et s'avança.

— Bâton, dit-il, accomplis ton ultime dessein.

— Non, Kerlin, protesta le démon, retiens ta magie ; je te croyais étourdi. Je me retire maintenant.

En frémissant et en grondant, il recula et bientôt seule sa face fut visible par le trou.

— Bâton, ordonna Kerlin, monte la garde.

Le bâton disparut de sa main. Le Conservateur se tourna vers Guyal et Shierl.

— Il y a beaucoup de choses à dire car à présent je meurs. Je meurs, et le Musée sera abandonné. Alors parlons vite, vite, vite...

À petits pas chancelants, Kerlin s'avança vers un portail qui s'ouvrit à son approche. Guyal et Shierl, s'interrogeant sur les caprices de Kerlin, hésitèrent à le suivre.

— Venez, venez, leur dit-il impatiemment. Mes forces déclinent, je me meurs. Vous aurez causé ma mort.

Lentement, Guyal avança, Shierl derrière lui. Il ne savait comment répondre à l'accusation ; les mots ne lui semblaient pas convaincants. Kerlin les considéra, avec un léger sourire.

— Abandonnez vos craintes et hâtez-vous ; ce qui est nécessaire devra être accompli dans le peu de temps qui nous reste et c'est une tâche semblable à la copie des Tomes de Kae avec une seule goutte d'encre ; je m'éteins, mon pouls se ralentit, ma vue vacille...

Il agita une main désespérée puis, se retournant, il conduisit les jeunes gens dans une chambre intérieure où il se laissa tomber dans un grand fauteuil. Jetant des coups d'œil inquiets vers la porte, Guyal et Shierl s'assirent sur une banquette capitonnée.

— Vous craignez les phantasmes blancs, ironisa Kerlin d'une voix affaiblie. Ils sont retenus prisonniers dans la galerie par le bâton, qui réprime tous leurs efforts. Si je perds la raison, ou si je meurs, alors seulement le bâton cessera de fonctionner. Vous devez savoir, ajouta-t-il en reprenant un peu de forces, que les énergies et la dynamite ne viennent pas de mon cerveau mais du potentium central du Musée, qui est perpétuel ; je ne fais que diriger la tige et lui donner des ordres.

— Mais ce démon... Qui est-ce, ou quoi ? Pourquoi vient-il regarder à travers les murs ?

La figure de Kerlin s'assombrit.

— C'est Blikdak, Divinité Souveraine du monde démoniaque de Jelfred. Il a percé le trou dans l'intention d'absorber dans son esprit le savoir du Musée, mais je l'en ai empêché ; alors il attend dans le trou, jusqu'à ce que je meure. À ce moment, il se gorgera d'érudition au grand désavantage des hommes.

— Pourquoi ce démon ne peut-il être exorcisé et le trou bouché ?

Kerlin le Conservateur secoua la tête.

— Les feux et les pouvoirs furieux que je contrôle sont impuissants dans l'air du monde démoniaque, où la substance et la forme sont d'une entité différente. Tel que vous le voyez, il a apporté son environnement avec lui ; jusque-là, il est en sécurité. Quand il s'aventure plus loin dans le Musée, le pouvoir de la Terre dissout celui de Jelfred, alors que je puis l'inonder de la ferveur prismatique du potentium... Mais il suffit, assez parlé de Blikdak pour le moment ; dites-moi, qui êtes-vous, pourquoi vous êtes-vous aventurés ici, et quelles sont les nouvelles de Thorsingol ?

Guyal répondit d'une voix entrecoupée :

— Thorsingol a disparu des mémoires. Il n'y a rien là-haut qu'une toundra aride et l'ancienne ville des Saponides. Je suis du pays du sud ; j'ai parcouru bien des lieues afin de te parler et d'emplir mon esprit de connaissances. Cette jeune fille est Shierl, des Saponides, victime d'une antique coutume qui envoie la beauté au Musée à la requête des fantômes de Blikdak.

— Ah, souffla Kerlin, ai-je donc été si aveugle ? Je me rappelle ces formes juvéniles que Blikdak utilisait pour distraire son ennui... Elles volettent dans mon souvenir comme des mouches de mai contre une vitre... Je les écartais, les prenant pour des créatures de ma propre conception, postulées par ma propre imagination...

— Mais pourquoi ? s'exclama Shierl. À quoi peuvent donc lui servir des créatures humaines ?

— Jeune fille, tu es toute de charme et de fraîcheur ; les monstrueux appétits du seigneur-démon Blikdak dépassent ton entendement. Ces jeunes gens des deux sexes sont ses jouets, sur lesquels il pratique diverses jonctions, accouplements, coïts, perversions, sadisme, nausées, cabrioles et finalement la lutte à

mort. Alors il envoie un fantôme pour réclamer encore de la jeunesse et de la beauté.

— C'est donc ce qui aurait été mon...

— Je ne sais pas, interrompit Guyal, dérouté. De tels actes, à ce que je comprends, sont les dérangements caractéristiques de l'humanité. Ils sont anthropoïdes par la nature même des glandes, viscères et organes de fonctionnement. Puisque Blikdak est un démon...

— Examine-le, expliqua Kerlin. Ses traits, son appareil. Il est certes anthropoïde, et telle est son origine, comme celle de tous les démons, esprits et créatures ailées aux yeux de braise qui infestent la Terre à l'agonie, Blikdak, comme les autres, vient de l'esprit de l'homme. La suante condensation, la puanteur et l'horreur, les humeurs cloacales, l'extase brutale, les viols et la sodomie, les caprices scatophiles, les innombrables lubricités qui imprègnent l'humanité forment une vaste tumeur ; ainsi Blikdak a pris naissance, ainsi assouvit-il ses désirs. Mais assez parlé de Blikdak. Je meurs, je meurs !

Il s'affaissa dans son fauteuil, la poitrine haletante.

— Regardez-moi ! Mes yeux vacillent et se voilent. Ma respiration est légère comme celle de l'oiseau, mes os ont autant de vigueur qu'une vigne morte. J'ai vécu au-delà du savoir ; dans ma folie, je n'ai pas vu passer le temps. Quand il n'y a pas de savoir, il n'y a pas de conséquences somatiques. Maintenant je me rappelle les années et les siècles, les millénaires, les ères... ce sont comme de brefs coups d'œil à travers un volet. Ainsi, en guérissant ma folie, vous m'avez tué.

Shierl cligna des yeux et recula. Guyal demanda :

— Mais quand vous mourrez, que se passera-t-il ? Blikdak... Le Musée de l'Homme ne contient-il pas le savoir des exorcismes nécessaires pour dissoudre ce démon ? Il est manifestement notre premier antagoniste, notre danger immédiat.

— Blikdak doit être annihilé ! dit Kerlin. Alors je pourrai mourir en paix ; alors vous devrez veiller sur le Musée... Un antique principe spécifie que, afin de détruire une substance, on doit déterminer la nature de ladite substance. Bref, avant de

pouvoir détruire Blikdak, nous devons découvrir sa nature élémentaire.

Les yeux vitreux se posèrent sur Guyal.

— Ton discours ne souffre aucune discussion, reconnut le jeune homme, mais comment accomplir cela ? Blikdak ne permettra jamais une telle étude.

— Non, il faut trouver un subterfuge, une instrumentation...

— Les fantômes font partie de l'essence de Blikdak ?

— Assurément.

— Les fantômes peuvent-ils être maintenus et détenus ?

— Certes ; dans une boîte de lumière, que je puis créer par la pensée. Oui, il nous faut un fantôme, dit Kerlin, et il releva la tête. Bâton ! Un fantôme ! laisse passer un fantôme !

Ils attendirent ; Kerlin leva une main. On gratta faiblement à la porte et un gémississement se fit entendre :

— Ouvrez, dit une voix pleine de sanglots et de frémissements. Ouvrez et laissez sortir les jeunes créatures pour Blikdak. Il ne connaît qu'ennui et lassitude ; alors, que les deux jeunes viennent distraire ses pensées.

Laborieusement, Kerlin se leva.

— C'est fait.

Derrière la porte, la voix triste geignit :

— Je suis enfermé, je suis prisonnier d'un éclat brûlant !

— Maintenant, nous allons savoir, déclara Guyal. Ce qui dissout le fantôme dissoudra aussi Blikdak.

— C'est certes vrai, approuva Kerlin.

— Pourquoi pas la lumière ? demanda Shierl. La lumière déchire le tissu des fantômes comme une rafale de vent dissipe le brouillard.

— Mais uniquement à cause de leur fragilité. Blikdak est dur et massif et peut supporter, dans son alcôve à l'atmosphère démoniaque, les plus féroces radiations.

Kerlin réfléchit. Au bout d'un moment il désigna la porte.

— Nous allons au dilatateur d'images ; là nous dilaterons le fantôme à une dimension macroïde ; ainsi découvrirons-nous sa base fondamentale. Guyal de Sfere, tu dois me soutenir, car mes membres sont mous et fragiles comme de la cire.

Appuyé sur le bras de Guyal, il marcha à petits pas, et Shierl les suivit dans la galerie. Le fantôme sanglotait dans sa cage de lumière et cherchait inlassablement une ouverture sombre pour y glisser son essence.

Sans lui accorder un regard, Kerlin boitilla le long de la galerie. La boîte de lumière les suivit, et le fantôme aussi par la force des choses.

— Ouvre la grande porte ! s'écria Kerlin d'une voix rauque. La grande porte du Conservatoire du Savoir !

Shierl courut en avant et pesa de toutes ses forces sur la porte, qui glissa d'un côté, révélant une vaste salle obscure ; la lumière dorée de la galerie s'atténua et se perdit dans les ombres.

— Appelle Lumen, dit Kerlin.

— Lumen ! cria Guyal. Lumen, apparais !

La lumière se fit dans la vaste salle qui se révéla si haute que les pilastres le long des murs s'amenuisaient en fils, et si longue et large qu'un homme se fût essoufflé à la traverser en courant. Espacées en rangées égales s'alignaient les armoires noires aux boutons dorés que Guyal et Shierl avaient remarquées à leur arrivée. Et au-dessus de chacune étaient accrochées cinq armoires semblables, ou plutôt en suspension car elles flottaient sans soutien.

— Qu'est-ce là ? demanda Guyal avec étonnement.

— Puisse mon pauvre esprit contenir le centième de ce que ces banques connaissent, haleta Kerlin. Ce sont de formidables cerveaux bourrés de tout ce qui a été connu, expérimenté, accompli ou enregistré par l'homme. Là se trouvent toutes les connaissances perdues, anciennes ou récentes, les fabuleuses imaginations, l'histoire de dix millions de cités, les commencements des temps et les finalités présumées, la raison de l'existence humaine et la raison de la raison. Quotidiennement, j'ai travaillé et œuvré dans ces banques ; mon accomplissement n'a été qu'un synopsis tout à fait superficiel, un panorama fugace d'une vaste contrée.

— L'art de détruire Blikdak ne serait-il pas contenu ici ? demanda Shierl.

— Certes, certes ; notre tâche serait simplement de trouver l'information. Dans quel casier chercherions-nous ? Songez à ces catégories : les Pays Démoniaques ; les Meurtres et Mortifications ; les Expositions et Dissolutions du Mal ; l'Histoire de Granvilunde (où une telle entité a été repoussée) ; Hyperordnets Attractifs et Répulsifs ; la Revue Constructive, pour la régénération des murs écroulés, avec subdivision pour l'invasion par les démons ; la Procédure de Suggestion en Temps de Risque... Et mille autres encore. Quelque part se tapit le savoir permettant de renvoyer la face abhorrée de Blikdak dans son quasi-espace. Mais où chercher ? Il n'y a pas d'index ; il n'y a que le misérable synopsis de ma compilation. Celui qui a besoin d'une connaissance spécifique doit donc se livrer à des recherches intensives... En avant ! En avant dans les banques du Mecanismus !

Ainsi fouillèrent-ils les banques, comme des cafards dans un labyrinthe ; et derrière eux suivait la cage de lumière et son fantôme gémissant. Enfin, ils entrèrent dans une chambre sentant le métal ; encore une fois Kerlin donna un ordre à Guyal qui appela :

— Apparaît, Lumen, apparaît !

Tous trois avancèrent parmi des appareils complexes. Guyal s'extasiait, à court de questions, bien que son cerveau réclamât avidement le savoir.

Devant une haute alcôve, Kerlin arrêta la cage de lumière. Un panneau de vitréon tomba devant le fantôme.

— Maintenant, observez, dit le Conservateur, et il manipula des activants.

Ils virent le fantôme dépeint et projeté, la robe ample, le visage hagard. La figure s'agrandit, s'aplatit ; sous l'orbite vide un segment devint une plaque blanchâtre écailléeuse. Elle se sépara en pustules, dont une s'enfla pour remplir tout le panneau. Le sommet ressemblait à une surface tissée, une sorte de tulle à motifs pointillés.

— Regardez ! s'écria Shierl. On dirait de la dentelle à l'aiguille !

Avidement, Guyal se tourna vers Kerlin, mais le Conservateur leva la main pour imposer silence.

— Certes, certes, une heureuse idée, d'autant que là, près de nous, se trouve une rotative d'une extrême rapidité, utilisée pour embobiner les filaments cognitifs des banques... Maintenant, observez. Je tends la main vers ce panneau, je sélectionne un tissage, je retire un fil et, voyez ! Les mailles se font et se défont et se séparent. Maintenant la bobine sur la rotative, j'enroule le fil, et puis, je donne un tour...

— Le fantôme n'observe-t-il pas ce que tu fais ? demanda avec inquiétude la jeune fille.

— En aucune façon, assura Kerlin. La plaque de vitréon dissimule nos gestes ; il est bien trop tourmenté pour faire attention. Maintenant je dissois la cage et il est libre.

Le fantôme s'avança, recula, effrayé par la lumière.

— Va ! crie Kerlin. Retourne à ton engendreur ; va, retourne, disparaîs !

Le fantôme s'en alla. Kerlin dit à Guyal :

— Suis-le, préviens-moi dès que Blikdak l'aura aspiré.

À distance prudente, Guyal regarda le fantôme disparaître dans la narine noire et revint vers Kerlin.

— C'est fait, le fantôme est redevenu partie intégrante de Blikdak.

— Eh bien alors, nous allons actionner la rotative, tourner la bobine, et nous observerons.

L'appareil ronfla, la bobine (longue comme le bras de Guyal) pivota et se recouvrit de fil de spectre, d'abord scintillant de pastels polychromes, puis nacré et enfin d'un ivoire laiteux.

La rotative ronfla, tourna un million de fois par minute, et le fil invisible soutiré à l'insu de Blikdak s'épaissit sur la bobine.

L'appareil tournait ; la bobine était maintenant pleine, un cylindre brillant de fil de soie. Kerlin ralentit la cadence ; Guyal mit en place une deuxième bobine, et le démaillage de Blikdak se poursuivit.

Trois bobines, quatre, cinq, et Guyal, observant Blikdak de loin, vit la figure géante s'apaiser ; la bouche émettant le bruit claquant qui leur avait tant fait peur.

Huit bobines. Blikdak ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec perplexité.

Douze bobines. Une tache livide apparut sur la joue flasque, et Blikdak frémit, mal à l'aise.

Vingt bobines. La tache s'étala sur la figure du démon, envahit le front, la bouche devint molle ; Blikdak gronda et s'agita.

Trente bobines. La tête de Blikdak paraissait se décomposer, la teinte métallisée devenait d'un rouge sombre, les yeux s'exorbitaient, la bouche était ouverte, la langue pendait mollement.

Cinquante bobines. Blikdak s'effondra. Son front tomba contre la bouche fiévreuse ; les yeux luisaient comme des braises.

Soixante bobines. Plus de Blikdak. Et avec la dissolution de Blikdak, ainsi se dissolvait Jelfred, le pays démoniaque créé pour abriter le mal. La fissure dans le mur donnait sur le rocher massif, intact.

Et dans le Mecanismus, soixante bobines brillantes étaient soigneusement rangées ; le mal ainsi désorganisé scintillait de pureté iridescente. Kerlin s'appuya contre le mur.

— J'expire, mon heure est venue. J'ai bien gardé le Musée, ensemble, nous l'avons arraché à Blikdak... Ecoutez-moi. Je remets le Musée entre vos mains ; vous êtes maintenant responsables de sa garde et de sa conservation.

— À quoi bon ? demanda Shierl. La Terre se meurt, tout comme toi... À quoi bon le savoir ?

— Plus précieux aujourd'hui que jamais, râla Kerlin. Les étoiles brillent, les étoiles sont belles ; les banques connaissent la magie bienveillante pour vous renvoyer à vos jeunes et doux climats. Moi... Je m'en vais. Je meurs.

— Attends ! cria Guyal. Attends, je t'en conjure !

— Pourquoi attendre ? souffla Kerlin. Le chemin de la paix est devant moi ; pourquoi me rappelles-tu ?

— Comment puis-je extraire le savoir des banques ?

— La clef de l'index est dans mes appartements, l'index de ma vie...

Et Kerlin mourut.

Guyal et Shierl remontèrent et firent halte devant le portail, sur l'antique sol dallé. La nuit était tombée ; le marbre des dalles brillait faiblement, les colonnes brisées se dressaient vers le ciel.

Au bout de la plaine les lumières jaunes de Saponce scintillaient entre les arbres ; au ciel étincelaient les étoiles.

— Voici ta demeure, voici Saponce, dit Guyal. Désires-tu y retourner ?

Shierl secoua la tête.

— Ensemble nous avons regardé par les yeux du savoir. Nous avons vu l'antique Thorsingol et l'empire Sherite qui l'a précédée, et la Golwan Andra avant cela et les Quarante Kades plus anciennes encore. Nous avons vu les guerriers verts, et les savants Pharials et les Clambes qui ont quitté la Terre pour les étoiles tout comme les Merioneths avant eux et les Sorciers Gris encore plus tôt. Nous avons vu les océans se former et s'assécher, les montagnes se dresser fièrement et fondre sous les pluies, nous avons contemplé le soleil quand il étincelait, jaune et brûlant... Non, Guyal, ma place n'est pas à Saponce...

Guyal, s'adossant à une colonne, leva les yeux vers les étoiles.

— Le savoir est à nous, Shierl... toutes les connaissances à notre disposition. Et qu'allons-nous faire ?

Ensemble, ils contemplèrent les astres blancs.

— Ce que nous allons faire...

FIN

ÉDITIONS J'AI LU
31, rue de Tournon, 75006-Paris

diffusion
France et étranger : Flammarion - Paris
Suisse : Office du Livre – Fribourg
Canada : Flammarion – Montréal

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 21-05-1978.
1763-5 - Dépôt légal 2ème trimestre 1978.
ISBN : 2 - 277 - 11836 - 2